LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1960

SOMMAIRE

CHRONIQUES

La fatalité de la guerre

Au moment des tremblements de terre catastrophiques du Chili, j'ai entendu un passant, attiré par les gros titres des journaux, dire à sa femme anxieuse : « Rien de grave, il ne s'agit que de volcans. » Ce n'était pas là, visiblement, insensibilité devant les malheureuses victimes, mais sens très juste des proportions. Les plus terribles séismes ne peuvent tuer au plus que quelques dizaines de milliers d'êtres humains, alors qu'une guerre ou une révolution demande des dizaines de millions de sacrifices humains, mille fois plus.

L'homme a toujours été l'ennemi de l'homme, mais aujourd'hui plus que jamais. En dehors de toute rhétorique, morale ou religieuse, en dehors aussi de toute idéologie passionnée accusant tel ou tel système social ou politique, on aimerait comprendre ce qui, dans la situation même de l'homme, le condamne à être son propre bourreau, à être à la fois agent et patient, tueur et victime. Ce paradoxe, d'activité-passivité, se retrouve, bien entendu, dans toute la vie sociale, mais les grandes guerres du XXe siècle ont écrit ce paradoxe en lettres énormes.

Périodiquement, des écrivains — ce sont généralement des amateurs, non des sociologues ou des économistes de profession — redécouvrent, avec une sorte de colère, la liberté humaine, contre la fatalité des événements historiques et de la guerre. Pour prendre un exemple à peu près au hasard, G. W. Mills (1) se demande si la guerre est aujourd'hui la conséquence d'une sorte de glissement aveugle, d'un destin historique. « Ou bien, dépend-elle des hommes en tant qu'ils prennent des décisions, et de quels hommes? » Il répond : « Je prétends que les hommes sont libres de faire l'histoire, et que certains hommes sont de nos jours beaucoup plus libres de la faire » (2). « Le pouvoir de décision se trouve aux mains des organismes militaires, politiques et économiques. » Les militaires, aux U.S.A. — mais il y a une situation analogue en Russie soviétique — au centre de l'appareil politique, dominent par leurs commandes d'armements, l'appa-

(1) *Les causes de la troisième guerre mondiale* (1960).
(2) G. W. Mills. p. 26.

reil économique. Bref, dans l'approche de la troisième guerre mondiale, il y a plus de « poussées » que de « glissements » (1).

Après ces analyses (qui renferment toujours, le contraire étonnerait lorsqu'il s'agit de faits si complexes, une part de vérité), l'auteur passe à la deuxième question attendue : « Que devrions-nous donc faire? » Par malheur, les réponses à cette question sont accablantes de puérilité. On nous offre l'espoir que les masses, et surtout les intellectuels, les savants et les prêtres, sortiront de leur honteuse insensibilité devant la « métaphysique militaire », le « réalisme de tête fêlée » des politiques, et la « solide stupidité » des industriels : « Nous devrions renverser les dogmes qui sont à la base des choix absurdes de l'équipe dirigeante... Nous devrions transférer une bonne part des budgets militaires pour l'aide économique aux pays sous-développés... Nous devrions créer un système d'éducation de toute première qualité (avec flotte internationale d'avions à la disposition des intellectuels et centres d'études confortables)... Nous devrions abandonner toutes nos bases militaires. » Pourquoi ceux qui sont en mesure de le faire « ne rejettent-ils pas les vieux slogans dont ils se sont bourré l'esprit? Pourquoi ne choisissent-ils pas une nouvelle ligne directrice? Pourquoi ne prennent-ils pas un nouveau départ? » (2).

Pourquoi pas en effet? N'importe quel problème serait certainement plus facile à résoudre si l'on avait la liberté d'en changer les termes. Malheureusement, l'homme, même s'il a quelque liberté, n'a pas cette liberté-là.

* * *

Passons à un échantillon de la thèse opposée. Les sociologues et surtout les ethnologues, professionnellement, sont en général très peu convaincus de la liberté des individus humains, simples supports d'une vie sociale et d'une vie culturelle qui se déroule dans une quasi-autonomie. Comme le souligne par exemple L. A. White (3), en se réclamant de la grande lignée des ethnologues, Tylor, Durkheim, Kroeber, Lowie, Wissler, ce n'est pas l'individu, dans son existencee organique, dans ses tendances bio-psychiques, qui détermine la culture (4), c'est la culture qui détermine l'individu, et c'est à l'étape de la culture qu'il trouve à sa naissance que

(1) *Ibidem*, p. 62.
(2) *Ibidem*, p. 168.
(3) *The Science of culture* (Grove Press) (1949).
(4) Au sens général du mot en ethnologie. Le cannibalisme est phénomène de culture autant que le baisemain.

l'individu doit s'adapter. Tout enfant apprend avec effort la langue, la religion, les manières de son milieu social. Ce n'est pas l'écolier qui fait l'école, c'est l'école qui fait l'écolier. La « liberté de choisir son destin » n'est qu'illusion et bavardage.

Il semble plausible d'affirmer qu'*en dernière analyse*, c'est pourtant bien l'individu qui agit, qui pense, qui invente. Comme le dit Lynd : « Ce n'est pas « la culture » qui se polit les ongles, c'est Mme X ou Mlle Y ». Mais ce n'est là qu'une fausse évidence, fondée sur une équivoque. C'est bien Mme X qui fait le geste de s'émailler les ongles. Mais on n'explique pas cette mode en étudiant la psychologie ou la biologie de Mme X, ou même — selon une autre mode pseudo-scientifique — en la psychanalysant. Elle s'émaille les ongles parce que « cela se fait » ; elle s'efforce de bien suivre « ce qui se fait ». « Ce qui se fait » la soulève comme la vague soulève les gouttes d'eau.

Supposez que vous ayez à écrire une monographie sur la stylisation des ongles dans l'humanité, vous seriez bien obligés de suivre, des Melanésiens aux Chinois, diverses « vagues » culturelles. L'étude des individus ne vous apprendrait rien (1). L'état de la culture est la cause, l'acte de l'individu est l'effet. C'est vrai dans tous les ordres. La linguistique comparée suit les langues à un niveau purement linguistique, autonome relativement au niveau de la psychologie ou biologie individuelle des parlants, et même relativement aux rapports sociaux des parlants. L'historien des sciences suit le progrès des idées, il ne fait pas la psychologie des savants les uns après les autres. C'est incontestablement l'individu, comme organisme psycho-biologique, qui bâille ou qui respire, mais on ne peut dire dans le même sens que c'est l'individu qui parle, qui pense, qui croit, ou qui agit. L'individu qui parle, pense et agit, est un être mixte, un composé de vie biologique et de vie culturelle sur-organique qui vient s'emparer de son organisme. Ce n'est pas tel homme du XVe siècle qui croyait au diable et aux sorciers : il était contaminé par une croyance endémique qu'il subissait comme une maladie.

Dans l'ordre politique, de même, c'est l'individu qui vote (qui dépose un bulletin dans l'urne). Mais, ce faisant, il participe au fonctionnement d'une machine politique, selon certaines canalisations institutionnelles, et aussi selon un certain état momentané du champ politico-social, selon des tensions ou des « lames de fond » que des sondages préalables s'efforcent de prévoir d'une manière quasi météorologique.

(1) L. A. WHITE, *op. cit.*, p. 168.

Appliquons tout cela au problème de la guerre. Comment l'homme pourrait-il décider, comme le lui conseille Mills, de rompre le cercle infernal de la guerre et de la course aux armements? Autant demander aux gouttes d'eau de la mer de prendre la décision de ne plus transmettre la houle, aux cellules d'un jeune sapin, de décider de faire un hêtre, aux Égyptiens pharaoniques d'adopter le régime parlementaire. Dans tous ces cas, une forme s'impose aux individus, commande leurs actions, et n'en résulte pas. Il est ridicule de conseiller aux hommes, à l'aide de « Nous devrions », de changer de croyance, de décider sur d'énormes formes culturelles comme la guerre, les armées, le communisme, le système d'éducation, alors que, l'expérience le prouve, ils n'arrivent pas, ou arrivent difficilement, à réformer l'orthographe ou à fixer la date de Pâques et que les femmes ne peuvent choisir ni la longueur de leur jupe, ni la hauteur de leurs talons. Les jeunes conscrits ne « font » pas plus l'armée que les enfants ne font l'école. La petite proportion, régulière, d'objecteurs de conscience, n'a pas plus de chances de détruire le système des armées que les enfants faisant l'école buissonnière de détruire le système universitaire.

Des psychologues rassemblés en congrès peuvent se persuader les uns les autres que la guerre est provoquée par des complexes de culpabilité, par des frustrations d'ordre sexuel, par la projection des conflits internes, etc., etc. et que, en soignant ces complexes, ou en les dérivant dans des compétitions sportives, on éliminerait la guerre. La vérité est que les guerres sont des conflits, non entre individus, mais entre systèmes socio-culturels, certes *au moyen* des individus, mais sans leur avis, contre leur avis, contre leur liberté. Les explications psychologiques et les remèdes psychologiques ne sont pas seulement tout à fait à côté, ils sont pathétiques (1). Les individus vont à la guerre comme les animaux à l'abattoir. Leur prêcher le pacifisme est comme de prêcher le régime végétarien aux moutons et aux bœufs conduits à la Villette. Même quand les individus partent en guerre avec un enthousiasme momentané, cet enthousiasme *s'empare* d'eux, il résulte, en eux, du passage d'une vague de propagande, amorcée elle-même par une situation sociale. Au cours d'une guerre, on peut bien plutôt dire aux hommes — pour citer un poète mort jeune :

« *Quelqu'un de monstrueux vous remplace à lui seul,*
Qui fait de votre chair l'ordure de son ventre. »

(1) L. A. White, *op. cit.*, p. 133.

Un des phénomènes les plus impressionnants, en période pré-guerrière de course aux armements, est celui-ci. Quelqu'un, parmi les dirigeants, essaie de déranger l'avance de la guerre, du monstre qui vient. Quelqu'un, aux U.S.A., hésite à mettre en chantier la bombe à hydrogène. Quelqu'un, en U.R.S.S. ou ailleurs essaie de manœuvrer contre les exigences « techniques » de l'armée, elle-même soucieuse de sa mission. Bien vite, cette perturbation est rattrapée, régulée. L'embryon monstrueux, pour rattraper son retard de croissance et naître à son terme, aspire de plus belle le sang de l'organisme social qu'il parasite avant de le détruire.

***

Où passe la ligne de vérité, entre ces deux thèses extrêmes? La thèse « fataliste » critique justement la thèse de la liberté, et elle est probablement plus près du vrai. Mais elle tombe dans des exagérations, et même des contradictions. L'individu, dit-on, ne peut contrôler le cours de la culture, il ne peut que s'y adapter. Mais l'adaptation, pour l'homme, implique presque toujours prévision, et la prévision conduit généralement, sinon à la prévention, du moins à des efforts de prévention. Il serait tout de même excessif de soutenir que la guerre, par exemple, ne peut être prévue que comme un cyclone par la météorologie, et que la guerre ne peut être combattue plus qu'un cyclone. Un Français, ou dix Français, par décision individuelle, sentant venir la guerre, en 1938, pouvaient décider de se réfugier en Suisse — simple adaptation sans prévention. Mais s'il est vrai, selon l'hypothèse, que la guerre est l'affaire des systèmes socio-culturels et non des individus, la prévision de la guerre, si elle est « sociale », *peut* aussi donner lieu à des adaptations sociales, avec des efforts sociaux de prévention.

En économie, cette distinction est évidente. Un agent de change joue à la baisse s'il prévoit une baisse, mais un Comité de contrôle économique, prévoyant cette baisse, peut prendre des mesures pour l'empêcher. Les effets de la prévision individuelle et de la prévision sociale sont peu discernables quand il s'agit de météorologie. Ils peuvent être très différents en économie et en politique.

Les sociologues ont souvent étudié le mécanisme des prévisions, créatrices ou destructrices (1) — il vaudrait mieux dire « à effet positif » ou « à effet négatif ». Mais il faut distinguer entre les effets de la prévision par un individu (ou par

(1) Cf. R. K. Merton, *Éléments de méthode sociologique* (chap. iv).

une foule d'individus pris séparément), et de la prévision sociale. Prédire une crise économique peut amener cette crise si chaque acheteur, ainsi prévenu, attend la baisse ; prédire une guerre peut amener cette guerre. Le cas de l'Algérie est très instructif. Prédire l' « intégration », c'est favoriser l'intégration ; prédire l'indépendance, c'est favoriser l'indépendance, en créant la résignation ou l'espoir des Musulmans. Ces prévisions créatrices, ou à effet positif, le sont par la somme des réactions individuelles. Mais si un gouvernement, ou une équipe, prévoit l'indépendance, par l'analyse de la situation, ce gouvernement peut prendre des mesures politiques destinées à empêcher la réalisation de l'indépendance — des prédictions, lancées systématiquement dans le public sur « le succès infaillible de l'intégration », faisant éventuellement partie de ces mesures. La prévision est ici « technologique », au sens de Popper (1) ; elle a un effet négatif de régulation.

Les prévisions sociales de la guerre *peuvent* donc être du type négatif, comme les prévisions d'une crise économique. Toutefois nous verrons la difficulté spéciale dans le cas de la guerre.

Une autre grosse erreur de la théorie « fataliste » est qu'elle confond forme culturelle et événement historique. Certes, la guerre est en partie une institution. Elle implique une foule de structures techniques et politiques qui évoluent d'une manière aussi autonome et aussi continue que les structures industrielles, et qui rattrapent leur retard quand elles ont pris du retard. Mais c'est aussi un événement, un accident, amené ou déclenché par une certaine rencontre. La guerre n'est pas une étape normale dans un développement quasi organique, analogue à une embryogénèse. Un développement historique n'est pas stéréotypé, prévisible par analogie comme un développement organique, minuté, synchronisé par un potentiel spécifique. Même si la guerre, une fois déclenchée, « se développe » selon la phase culturelle, politique ou technique, à la manière d'une institution ou d'une recherche de laboratoire, son déclenchement n'est pas institutionnalisé, même si les rites d'une déclaration de guerre le sont. Seule une naïve petite fille peut croire qu'une femme est prédestinée à avoir des enfants à tel et tel âge. Les métaphores comme « La guerre couvait », « Le capitalisme, ou le communisme, porte la guerre dans ses flancs », etc., peuvent être parfois assez proches de la réalité. Mais elles ne seraient vraies que si l'on admettait une conception « totaliste », « histori-

(1) *Misère de l'historicisme*, p. 44.

ciste », de la vie sociale, contre l'évidence même de l'histoire.

Si portés que soient beaucoup de contemporains, toujours intoxiqués par la pseudo-science hégélienne, à admettre, pour l'histoire, une loi de développement, une tendance générale à passer d'une période à une autre, d'un stade à un autre, par un dynamisme global, en une évolution dialectique, il est fort douteux que l'on puisse assimiler l'ensemble des événements historiques à un développement. C'est la culture et non l'histoire, qui « se développe », en ce sens qu'elle est, comme le développement organique bien que sur un mode très différent, augmentation plus ou moins régulière d'information (au sens précis du mot). Il y a une marche des idées et des institutions, que l'on ne saurait confondre avec la marche des événements, malgré des interférences mutuelles. La marche des idées, le développement de la culture, sans être prévisible dans le détail — par définition, puisque prévoir, ici, serait inventer — est prévisible analogiquement, comme un développement organique. On pouvait prévoir, en 1900, le développement de l'automobile, en 1920, le développement de la radio, de la télévision, de l'aviation, la décolonisation ou le changement de forme de la colonisation, l'industrialisation croissante, la concentration étatiste. Les risques d'erreur sont grands, bien entendu, mais ils ne sont pas du même ordre que les risques d'erreurs dans la prévision des événements La culture est en évolution, en ce sens que les formes nouvelles sortent des formes précédentes, mais la guerre de 14, ou de 39, ne pouvait être prévue, considérée comme inévitable de la même façon que le développement de l'automobile. Elle n'était pas une phase d'évolution, mais un accident. Elle ne pouvait apparaître comme fatale qu'à la manière d'un accident d'automobile pour les témoins de la faute de manœuvre du conducteur.

Il est normal et inévitable qu'il y ait, statistiquement, des accidents d'automobile, comme il est normal qu'il y ait des guerres. Mais chaque guerre, comme chaque accident, n'en devient pas pour cela une phase normale (au sens non statistique) de l'évolution humaine. Le développement de la culture sous-tend le cours des événements historiques qui exercent à leur tour une influence sur le développement de la culture. Pour un esprit prévenu, ou systématique, c'est alors l'ensemble de l'histoire qui prend faussement un aspect de développement, aspect qui n'appartient, en fait, qu'à une de ses composantes. Hegel et ses disciples mettent absurdement sur le même plan l'avènement de doctrines ou d'institutions comme le stoïcisme, ou la féodalité, et l'apparition de purs événements comme les Croisades, ou la Terreur, ou les guerres

napoléoniennes. C'est à peu près comme de confondre, dans un traité de psycho-biologie de l'enfance, la rougeole et l'apparition des premières molaires. Ce n'est vraiment pas la peine de dénoncer comme idéologie conservatrice la croyance aux « lois inexorables de l'économie », pour admettre le fatalisme des « lois inexorables de l'histoire », considérée comme une sorte de développement compact et unitaire, considérée comme une gestation, suivie d'un inévitable accouchement, auquel ne peuvent s'affairer que des obstétriciens.

La troisième erreur de la théorie fataliste est de méconnaître que la culture elle-même, tout en déterminant et réglant les actions individuelles, n'est pas un absolu, un dieu créateur *ex nihilo*. Elle est elle-même régulée par le sens direct, individuel ou universel, de ce qui est raisonnable ou non, utile ou non, convenable ou non, bien ou mal, ridicule, honteux, scandaleux ou non. Prétendre, selon les ethnologues extrémistes, que ces valeurs universelles sont elles-mêmes l'effet de la culture, c'est vouloir expliquer la pente d'un fleuve par le dessin de ses méandres. Les cultures canalisent, dévient, diversifient, allongent les itinéraires, elles ne créent pas la pente du terrain où elles se meuvent. C'est la pente au contraire — c'est-à-dire les polarités universelles du type bien-mal, raisonnable-absurde, qui prête son dynamisme aux cours les plus sinueux.

L'ethnologie fait bien de rejeter les explications directement et exclusivement « rationnelles », « fonctionnelles », de même que les explications par la psychologie individuelle, ou par le milieu géographique. Les institutions de la France ont beaucoup changé du XIIIe au XVIIe et au XXe siècle alors que le « raisonnable », le « bien », le « juste », le « pratique », l' « utile », ont encore moins changé que le milieu géographique, ou que la psycho-biologie individuelle des Français. On n'explique pas des effets variables par une constante (1).

C'est vrai. Cela ne veut toutefois pas dire qu'une des causes et même que la cause principale de l'évolution des cultures, à chaque instant et en chaque lieu, ne soit pas la recherche du raisonnable, du pratique, dans une structure sociale donnée. On n'explique pas la boucle de la Seine à Billancourt par le fait que Paris est à trente mètres au-dessus de niveau de la Manche, ou par la loi générale de gravitation. C'est bien, néanmoins, la pente du terrain qui, à tout instant et à chaque lieu, fait couler la Seine. Les individus, en s'adaptant activement à la culture qui s'impose à eux, ne s'abstiennent pas absolument de faire des calculs rationnels. L'état de la culture,

(1) L. A. WHITE, *The Science of culture*, p. 339.

ses canalisations préalables, déterminent l'état du problème, mais non absolument sa solution.

Les « culturalistes », les « historicistes » les plus intransigeants ne peuvent pas ne pas reconnaître l'influence, sur les institutions et les événements, du calcul, de l'idée. S'ils sont hégéliens, ils font intervenir « l'idée » massivement, comme une révélation interne sortant d'une situation qui est elle-même « idée incarnée ». Mais enfin, d'une manière ou d'une autre, ils invoquent eux aussi la raison.

L'esclavage était, dit-on, un moment inévitable ; l'individu n'avait pas le choix ; le moralisme individuel, la religion, le sens de la dignité humaine, n'y pouvaient rien. Un Grec ne pensait même pas à s'indigner contre l'esclavage. L'esclavage a disparu pour des raisons internes à la culture, quand la technique de production a atteint un point où l'exploitation d'un bétail humain était moins rentable que l'emploi de la main-d'œuvre libre. Cela revient à reconnaître le rôle d'un calcul utilitaire et, sinon du sens du bien et du juste, du moins du sens du pratique et de l'efficace.



On saisit l'importance de ce point de vue pour le problème de la fatalité de la guerre. Il n'y a rien de naïf à faire intervenir, à titre de modèle schématique, de mannequin spéculatif, l'hypothèse que, si les hommes utilisent leur raison, telle institution évoluera dans tel sens. C'est la méthode que l'on appelle quelquefois (1) « méthode de l'hypothèse nulle ». Il y a dans les actions humaines un élément de rationalité. Si les hommes n'agissent jamais de façon tout à fait rationnelle, ils font néanmoins des calculs et utilisent des stratégies. Ce qui permet de construire des modèles simples à partir du postulat d'une rationalité totale, ou d'une information complète des individus concernés par un problème (2). Raymond Aron emploie constamment et consciemment ce procédé dans ses études sur « la société industrielle et la guerre ». « Auguste Comte avait tort de croire que la guerre n'aurait plus lieu parce qu'elle ne servirait plus à rien. Aurions-nous raison, passant à l'autre extrême, de ne plus voir de différence entre sensé et insensé, raisonnable et absurde? » (3).

La régulation des cultures par « le raisonnable », « le bien », « l'utile », n'est pas toujours très apparente, mais elle n'appa-

(1) J. Marschak, C. Menger, von Hayek.
(2) K. Popper, *Misère de l'historicisme*, p. 138.
(3) R. Aron, *la Société industrielle et la guerre*, p. 81.

rait comme utopique que dans l'image de la culture comme un bloc absolument compact. Selon cette image, il est impossible logiquement, étant *dans* une certaine culture, d'agir *sur* la culture. Le cercle des actions possibles est fermé. Pour reprendre un exemple précédent, l'école fait l'écolier ; l'écolier devient un adulte qui « fait » (apparemment) l'école, mais selon sa propre formation, ou selon sa « personnalité de base », dérivée de l'éducation reçue. De même, si nous sommes embarqués pour la guerre, des efforts pacifiques ne peuvent rien pour empêcher le glissement ; ils sont eux-mêmes des sous-produits de la situation, ils représentent des contre-courants sans importance, provoqués par le courant principal. Ils se neutralisent eux-mêmes, comme des actions sans point d'appui extérieur au système, et ils appellent des réactions qui effacent leurs effets.

Mais des normes sur-culturelles donnent, théoriquement, le point d'appui extérieur nécessaire pour agir et pour rompre le cercle, pour peu que le groupe social ne soit pas compact, et comporte des individualités ou des sous-groupes sensibles à certaines absurdités ou monstruosités dominantes.

***

Seulement, la question est de savoir quels sont les porteurs de calculs rationnels, et quels sont les points d'application de ces calculs. La question est de savoir aussi dans quelle mesure les calculs rationnels peuvent se combiner avec des phénomènes d'un autre type. L'exemple de la fin de l'esclavage n'est pas tout à fait adéquat. En effet, le calcul rationnel qui, à un certain moment de l'évolution technique, fait préférer la main-d'œuvre libre, peut s'opérer dans un cerveau individuel, puis dans dix, puis dans mille cerveaux, sans changer de nature, et en produisant des effets cumulatifs homogènes. La fin de l'esclavage est en ce sens assez analogue à la fin des lampes à huile, et à leur remplacement par des lampes à pétrole. Les ethnologues signalent la facilité avec laquelle, dans les cultures primitives, les haches de métal se substituent aux haches de pierre, sans exiger ni produire la moindre révolution sociale.

La guerre met en jeu des structures sociales beaucoup plus complexes, des institutions hiérarchisées qui ne sont pas toujours parfaitement intégrées, et qui canalisent « de proche en proche » les calculs utilitaires, en leur faisant finalement produire des effets non conformes à leur cause, ou à leur « raison ». Plus on lutte contre l'esclavage, plus l'esclavage apparaît comme non payant à de plus nombreux propriétaires

d'esclaves, plus l'esclavage tend à disparaître. Il y a sommation des calculs et des efforts individuels à l'intérieur d'une collectivité, et aussi des efforts des collectivités elles-mêmes. Plus on lutte contre la guerre, plus on prend des précautions contre la catastrophe, plus au contraire on risque de s'approcher de la guerre. Chaque geste de précaution prend l'aspect d'un geste de menace. On peut dire, malheureusement sans aucun paradoxe, que le facteur principal de la guerre, aujourd'hui, c'est l'ensemble des précautions que l'on prend pour l'éviter.

Le phénomène est mécanique, plutôt que culturel. Il s'apparente aux cercles vicieux catastrophiques que l'on trouve à tous les étages de la biologie, chaque fois qu'un stimulus produit des réponses en elles-mêmes normales, mais qui, d'individu à individu, s'enchaînent sans survol total de la situation, et renforcent indéfiniment le stimulus. Les chenilles processionnaires, les fourmis Amazones, peuvent par accident se mettre à tourner indéfiniment, en se suivant l'une l'autre. Lorsque les Lapons font mettre à la mer un troupeau de rennes pour lui faire gagner à la nage une île à pâturage, le principal danger est que les animaux se mettent à tourner en rond. Dans une course aux armements, de même, les hommes tournent en rond. Chaque précaution militaire, considérée isolément, représente une décision parfaitement rationnelle, logique, un calcul logistique, une stratégie opérée par un homme parfaitement honorable, en possession d'un cerveau parfaitement sain. Seul l'ensemble est absurde. Il est raisonnable, pour les Américains, de se prémunir contre un nouveau Pearl Harbour ; il était raisonnable pour Staline, de se ménager un glacis politique et militaire protecteur. Mais ces « raisonnables » combinés font qu'aujourd'hui Russes et Américains sont plus près d'un désastre commun qu'ils ne le seraient sans ces « précautions » raisonnables.

Le caractère fondamentalement mécanique du phénomène, sa généralité, interdit d'espérer que telle forme d'économie ou de gouvernement puisse rendre le cercle vicieux impossible. Deux « sociétés industrielles » peuvent se faire peur tout aussi bien que deux sociétés théocratiques ; deux États capitalistes aussi bien que deux États communistes. Les raisonnements de l'État-major soviétique sont essentiellement du même type que les raisonnements du Pentagone.

L'origine « mécanique » de la guerre de 14-18 est très apparente. Il est impossible de lui trouver une raison profonde, comme de trouver les vrais responsables. Raymond Aron la qualifie de « guerre d'hégémonie » (1). C'est juste en ce sens

(1) *La Société industrielle et la guerre,* p. 18.

que la guerre une fois amorcée, le but de guerre de chacun des deux adversaires était de supprimer le « cauchemar de l'adversaire », en le dominant une fois pour toutes. Mais l'amorçage a été dû à la peur de l'autre. Il est faux que cette guerre ait été provoquée par la survivance, au sein de civilisations industrielles, d'esprit féodal et aristocratique, puisque l'Amérique et la Russie d'aujourd'hui, se conduisent comme l'Allemagne et la France d'avant 1914. Ce n'est pas davantage la conquête de l'Afrique, ou les rivalités coloniales qui ont déclenché la guerre de 1914 (1). Quant aux causes idéologiques, elles étaient en fait inexistantes, ou factices, en 1914, encore plus qu'aujourd'hui entre les deux blocs rivaux. Les sottises de Déroulède ou de Barrès valaient les sottises contemporaines des « Croisés » anti-matérialistes. L'opposition entre « civilisation française » et « culture allemande » était si futile qu'il est difficile d'en retrouver le sens. Elle était encore plus futile que l'opposition actuelle entre le pseudo-athéisme, à couleur religieuse, de l'U.R.S.S., et le pseudo-Christianisme, ou le pseudo-idéalisme de l'Occident, où règne, comme en U.R.S.S., le culte de la technique et de la production indéfiniment croissante.

Dire que la cause fondamentale a été « l'état de nature qui règne entre souverainetés rivales », cela revient en fait à invoquer une cause mécanique, car l'état de nature, ici, est moins biologique que physique. Bien que chaque segment élémentaire du cercle vicieux soit psycho-biologique, l'ensemble du cercle est schématiquement mécanique, et il représente le même phénomène, qu'il s'agisse de fourmis, de chenilles, de rennes, d'individus ou de collectivités humaines. Il n'y a pas là du tout, comme semble le croire Ch. de Gaulle, une « loi de l'espèce », puisque cette loi vaut pour toutes les espèces, et même pour toutes les multiplicités avec jeux de stimulus-réponse.

L'adversaire véritable aujourd'hui — Mills a évidemment raison, théoriquement, sur ce point — n'est pas l'U.R.S.S. pour les U.S.A. ou inversement. Toute l'humanité a pour adversaire commun le mécanisme même des précautions réciproques. Mais il ne suffit pas, pour rompre le cercle, de convaincre les dirigeants en leur répétant : « Soyez donc raisonnables », puisqu'ils le sont déjà en principe, et que ce sont les précautions rationnelles beaucoup plus que les passions irrationnelles ou les idéologies, qui sont à l'origine du cercle infernal. Lorsque les rennes des Lapons se mettent à nager en cercle, un Lapon, en saisissant de force un animal de « haut

(1) *Ibidem*, p. 36.

rang », peut arriver à sauver la situation. Il n'y a pas de super-organisme au-dessus des États rivaux pour jouer ce rôle, et il est à craindre que la fatalité, mécanique sinon culturelle, de la guerre, dure autant que la multiplicité des États souverains. Les prévisions et précautions « technologiques », à effet négatif ou neutralisant, ne valent en effet qu'à l'intérieur d'une souveraineté. Une équipe avec pleins pouvoirs peut rompre le cercle d'une dépression économique nationale, en survolant les réactions des individus et des sous-groupes. Il est déjà beaucoup plus difficile à une équipe internationale, avec des pouvoirs limités et momentanés supra-nationaux, de rompre le cercle d'une dépression internationale. A plus forte raison pour la course aux armements.

Le cercle vicieux des précautions réciproques n'est pas, en effet, ou pas seulement, un phénomène de grande foule. Il joue déjà au sein des élites dirigeantes, où il semblerait pourtant plus facile de faire régner le calcul et la raison. Le « de proche en proche », par opposition au « survol » rationnel, existe dans les Conseils les plus restreints, nationaux ou internationaux, sous la forme de fuite devant les véritables responsabilités. Il est plus sûr, pour la carrière d'un homme politique, de suivre les « réflexes patriotiques », selon l'expression significative. Une vague odeur de trahison s'attache toujours au nom de Caillaux, parce que, avant 1914, il avait conclu avec l'Allemagne un accord avantageux, en lui cédant, une petite portion de brousse africaine au lieu de hâter la mort de millions d'Européens. Il suffit que soient en présence : chefs militaires, politiciens, hommes d'affaires, dirigeants syndicalistes, pour que chacun prenne des précautions, d'abord contre les accusations virtuelles des autres, cherche des alibis, en prenant les décisions à courte vue qui s'imposent comme immédiatement raisonnables, même si, pour un cerveau qui pourrait être survolant et impartial, ces décisions apparaissent, à plus grande distance, comme absurdes et dangereuses. Il suffit, entre dirigeants, d'un seul « patriote » intransigeant pour obliger tous ses collègues à craindre de passer pour traîtres. Il suffit, entre États, d'un seul recours à la violence pour arrêter tout effort vers les conciliations raisonnables.

Il s'opère ainsi un décalage entre le pouvoir de vision et le pouvoir de décision du cerveau humain. Rien de plus facile pour un individu instruit, quoi qu'en disent les Marxistes orthodoxes, que de s'élever, spéculativement, au-dessus de sa situation de classe ou de sa situation nationale. Il est aisé pour n'importe quel homme intelligent, de se représenter symboliquement la situation d'ensemble de l'humanité, de se rendre compte d'avance des enchaînements dangereux,

et de voir ce qu'il faudrait faire. Mais rien de plus difficile, pour le même homme supposé introduit dans le cercle des dirigeants, que de rompre la filière des actes qui s'imposent immédiatement, que de rompre le cercle des raisons prochaines, et de rejoindre la raison universelle. Il n'y a pas de grand cerveau dominant les actes de l'humanité prise dans son ensemble. Ou plutôt, il n'y a pas d'agencement pour transposer en actions la vision obtenue. Car il ne s'agit pas ici d'une insuffisance spéculative, mais d'un manque d'organes d'effection.

La capacité même du cerveau humain individuel de penser l'ensemble symboliquement aggrave les effets du mécanisme des réponses de proche en proche. Les réactions de proche en proche entre primitifs ignorants et bornés ne produisent que des rixes, des querelles frontalières de chasseurs ou de pasteurs, ou des expéditions guerrières de faible envergure. Les mêmes réactions, entre dirigeants de grandes nations, produisent des effets gigantesques Une insulte d'un chef d'État à un chef d'État menace la vie de millions d'hommes. Symboliquement concernés, ils risquent de mourir d'une manière qui n'a rien de symbolique. De « grands politiques » peuvent même, prévoyant le cercle vicieux, en jouer sciemment, soit pour maintenir l'activité de l'industrie des armements, soit en vue des facilités que donne, pour le maintien de l'ordre intérieur, un ennemi extérieur. Ils peuvent « côtoyer l'abime », naviguer au plus près du Maëlstrom.

D'autre part, le phénomène mécanique fondamental se complique indéfiniment de multiples « consolidations » psychologiques et sociales, par lesquelles le « de proche en proche » exerce ses effets entre les thèmes subconscients, présents dans la culture. Même dans les sociétés les plus civilisées la plupart des hommes, même des classes élevées, ne raisonnent jamais en dehors de leurs affaires strictement personnelles. La vie politique est le domaine du laisser-aller intellectuel, de la détente mentale, des réflexes élémentaires, des thèses acceptées par pure contagion. Le patriotisme est un noble sentiment quand il se confond avec le sens civique et social. Mais il « tourne » aisément. Il devient sénilité mentale, rabâchage décoratif, tradition irraisonnée de sacrifices vantards dans les classes populaires, snobisme de fausse virilité chez les bourgeois, compliqué de bigoterie pseudo-religieuse.

Cette « aliénation psychique » est bien plus grave que l'aliénation économique. A la grande surprise des Marxistes, c'est le militarisme, le chauvinisme américain, bien plus que le capitalisme, qui prépare la guerre contre l'U.R.S.S. Et c'est le militarisme russe, beaucoup plus que le communisme, qui

prépare la guerre contre les U.S.A. Au-dessous des systèmes économiques, on retrouve la même vieille ornière.

Chaque guerre laisse une séquelle d'institutions militaires ou de constructions diplomatiques qui à leur tour relancent la prochaine guerre. La guerre, comme événement accidentel, n'est pas, nous l'avons vu, un phénomène de culture ; mais elle crée secondairement une foule d'institutions consistantes et permanentes, toujours prêtes à la réactiver. C'est ainsi que l'incendie, qui n'est pas un fait culturel, suscite l'institution des pompiers. Les soldats de métier sont, en ce sens, analogues aux pompiers. Mais avec cette différence fondamentale qu'ils entrent dans le cercle vicieux. Tandis que les pompiers sont rarement des incendiaires, les armées permanentes, constituant une menace réciproque, suscitent le mal qu'elles sont censées combattre. Quoi qu'en dise Ch. de Gaulle, l'officier n'est pas victime d'une injuste association d'idées désagréables, analogue à celles qui s'attachent à la vue du dentiste, quand il éveille l'idée de guerre. Car il ne protège pas la société contre la guerre. Même quand il n'est pas, à proprement parler, fauteur de guerre, il fait partie du cercle de sa fatalité.

***

Concluons. La guerre n'est pas une fatalité culturelle massive comme le croit l'historicisme dogmatique. Elle est une fatalité d'ordre plutôt mécanique. C'est cette fatalité mécanique, le cercle vicieux des « réponses » psycho-sociales de proche en proche, qui empêche l'intelligence et la raison « survolantes » de corriger, d'améliorer progressivement et pièce à pièce les institutions ébauchées de la vie internationale, en appliquant au problème de la guerre ce que Popper appelle une « socio-technique opportuniste » (1). Alors qu'il a été possible d'abolir l'esclavage, de corriger en grande partie les défauts du capitalisme, de raréfier les crises économiques, d'améliorer la sécurité sociale, le régime pénitentier, de lutter contre les épidémies, il est impossible de travailler contre la guerre sans risquer de travailler pour elle. Les prévisions « technologiques », à effet neutralisant, sont impossibles dans le domaine de la guerre, parce que la multiplicité des souverainetés empêche de traiter le problème dans son ensemble. Les efforts ne sont pas cumulatifs ; ils produisent des effets non homogènes, non neutralisants, et contraires aux intentions.

La théorie « totaliste », si répandue aujourd'hui aussi bien

(1) *Misère de l'historicisme*, p. 67.

chez les ethnologues, les Chrétiens militants, les néo-fascistes, les Hégéliens, les Marxistes, selon laquelle la société, formant un tout, ne peut être réformée et sauvée qu'en bloc, et selon laquelle il ne peut y avoir d'amélioration fragmentaire, à base d'expérimentations sociales par essais et erreurs, cette thèse, qui est fausse en général, se trouve malheureusement vraie pour le cas particulier de la guerre (de la guerre considérée comme un malheur à éviter et non comme une belle institution à perfectionner). Il y a, remarque Popper, qui critique la thèse « totaliste » (1), une différence entre un homme d'affaires, un organisateur, un politique, un général expérimenté et un autre qui ne l'est pas. Oui, mais l'homme d'affaires expérimenté saura peut-être éviter une crise économique, ou il entrera dans un Comité efficace contre la crise, tandis que « le général expérimenté » ne saura en rien, mieux qu'un autre, éviter la guerre, ou entrer dans un Conseil international pour éviter la guerre.

L'humanité s'instruit par ses erreurs, mais à condition que ses erreurs ne soient pas monumentales. Un Napoléon ou un Hitler de village aurait été vite enfermé ou guillotiné. Quand l'erreur est trop massive, et par suite irréversible, elle devient Histoire, Dialectique, Gloire, Sacrifice, le tout avec majuscules. Le « grand homme » qui la commet a droit à la vénération des foules et aux méditations des philosophes : il est identifié à l'Esprit du monde. Le général qui perd une bataille est limogé. Celui qui cause une grande guerre est statufié. On renverse un gouvernement pour l'augmentation d'une taxe, mais jamais au moment d'une déclaration de guerre.

Malgré les réserves théoriques que l'on peut faire à la thèse « totaliste » de la guerre-fatalité, tout se passe comme si elle était vraie, parce qu'une fatalité d'ordre mécanique produit les mêmes effets qu'une fatalité historique.

Faut-il donc admettre que la guerre est inévitable? Puisqu'elle est liée aux lois mécaniques de la multiplicité et des actions de proche en proche amplifiées par des institutions, la fin seule de la multiplicité des souverainetés peut être vraiment la fin de la guerre. En attendant cette perspective fort lointaine, la seule lueur d'espoir vient du caractère terrifiant, « total », des armes nucléaires. L'on doit souhaiter et non pas craindre que la science trouve au plus tôt des armes promettant encore plus évidemment, une destruction universelle. On doit souhaiter qu'elle rende difficile la réduction du format des armes atomiques, et impossible la défense.

(1) *Ibidem*, p. 87.

En effet, alors, les réflexes individuels de conservation pourraient converger, au lieu de se mettre bout à bout pour produire le cercle vicieux. On reviendrait au cas de la suppression de l'esclavage. Tout se passerait comme au moment où quelqu'un arrête une panique en menaçant tout le monde du même revolver, et en criant « Si vous bougez, vous êtes morts ». On doit souhaiter aussi, pour une raison analogue, que la science permette de rendre la destruction automatiquement réciproque, en rendant la détection et la riposte mécaniques au sens propre du mot.

Supposons en effet que les radars puissent, non seulement détecter à coup sûr le départ des missiles, mais encore commander eux-mêmes, en feed back et *sans intervention humaine*, le départ des missiles de représailles. L'homme qui déclencherait l'attaque déclencherait par le fait même la riposte. Le cercle, ainsi matérialisé, serait rompu pour l'homme. Tout homme serait hors du cercle, en ce sens qu'il serait directement concerné par le danger matériel. Il ne se sentirait plus entraîné obscurément dans le labyrinthe mystérieux des traîtrises supposées d'un adversaire lointain. Les individus humains ne seraient plus les porteurs des enchaînements de la fatalité.

En fait, on est assez près de cette situation. La guerre atomique est devenue une sorte de menace commune extérieure qui, sans arrêter la guerre, la restreint, la limite, la « rationalise ». Si l'O.N.U. aujourd'hui, a plus d'efficacité que la défunte S.D.N., si elle peut réussir, ici ou là, par l'envoi de quelques soldats-policiers, à prévenir un incendie menaçant, ce résultat n'est pas dû à une plus grande perfection des institutions ou à une plus grande sagesse des hommes. C'est l'ombre de la destruction atomique qui, matérialisant la fatalité du cercle, commence à éveiller les futures victimes.

RAYMOND RUYER.

La biologie et la tentation du surhomme

La légende rapporte que, quand Hercule eut cueilli, aux Iles du Soir, les pommes d'or, aliment d'immortalité, il prit peur ; il écouta le conseil d'Athéna ; il alla les remettre à leur place.

La science nous dispense aujourd'hui libéralement les pommes d'or et, comme Hercule, nous les considérons dans nos mains avec perplexité, avec défiance, parfois avec épouvante. Jamais l'homme n'eut aussi peur de lui-même, peur de ce qu'il peut, peur de ce qu'il sait, peur de ce que demain il va savoir et pouvoir.

C'est ainsi que notre marche nous a conduits au bord d'un grand et dangereux secret, le secret de nous dépasser nous-mêmes, de transgresser l'humain. Un des rêves les plus téméraires des découvreurs d'Icaries ou d'Atlantides, n'est-il pas à la veille de prendre figure dans le réel? La connaissance scientifique a déjà si vite et si impérieusement étendu notre autorité sur la matière vivante que l'heure n'est plus éloignée, croirait-on, où elle deviendra capable de modifier le type humain et de le parfaire.

Elle est sollicitée à s'engager dans cette voie par la représentation même de l'homme, de sa nature, de ses origines, de sa mission, que lui ont suggérée les progrès du savoir. Il paraîtrait déraisonnable aujourd'hui de distraire la race d'Adam des cadres de la nature vivante. Elle a sa place marquée dans la continuité évolutive. Le corps humain est certainement une résultante ; il manifeste l'œuvre persévérante d'un immense passé, l'aboutissement d'un effort poursuivi, pendant l'incalculable durée des âges de la terre, à travers les structures et les formes biologiques.

On se plaît à estimer néanmoins que ce n'est pas en acquérant, tout récemment, à l'aube du quaternaire, la station verticale, un front droit, un menton proéminent, que l'homme a consommé sa rupture avec l'animalité dont il est issu. Les leçons de l'anthropologie ne nous attribuent aucunement le droit de le traiter en corps inhabité. Quand, au plus haut palier de l'évolution, sur une planète déjà vieille et lasse d'en-

fantements, une suprême émergence a donné le jour à l'homme, elle n'a pas simplement produit un type inédit d'organisation, mais une créature destinée à régir les autres créatures par son génie inventif et, plus encore, une créature apte à comprendre la création. Le véritable avènement humain, c'est l'avènement d'une conscience personnelle. L'innovation humaine, c'est l'insertion dans le mouvement évolutif de la pensée qui confère son sens et propose son terme au labeur des millénaires, c'est l'insigne palingénésie, par laquelle la nature elle-même se justifie et s'achève en intelligence.

Qui nous autorise toutefois à soutenir que cette créature évidemment privilégiée, sinon bénéficiaire, entre toutes, d'une élection, sera, de toutes, la dernière? Pourquoi clore arbitrairement après sa venue l'histoire de la vie? pourquoi entreprendre d'opposer une barrière au flux évolutif? où notre insolente lignée aurait-elle pris licence de faire tourner derrière elle sur ses gonds la porte des temps?... Constamment soucieuse jusqu'ici de reconstituer et de jalonner le grand mouvement ascensionnel du monde organique, la science répugne à croire le faîte désormais atteint. Elle n'aperçoit nul motif à substituer soudainement un régime de permanence au régime de mutation qui, depuis les origines, s'est affirmé comme la loi même de la nature vivante. Notre vœu ne devrait-il pas, au contraire, se joindre à notre raison, pour attendre la naissance d'une race plus que celle des hommes forte, belle, sage et plus qu'elle aussi, digne de la Promesse? Qui sait si, quelque part, d'un plus pur limon, dans un jardin préservé, ne va pas s'éveiller le second Adam, celui duquel la postérité relaiera la nôtre et qui tournera vers l'esprit générateur cette ressemblance dont nos visages coupables ont laissé par degrés s'effacer le souvenir?

Il se pourrait que cet être dût son existence à une libre genèse ; mais pourquoi ne la devrait-il pas à nous-mêmes? pourquoi n'en ferions-nous pas notre ouvrage? Nous sommes d'autant plus fondés à réclamer l'honneur de cette tâche, que la vie semble avoir confié à l'intelligence humaine le soin de poursuivre et de consommer ses desseins évolutifs. Le simple examen des faits biologiques nous convainc en effet que la nature vieillie a beaucoup perdu de sa fécondité originelle. Les mutations spontanées qu'enregistrent aujourd'hui les généticiens ne portent guère que sur des caractères accessoires et qui jamais n'affectent la structure d'un organisme assez profondément pour dévier son type spécifique. On peut douter que, depuis quelques milliers de millénaires, un genre nouveau ait paru sur notre planète. L'avènement de l'homme couronne si manifestement l'évolution animale qu'il l'a arrêtée.

Ainsi le phylum humain demeure-t-il peut-être l'unique lignée vivante qui dispose d'un potentiel de régénération. S'il est vrai que, dans le futur, la marche ascensionnelle ne doive pas s'interrompre, elle n'obéira, selon toutes vraisemblances, qu'à la pression des forces dont nous sommes devenus détenteurs. Dans l'homme, l'évolution s'est faite consciente et, par l'homme, elle va sans doute se faire volontaire. C'est de nous que la création attend son maître inconnu, le prodigieux enfant, porteur des valeurs nouvelles qui la transfigureront.

Voici donc imminente la conjoncture attendue, où les biologistes se sentiront de toutes parts sommés de reprendre artificiellement l'œuvre de vie, depuis si longtemps en suspens. Comment se déroberaient-ils à un appel qui n'est autre que celui de la pensée formatrice elle-même? A leur seule industrie il appartiendra de fabriquer le surhomme, ou plutôt le « métanthrope », l'être au-delà de l'humain, la créature moins bornée, moins vulnérable, moins caduque, moins subordonnée à la loi matérielle, à laquelle seront promises des conquêtes, dont l'humble primate que nous sommes, encore lourd d'animalité, ne pouvait même concevoir le désir.

J'imagine que beaucoup auront peine à ne point tenir mon propos pour frivole ou aventureux et à se persuader que le problème du surhomme mérite d'être posé sur un autre plan que celui du rêve. Je voudrais examiner ici en toute objectivité les méthodes à la faveur desquelles les biologistes s'essaient à élaborer un art de faire du surhumain. Je voudrais préciser ce qui en pareille matière est déjà acquis, supputer ce qui demain peut l'être.

Mais les rêves eux-mêmes se jugent. Que la genèse de l'être futur relève du possible ou qu'en définitive elle se découvre comme un leurre, nous aurons d'autre part à discuter de sa légitimité et de son opportunité. « L'homme peut et doit tout oser », affirma un jour Buffon... Déclaration d'une audace et d'une superbe qui confondent, déclaration néanmoins dont la justesse, de la part de certains, appellera quelque réserve. Est-il effectivement permis à l'homme de céder à la tentation du surhomme?... A d'autres de rejeter cette question comme oiseuse. Nous ne sommes pas de ceux au gré desquels la vocation du biologiste dispense du scrupule du moraliste.

***

Entre les disciplines biologiques, qui se flattent de nous proposer des techniques applicables au perfectionnement du type humain, les plus justement ambitieuses sont sans conteste l'endocrinologie et la génétique.

Il ne se trouverait personne aujourd'hui pour ignorer ce qu'il doit à ses hormones. Ce vocable d'hormone plaît à nos contemporains par son euphonie et par tout ce qu'il leur semble recéler d'énigmatique et de positif à la fois. Chacun a ouï parler de ces curieux principes, émissaires chimiques, issus de nos glandes endocrines, lesquels se prodiguent partout dans notre milieu intérieur, vont ici stimuler la croissance et l'activité de nos tissus, là contrôler les échanges qui s'opèrent au sein de nos humeurs, commandent aux mille transformations d'énergie par quoi s'animent et subsistent nos cellules, ébranlent sourdement nos puissances instinctives, concourent à orienter nos mouvements affectifs et à incliner notre vie mentale et apparaissent en définitive comme des artisans essentiels de notre unité organique et de notre personnalité, puisqu'il leur appartient de déterminer notre forme visible, d'exciter nos rythmes fonctionnels et de régir, au fond de nous, les mystérieux confins où l'être de chair contracte ses liaisons avec l'être de volonté et de conscience.

L'influence des hormones sur la structure et l'économie des organismes est chaque jour vérifiée par les physiologistes et mise à profit par les médecins. Maîtres déjà dans l'art de corriger, par des actions endocriniennes, les erreurs ou les déficits d'ordre pathologique, nous sommes en droit d'entrevoir un art plus audacieux, celui d'élaborer des rectifications qui correspondraient à un gain effectif de puissance, corporelle ou intellectuelle, à une amélioration de nos virtualités fonctionnelles ou à une extension de nos capacités vitales. Des techniques analogues à celles qui nous permettent quotidiennement de passer de l'infra-normal au normal, ne nous autoriseraient-elles pas à franchir une étape complémentaire et à nous orienter vers le supranormal?

Chez tous les peuples une tradition constante fit attribuer, assez ingénument, dans la hiérarchie des êtres, la primauté aux plus grands. S'il était vrai que, pour transcender l'humain, il conviendrait avant tout de l'emporter par la taille, la biologie serait d'abord requise de fabriquer des géants. Or, il y a près d'un demi-siècle que le gigantisme expérimental a cessé d'appartenir à la science conjecturale. Le secret des hautes statures, c'est l'hypophyse qui le détient. Dès 1920, Allen vit, sous l'action de greffes de lobe hypophysaire, des têtards s'amplifier jusqu'à la démesure. Peu d'années après, Smith, Evans et Long, Uhlenhut, Putnam appliquèrent au développement des mammifères les propriétés d'une des hormones de l'hypophyse, celle que l'on qualifie d'hormone somatotrope et, chez le rat ou le chien, ils établirent la possibilité d'obtenir des individus plus grands et plus vigoureux. Nous

avons toute liberté de nous faire escorter, s'il nous plaît, d'un sur-chien, à mâchoire plus puissante, à plus large poitrail, à membrure plus massive, digne, par sa corpulence, d'aboyer avec le triple Cerbère aux parvis infernaux.

Cependant, nous ne sommes pas aussi prêts que nous l'aurions cru naguère, de reconstituer la race originelle des Titans, ensevelis par les Olympiens sous les monts dont ils s'étaient fait des degrés pour l'escalade des cieux. Car, en vertu de raisons encore mal déterminées, l'hormone somatotrope s'est révélée, chez l'homme, sinon inopérante, en tout cas beaucoup moins active qu'elle ne l'est chez la plupart des mammifères.

Les hormones nous proposent d'autres espoirs. Ce n'est pas en effet empiéter trop complaisamment sur le futur que de tenir pour un facteur dès aujourd'hui disponible leur pouvoir à l'égard de la durée, j'entends de la durée biologique. Nous savons qu'il nous est permis, à leur faveur, de changer les rythmes de la vie et, par exemple, de dilater le temps utile imparti à l'être vivant, soit que nous hâtions son début, soit que nous différions son terme.

Certaines procurent les moyens de rendre plus précoce l'éclosion de la puberté. Il nous est donné d'observer de loin en loin des enfants qui, longtemps avant l'âge prescrit par les routines de la nature, acquièrent les attributs et les aptitudes d'une sexualité accomplie et, parfois même, la capacité de procréer. Nous voyons des fillettes nubiles dès les premiers balbutiements et chez lesquelles les sens devancent la raison. L'expérience nous apprend que toute la responsabilité de ces appels anticipés pour le service d'Éros incombe à des tumeurs, surrénales ou génitales, foyers d'une élaboration immodérée d'hormones. Or, les hormones de l'éveil pubéral, sont aujourd'hui entre nos mains et rien ne nous interdirait, si nous le jugions souhaitable, de faire mûrir plus vite les enfants, comme des grappes que l'on a forcées en serre, et d'accélérer ainsi le roulement des générations.

S'il est un âge de notre vie où nos vœux seraient tentés de presser la marche de l'énigmatique mouvement d'horlogerie qui semble scander, au fond de nous, l'écoulement de la durée physiologique, il en est un autre où, de toutes nos forces, nous aspirerions à le ralentir : c'est l'âge des déclins. Grâce aux hormones encore, il nous est loisible de prévoir que la vieillesse acceptera bientôt de subir quelques ajournements. L'implantation de testostérone synthétique sous la peau a paru dans plus d'un cas capable d'affranchir les vieillards des misères inséparables des dégradations terminales et de leur restituer un peu des appétits et des songes dont s'était

enchantée leur prime saison. Ainsi voyons-nous s'ébaucher une magie de jouvence. Ne nous leurrons pas cependant au point d'attendre de l'hormonologie qu'elle nous confie le rameau d'immortalité que, dans la légende sumérienne, Gilgamesh alla cueillir au fond des mers et n'oublions pas que, selon le même mythe, ce rameau lui fut ravi par le serpent que ne manqua pas de susciter l'inévitable jalousie des dieux.

Un autre grave et troublant secret commence à se divulguer et à déjà courir les laboratoires, sinon les rues, celui du sexe. Il y a plus de vingt ans, une Lithuanienne, Vera Dantchakoff, parvint, grâce à des injections précoces d'hormones génitales, à induire, chez des oiseaux, puis chez des mammifères, un sexe inverse de celui dont la nature avait primitivement pourvu le sujet. Soumettant, par exemple, un cobaye femelle, dès le stade embryonnaire, à l'action des androgènes, l'expérimentatrice obtint un individu masculinisé, et masculinisé quasi intégralement, dans sa structure, ses formes, ses aptitudes fonctionnelles, son comportement psychique. Appliquée à des mâles, la même sorcellerie hormonale permet de façonner des hypermâles, dotés d'une virilité plus ostentatrice et plus impérieuse. Je laisse aux disciples du Père Ubu le soin de supputer les avantages que l'on pourrait attendre de la colonisation de la terre par un peuple d'hypermâles.

On voit donc que le programme d'élaboration d'une surhumanité par la vertu des hormones peut être considéré comme en voie d'exécution dès l'heure présente. Toutefois ce programme consent dès le principe une limitation qui en réduit singulièrement la portée. En effet, les interventions jusqu'ici proposées concernent le seul destin de l'individu. Qu'elles visent taille, longévité ou sexe, le perfectionnement qu'elles procurent disparaît avec le bénéficiaire. Pour obtenir des modifications transmissibles, qui survivent à l'individu et orientent l'espèce tout entière vers de plus hauts accomplissements, c'est à d'autres méthodes qu'il convient de recourir, celles de la génétique.

*
* *

Une grande espérance de renouvellement a commencé de luire, dans notre histoire biologique, depuis tant de millénaires livrée à la stagnation et à l'ennui, le jour où l'homme s'est reconnu maître d'agir sur la substance héréditaire.

On sait que, de loin en loin, dans la continuité d'une espèce, se produit spontanément, sous des influences fortuites

et le plus souvent mal précisées, une modification soudaine, susceptible d'être communiquée à la descendance et de promouvoir la formation d'un type nouveau. C'est ce que l'on appelle une mutation. Le rôle de ces mutations se révèle prépondérant, et sans doute même exclusif, à l'origine des variations qui infléchissent le destin d'une lignée et en font dériver une autre lignée, marquée de caractères jusque-là ignorés. Tout nous invite à présumer que la différenciation des types zoologiques ou botaniques, au cours du passé de la vie, ne s'est opérée que par une longue et providentielle suite de mutations.

Or, depuis plus de trente ans, nous avons appris à déterminer nous-mêmes des mutations, en soumettant les cellules reproductrices à des agressions artificielles. A la faveur de ces mutations expérimentales, des formes inédites, des organes imprévus dans le plan d'organisation originel peuvent surgir, auxquels sera d'emblée garantie la pérennité spécifique. Nous voici donc en posture de faire concurrence à la nature. Nous voici admis au redoutable privilège d'ajouter à la vie, de créer de la vie. Jamais le Serpent ne siffla si fort à nos oreilles : Vous serez comme des dieux.

C'est en 1927 qu'un biologiste du Texas, Müller, braquant des rayons de faible longueur d'onde sur des colonies de drosophiles (mouches du vinaigre), s'aperçut qu'il avait le pouvoir de multiplier les mutations et de susciter à l'existence tout un peuple d'êtres insolites en marge de la normalité, des mouches aux ailes crochues, ou fourchues, ou frangées, au thorax zébré ou couleur d'ébène, aux yeux roses, ou prune, ou sépia, ou cinabre, ou améthyste. Il inaugurait ainsi une œuvre de véritable transformisme expérimental.

Depuis lors, l'effort persévérant des généticiens a étendu à bien d'autres espèces animales ou végétales cette industrie du prodige. Les mutants artificiels peuvent par exemple être obtenus par des actions chimiques. En 1945, Ancel, ayant déposé des sulfamides sur des embryons de poulets, vit naître de curieux poussins achondroplases. D'autres introduisirent aux mêmes fins du phénol, de l'ypérite ou de la colchicine dans des œufs, dont l'éclosion libéra les volatiles les plus surprenants.

On se demande aujourd'hui si les radiations ultrapénétrantes, dégagées par la désintégration de l'atome, n'apporteront pas des bouleversements jusque dans l'équilibre des chromosomes et la substance héréditaire. Il ne faudrait pas s'étonner, lors des conflits prochains, de voir surgir, sur les lisières des zones de ruine totale, un foisonnement de formes anormales. Est-ce donc à la guerre qu'il appartiendrait d'en-

gendrer une surhumanité, née de notre propre décomposition? Les vieilles fables n'auraient pas menti, qui unissaient indissolublement dans une divine pariade les forces d'anéantissement et les forces de procréation. « Si le grain ne meurt... » disait déjà l'Évangile.

Qui nous donne la garantie toutefois que de cette démente apocalypse sortirait une vie plus belle, et non point un grouillement de monstres? Là gît en effet l'obstacle où vient achopper notre rêve biologique. En acquérant le pouvoir d'agir sur la continuité des générations, nous n'avons pas acquis celui de conduire notre action selon un dessein préconçu. Nous ne sommes nullement parvenus jusqu'ici à substituer notre volonté prévoyante aux aveugles impulsions de la nature. Les modalités mêmes des mutations que nous provoquons, restent livrées au hasard et nous ignorons l'art de les diriger à notre guise. En fait, presque toujours, les modifications obtenues relèvent de l'ordre de la tare. Décevantes naissances que celles dont nous sommes les témoins dans nos laboratoires, fertiles uniquement en ébauches ou en déchets !... Elles appauvrissent ou dégradent la lignée, beaucoup plus qu'elles ne la perfectionnent. Bientôt s'échappera peut-être de nos mains une faune digne des abîmes. Il est à craindre que l'avenir de l'esprit n'y trouve pas son compte. C'est sur l'infra-humain que menace de déboucher cette inquiétante industrie, dans les cryptes du pire et non pas dans la cité des enfants de lumière.

Pourquoi cependant, remarquait naguère Étienne Wolff, ne réussirait-on pas, un jour, à diriger sur des segments définis de chromosome des radiations de longueur d'onde définie, ou encore, grâce aux dispositifs de micromanipulation que nous perfectionnons sans cesse, à faire porter, jusque dans l'appareil nucléaire de la cellule, des actions mécaniques ou chimiques dont nous connaîtrions l'exacte valeur modificatrice? Notre art formateur de surhommes se dégagerait ainsi des tâtonnements et des malfaçons auxquels il semble actuellement condamné.

A cet égard, certaines acquisitions récentes autorisent nos espoirs. En 1947, des bactériologistes, Avery, Boivin, parvinrent à isoler des substances d'origine microbienne, qui se montrent capables d'affecter électivement le matériel germinal et d'induire des mutations. Ces substances appartiennent à la famille des acides nucléiques, principes que la nature utilise dans l'architecture des noyaux cellulaires et qui, à ce titre, représentent des constituants essentiels du patrimoine chimique héréditaire. On s'explique qu'ils puissent s'incorporer à celui-ci pour le modifier. Le plus remarquable

est l'acide désoxyribonucléique que notre jargon, épris de majuscules, a baptisé DNA.

Les observations primitives ne concernaient que des bactéries, organismes rudimentaires et avec lesquels nous ne nous sentons que peu d'aspirations communes. Mais voici que le DNA révèle son pouvoir occulte jusque dans nos basses-cours. On n'a pas perdu le souvenir du bruit que fit, l'autre année, dans la presse l' « opération-canards », si magistralement conduite au Laboratoire d'Histophysiologie du Collège de France par le professeur Benoît et le P. Leroy. En injectant dans la cavité péritonéale de canards de race « Pékin » du DNA extrait du sang et des organes de canards de race « Khaki », ces chercheurs s'aperçurent que, dans la descendance des « Pékin », apparaissaient, dès la première génération, des caractères, taille, pigmentation du bec et couleur du plumage, qui rappelaient ceux des « Khaki ». Nous apprîmes un peu plus tard que la seconde génération arborait, à son tour, le surprenant bec rose qui marquait la nouvelle orientation de la lignée. On a cru pouvoir considérer ce résultat comme un premier exemple de mutation somatique *dirigée*. Mais tous ne tiennent pas ces constatations pour décisives.

Nous connaissions toutefois une modalité de mutation dont la génétique expérimentale avait déjà acquis la maîtrise. Elle se traduit par la multiplication du nombre des chromosomes. On sait que les chromosomes, particules du noyau de la cellule qui ont mission de supporter les caractères héréditaires, se présentent en nombre constant pour une espèce considérée, quarante-six par exemple pour l'espèce humaine, tout individu recevant de chacun de ses géniteurs la moitié de son assortiment. Il arrive que des influences, spontanées ou provoquées, portent ce nombre au double ou au triple du taux normal ; les individus affectés de cette anomalie sont qualifiés de polyploïdes. Chez les plantes, il suffit d'immerger les graines dans une solution de colchicine, poison perturbateur des divisions cellulaires, pour susciter des races polyploïdes. Les botanistes se sont ainsi surpris à faire sortir de terre des iris ou des daturas, triploïdes ou tétraploïdes, dont la tige confond par sa taille presque arborescente, et les corolles, par l'éclat de leurs pigments.

Jusqu'à ces dernières années on eût à peine osé concevoir qu'on pût obtenir l'équivalent pour des mammifères. Or, en 1949, deux généticiens d'Édimbourg, Beatty et Fischberg, après avoir ouvert l'abdomen de souris gravides et chauffé, quelques minutes durant, les œufs contenus dans les trompes utérines, purent extraire, au bout de trois jours, des embryons

dotés de soixante chromosomes au lieu de quarante. Rien ne prouvait, à vrai dire, que ces embryons auraient abouti à des individus viables. Mais, quelques mois plus tard, à Stockholm, un biologiste de l'Institut Carolin, Gosta Haggvist fut invité à divulguer le résultat d'expériences qu'il s'était d'abord astreint à garder secrètes : une lapine, fécondée artificiellement avec une semence soumise à l'action de la colchicine, avait, dans son laboratoire, mis au monde deux lapereaux triploïdes, qui très rapidement, atteignirent à la maturité sexuelle et dont le poids s'égalait au double de celui de leurs parents ! A quoi devra-t-on s'attendre, le jour où une intervention comparable dont, semble-t-il, l'audace n'outrepasse nullement nos ressources, amènera dans la lumière, pour notre émerveillement ou notre épouvante, des enfants d'hommes pourvus de soixante-neuf ou de quatre-vingt douze chromosomes? Avons-nous l'assurance qu'il n'y a pas dès maintenant, dans quelque maternité expérimentale d'un pays moins attentif que le nôtre à respecter les traditions chromosomiques, une femme qui porte dans ses entrailles le futur *Homo Gigas?*

***

Nous avons exposé indépendamment les efforts jusqu'ici poursuivis par les endocrinologistes et ceux des généticiens. Il ne nous est pas interdit néanmoins de nous essayer à combiner les méthodes des uns et des autres.

Nous pouvons plus particulièrement saisir l'action des incidences hormonales sur les processus d'hérédité, à l'occasion des phénomènes dits de « pédomorphose » ou de « néoténie ». Ils concernent les cas où des individus deviennent capables de se reproduire avant même d'avoir acquis les attributs de l'adulte, anomalie qui provoque un rajeunissement du phylum évolutif et dont nous sommes fondés à soupçonner l'origine endocrinienne. Le fait paraît prouvé pour l'axolotl, ce curieux batracien, hôte des lacs mexicains, qui possède l'aptitude à se multiplier dès le stade larvaire et la doit, semble-t-il, à une carence de la thyroïde. Il suffit en effet de traiter de jeunes axolotls par l'hormone thyroïdienne pour leur permettre d'achever leur développement avant la maturation sexuelle et de se transformer ainsi en une sorte de salamandre, l'amblystome.

A en croire des auteurs tels que Bolk, l'homme lui-même dériverait d'un Simien opportunément attardé dans l'infantilisme. Les traits qui le caractérisent, en effet (limitation du revêtement pileux, défaut de pigmentation cutanée, réduction

de la mandibule et de l'appareil masticateur, hypertrophie céphalique et cérébrale...) se retrouvent, non pas dans le type adulte des grands Primates anthropomorphes, mais dans celui de leurs petits ou de leurs fœtus. Ces traits qui, chez les singes, ont tôt fait de s'effacer au cours de la croissance, persistent chez l'homme, grâce à l'extrême lenteur de son développement, laquelle relève, selon toutes probabilités, d'un rythme spécial dans la dynamique des sécrétions internes. A parler franc, l'homme apparaît donc comme un singe enfant qui a grandi et procréé sans renoncer aux caractères de l'enfance.

Que l'on observe au demeurant le comportement des jeunes dans la plupart des espèces, et l'on s'apercevra qu'ils manifestent une réceptivité au dressage et des capacités de perfectionnement psychique, notablement supérieures à celles des adultes. C'est aux matins ingénus des existences animales que sont dévolues les chances d'un renouveau, chances que vient presque toujours brutalement dissiper dans la suite la montée des impulsions sexuelles. Le petit d'homme, lui aussi, l'emporte sur l'adulte par ses dons surprenants d'assimilation, son extrême disponibilité intellectuelle, la richesse de son esprit de fabulation, ses pouvoirs de communion avec la vie secrète du monde. Les meilleurs d'entre nous se recrutent chez ceux qui n'ont pas permis à l'usure des jours ni à l'obsession des besognes serviles de trop attenter sur leur âme d'enfant. La promesse d'une surhumanité, c'est l'enfance qui la contient.

On rêverait donc d'une pédomorphose réitérée, qui, par un savant usage des hormones inhibitrices et une stabilisation du présent type infantile ou même fœtal de l'homme, appellerait au jour une espèce dotée d'un plus gros encéphale et de plus puissantes facultés de concentration et de divination spirituelles.

***

Nous aimerions toutefois qu'avant d'entreprendre leur ambitieux travail de remaniement sur la substance humaine, les biologistes fissent leur accord relativement au modèle qu'ils se proposent. De quel visage, de quelles vertus, de quels dons désirerions-nous voir gratifier notre héritier au royaume de la terre?

Qu'il nous dépasse par la stature, j'y consens, encore que la taille n'importe ici qu'à titre de symbole. On concevrait parfaitement qu'un être aussi menu qu'un papillon ou une abeille jouît d'une organisation nerveuse et sensorielle supérieure à la nôtre.

Qu'il soit plus beau que les plus beaux des hommes, nous nous plaisons à l'espérer. Au potier qui façonne l'argile, au sculpteur qui coule le bronze ou taille dans le marbre, se substituera peut-être demain un nouveau type d'artiste dont les mains inventives œuvreront à même la chair vive. C'est aux généticiens, c'est aux endocrinologistes qu'il appartiendra désormais de créer de la grâce ou du sublime. Le plus ardu sera sans doute d'obtenir l'acquiescement unanime quant aux retouches qu'il conviendrait d'apporter à la forme humaine. Souhaitons qu'alors les biologistes, comme aujourd'hui les couturiers, sachent découvrir des modes adaptées au vœu de leur siècle.

Mais c'est l'âme surtout de l'Adam futur dont l'univers est en attente. Où trouverons-nous les sucs de sagesse qui lui dispenseront ce qui a toujours si cruellement manqué à notre nature, et de quoi combler cette immense lacune d'insatisfaction qui reste au flanc de notre humanité, comme sa tare originelle? Certes nous imaginons bien par quelles voies notre rendement intellectuel pourrait être amélioré ou notre comportement affectif discipliné. Il faut se garder néanmoins de n'établir entre la pensée du surhomme et la nôtre qu'une différence de mesure et, par exemple, de lui attribuer la simple faculté de résoudre nos problèmes avec plus de promptitude et plus de précision, à la manière des machines de la cybernétique. Tout progrès de l'esprit transforme radicalement les conditions de son exercice ; il suscite beaucoup plus de problèmes qu'il ne suggère de solutions ; il fait émerger la conscience dans une zone nouvelle et distincte de celle qui lui était familière ; il l'introduit dans une autre lumière. Équipé de sens plus subtils, instruit de réalités pour nous invisibles, le surhomme userait de modes de connaissance qui nous sont interdits ; il aurait accès de plain-pied dans une durée dont, seules, les magies musicales ou l'extase mystique octroient à quelques privilégiés d'entre les hommes la vision fugitive et rare. Autant les démarches de notre intelligence l'emportent sur les opérations mentales prélogiques des primitifs, autant elles seraient à leur tour humiliées par les intuitions de son génie post-logique. Nous serions en sa présence comme le chien, couché aux pieds du poète ou du savant et qui suit d'un regard interrogatif, sur le visage de son maître, les tourments ou les délices d'une quête spirituelle dont le sens à jamais lui restera refusé.

Ce surhomme, au surplus, nous le voudrions libéré de tous les servages dont nous sommes opprimés et, d'abord, délivré du mal physique. Nous rêverions pour lui d'un état qui prévaudrait sur la santé elle-même. La santé, en effet, n'est pas

un absolu, et qui ne saurait être dépassé. Elle est un état d'équilibre, d'ailleurs précaire, qui naît de notre adaptation à un milieu. Mais devons-nous oublier qu'il est, dans notre immédiate proximité, d'autres milieux auxquels les plus valides s'éprouvent inadaptés? Une correction des processus métaboliques par les hormones permettrait, semble-t-il, aux organismes de se mouvoir, sans le secours d'appareillages d'emprunt, dans des zones communément interdites à notre espèce, du fait de leurs conditions de température, de pression ou de teneur en oxygène. L'homme commence à mesurer l'exiguïté de l'aire où sa physiologie étriquée l'a jusqu'ici condamné à évoluer. « Rien que la terre »... soupirons-nous. Rien qu'une mince couche, devrions-nous dire, une pellicule, épaisse à peine de quelques hectomètres, et au sein de laquelle, au demeurant, du fait des variations des saisons ou des phénomènes météoriques, nous ne pouvons même pas goûter une euphorie habituelle.

L'aptitude des hormones à rectifier les échanges nutritifs nous induirait à formuler plus d'exigences à leur égard. On attendrait d'elles qu'elles nous aidassent à simplifier nos besoins et à les rendre moins tyranniques. Est-il un de nous qui n'ait jamais fait le vœu d'être affranchi, au moins partiellement, des servitudes millénaires du sommeil et de la faim? La spiritualisation de l'être futur pourrait être acquise, non seulement au prix d'une exaltation de ses facultés supérieures, mais encore par les progrès de son indifférence aux sollicitations viscérales.

Quelle pire servitude que celle du sexe, délectable et détestable servitude, source toujours renouvelée des biens et des maux ! Au lieu de préparer, comme nous nous risquions tout à l'heure à en exprimer le vœu, une lignée d'êtres sursexualisés, ne siérait-il pas, au contraire, d'abolir ce pernicieux dimorphisme, dont notre espèce pâtit plus encore qu'elle ne jouit? La génération sans mâle est désormais un fait acquis ; pour que le bénéfice de la parthénogénèse soit étendu aux maternités humaines de demain, il suffit presque d'y consentir : les enfants du siècle qui vient n'auront plus besoin de pères, et voici déjà la plus disgracieuse moitié de notre race convaincue de sa parfaite inutilité ! Une autre réforme suivra, à n'en pas douter : ce sera l'institution de l'ectogénèse ou grossesse en bocal. Deux Américains, Menkin et Rock, n'ont-ils pas déjà *in vitro* pratiqué la fécondation et observé les premières divisions de l'œuf humain? Dès lors, on peut prévoir que nos successeurs se contenteront d'emprunter à quelques individus, spécialisés dans la procréation, les ovules qui, artificiellement fécondés, fourniront des embryons sélec-

tionnés dont le développement se poursuivra au sein des incubateurs publics. Heureuses sociétés qui auront su faire l'économie de l'amour !

***

Penchés sur les matrices de la race future, comme jadis les fées, méchantes ou bonnes, sur le berceau de l'infante nouveau-née qu'elles étaient appelées à doter, les généticiens hésitent, embarrassés de leur puissance même et moins irrésolus pour donner que pour fixer le choix de leurs dons. C'est dire la responsabilité dont ils doivent se sentir investis. Le surhomme sera ce que nous le ferons. Voulons-nous qu'il soit l' « Ubermensch », dont Zarathoustra, entre l'aigle et le serpent, à l'heure du Grand Midi, prophétisait la venue, l'impie, le grand contempteur, animé de la volonté de puissance, celui qui brise les tables des valeurs, celui qui proclame la mort de Dieu?... C'est à nous qu'il appartiendra d'en décider. Qui sait si plus redoutable décision aura été prise par l'homme depuis la halte sous l'Arbre du Bien et du Mal?

A vrai dire, cette décision, il nous est encore loisible de la laisser en suspens. Mais, sans plus attendre, nous éprouvons le sentiment d'un décalage entre les données de l'expérimentation sur l'animal et les applications que nous en tirons. On en a sûrement fait la remarque : dès maintenant, nous pouvons plus sur le destin biologique de l'homme que nous ne nous le permettons. Il semble qu'au moment de porter notre action dans la substance humaine, nous soyons arrêtés par quelque répugnance et qu'une inexplicable pudeur nous détourne, comme d'une profanation, d'oser certains gestes et d'approcher notre main de certains mystères endormis dans la chair. Doit-on croire que cette hésitation marque une survivance des âges obscurs où la vaine hantise du sacré opposait un interdit à la connaissance? ou bien est-ce avec une juste retenue que nous nous gardons de cet excès dans le savoir ou le pouvoir, qui reste, depuis l'éveil de la conscience, la tentation de Prométhée?

Beaucoup estimaient naguère qu'il est dans la science une vertu propre qui en fait par nécessité un instrument de bonheur. Ils ne manquaient pas d'ajouter qu'au surplus, ses développements fussent-ils incommodes ou néfastes pour une classe, une race ou une génération, ils obéissent à une fatalité que nul ne saurait éluder. D'autres, au rebours, se demandaient si cet acte de foi ne témoignait pas de plus de naïveté que ceux qu'il entendait réprouver ou tourner en déri-

sion. La tragique histoire de notre temps a répondu. Seul un aveuglement volontaire dissimule encore à quelques-uns que participe à la science une composante démoniaque. Comment douter qu'elle se retournera infailliblement contre l'homme, si l'homme n'astreint pas son enquête et sa conquête à d'autres lois que celles dont elle s'inspire, à des lois qui transcendent les lois scientifiques?

Les biologistes, pour leur part, ne sont pas affranchis du commandement de choisir avant d'entreprendre. Qu'un progrès scientifique vaille par lui-même, nous ne le croyons plus : il peut être progrès vers le meilleur ou vers le pire. Progrès au demeurant, qui n'a rien de fatal : on ne voit guère pourquoi les savants se jugeraient moins libres que les autres créatures pensantes et pourquoi ils ne décideraient pas quelquefois, en vertu d'une option spontanée, de rester en deçà de ce qu'ils peuvent. Ne pas aller jusqu'au bout de son pouvoir, c'est ce que fait chaque jour un homme soucieux de rester fidèle à la loi morale, c'est par là précisément qu'en toute occasion un homme s'affirme digne de son destin.

A travers les hésitations de ceux qui savent, je crois percevoir un écho du dialogue shakespearien. « As-tu peur? » dit lady Macbeth à son époux, saisi de vertige devant le crime dont l'occasion lui est offerte. « As-tu peur d'être aussi grand dans tes actes que dans tes désirs? » Volontiers, j'imagine, elle prendrait à son compte la phrase que nous citions tout à l'heure : « L'homme peut et doit tout oser. » Et Macbeth de répartir pour faire taire la tentatrice : « J'ose tout ce qui convient à un homme ; qui ose au-delà n'en est plus un. » Gardons-nous, pour atteindre au surhomme, de nous exposer à déchoir du simple nom d'homme.

En vérité, il nous paraît qu'une erreur est presque toujours commise, laquelle porte sur l'ordre de priorité des problèmes qu'il nous convient de résoudre. Nous sommes en droit d'estimer que notre corps, tel qu'il est, se trouve exactement adapté à la mission spirituelle qui actuellement lui incombe. On ne saurait sans péril élargir ou remanier son plan de structure si, auparavant, on n'a pas travaillé à étendre ou enrichir l'âme qu'il manifeste et qu'il sert.

Le travail de remaniement biologique ne devrait donc être conduit qu'en liaison avec le progrès moral et comme corollaire d'une sorte d'ascèse collective. Notre siècle a-t-il attesté jusqu'à maintenant qu'il avait entretenu le souci de poursuivre par des efforts parallèles cette œuvre double d'acheminement à une perfection?

***

Que l'homme soit un terme ou qu'il soit un passage, vieux débat et qui, je le crains, ne sera pas résolu de si tôt !

Les anciens voyaient dans l'homme l'expression d'un absolu, la transcription visible des Nombres sacrés et la mesure même du Cosmos. « Nombreuses sont les merveilles du monde, si nous en croyons Antigone, mais la plus grande des merveilles reste l'homme. »

Plus tard apparurent, en contrepartie, ceux que j'appellerais les prophètes de « l'autre rive ». « L'homme, déclarait Nietzsche, est quelque chose qui doit être surmonté..., la flèche du désir vers l'autre rive. »

S'il m'est permis d'exprimer ici à cet égard, à titre de conclusion, toute ma pensée, je dirai qu'à mon sens l'homme, en tant que tel, ne saurait guère outrepasser les limites que lui impose son organisation nerveuse. Nous pouvons apporter des corrections de détail à son plan de structure, mais ces corrections n'iraient pas jusqu'à faire de l'homme un autre qu'un homme. Et cependant, je crois que la montée de l'esprit n'a pas, avec nous, atteint son niveau terminal et qu'elle aboutira inéluctablement, au delà de nous, à plus haut que nous.

Quelles seraient toutefois les frontières de l'humain sinon celles mêmes du spatial et du temporel? Pour ma part, je ne conçois de plus-être que dans un règne inconnaissable qui s'établit au delà du temps et de l'étendue. L'élan de l'humanité, tout au moins de l'humanité supérieure, celle des saints et des héros, l'a déjà conduite jusqu'à l'extrême avancée de l'organique. La montée de l'esprit se trouve désormais astreinte à transgresser l'organique. Que l'homme soit, comme l'a prononcé Claudel, après l'Apôtre, « un certain commencement de la créature », nous n'en doutons pas, mais d'une créature qui respirera, pleine d'une sérénité joyeuse, cet air des éternels espaces dont la ténuité serait mortelle à nos poumons.

Si une poussée nouvelle de la vie doit relayer celle qui nous a produits, elle n'a d'autre ressource que de déboucher sur une aire différente et soustraite à l'écoulement de la durée.

L'obsession de l'autre rive ne doit pas cependant nous faire oublier que nous avons été formés pour celle-ci. Ne croyez-vous pas qu'il est déjà noble et déjà difficile et déjà rare d'assumer la plénitude d'une condition humaine? Je voudrais, à cet égard, et pour finir, vous remettre en mémoire un conte du temps jadis, l'histoire de Mélusine.

Mélusine était fille de roi aux îles du Nord. Elle avait

été élevée, avec ses sœurs, dans cette cité d'Avalon que les chroniqueurs situaient, sans autre souci de précision, « en féerie » et avait appris de ses marraines l'art des enchantements. Elle avait tant usé des charmes qu'elle était parvenue à se transformer elle-même en « serpente ». Les vieilles enluminures nous la montrent, coiffée d'un hennin à deux cornes, la gorge nue, ailée comme une chauve-souris et son corps terminé en queue de reptile. A vrai dire, elle ne se livrait au jeu des métamorphoses que le samedi et, le reste de la semaine, vaquait à ses devoirs féminins auprès de son époux, le sire de Lusignan, et de ses enfants qui ne se doutaient aucunement de l'étrange duplicité de sa vie. Mais, un jour, contrevenant à l'ordre des fées, l'imprudent mari épia par le trou de la serrure, tandis qu'elle baignait dans un cuveau sa queue de serpent et, du coup, la pauvre enchanteresse fut condamnée à garder pour jamais la forme sous laquelle l'avait surprise un regard humain. Elle s'enfuit, en poussant une plainte, par la fenêtre, rejetée, loin de tous ceux qu'elle aimait, au destin immortel des filles de magie.

Elle revenait parfois errer, disait-on, autour du donjon de Lusignan et le romancier Jean d'Arras nous a répété sa douloureuse objurgation : « Las, mon ami, si ne m'eussiez faussé serments, je ne serais point rebattue en cette pénitence obscure, je serais exempte de peine et j'eusse eu tous mes sacrements et eusse vécu tout le cours naturel comme femme naturelle et femme morte naturellement... »

Est-il rien de plus poignant que cet inapaisable désir de la mort humaine? Elles ont soif, les fées, de ce sommeil sans fin que méritent les corps des êtres charnels après leur dure course sur les chemins de la terre. Elles voudraient, elles aussi, passer « comme femmes naturelles et femmes mortes naturellement... »

Puisse notre humanité, engagée dans le cycle des métamorphoses dangereuses, ne pas regretter pareillement, un jour, le temps où elle consentait à elle-même et à sa destinée naturelle, le temps où elle ne songeait pas à anticiper sur la Promesse mystérieuse qu'elle a reçue de son créateur !

MARCEL SENDRAIL.

La ballade du rocher de Pétra

As-tu vu mourir un arbre? As-tu vu mourir un verger abandonné?

Moi, j'ai vu.

En une seule nuit surgirent sur les troncs des arbres de petites branches d'un jaune maladif. Elles sucèrent à elles seules toute la sève et les cimes commencèrent à dépérir. Une semaine après le verger a revêtu une couronne d'épines ; les plus hauts sommets se sont desséchés et des escargots de nacre se sont incrustés sur les brindilles noires.

Juste avant les pluies, les feuilles se sont couvertes de taches de rouille et leurs nervures ont gonflé de façon insolite.

Le moindre souffle de vent chassait des monceaux de feuilles : sèches, recroquevillées, elles roulaient le long des pistes de sable et se perdaient au milieu des vieilles herbes et des épines de cactus.

Toutes les nuits j'écoutais le hululement du hibou.

Je savais qu'un jour un tracteur viendrait arracher les arbres mourants pour dégager le terrain.

Je regardais les branches et je voyais la couronne d'épines croître, devenir plus dense, plus envahissante.

Encore un mois, encore une semaine, et la couronne d'épines s'unira au sol éteint, et ils ne feront qu'un — mélange de ronces, de terre, de brindilles mortes ; et sur tout cela règnera le vieux sycomore et les buissons ébouriffés.

Je me sentais impuissant dans ce monde de sécheresse et de tristesse.

La nuit je rêvais de larges fleuves, de nuages gorgés de pluie, et à l'aube, debout devant ma fenêtre, je tressaillais de joie quand je voyais les oiseaux poudreux boire la rosée des feuilles recroquevillées ; puis le soleil impitoyable se levait.

Tout à l'heure par l'étroite chaussée, un autocar va m'emporter vers la ville. Puis de nouveau tout va recommencer pareil à hier et à avant-hier.

Le soir, à la lumière d'une lampe à pétrole, je vais feuilleter de vieux livres.

Je n'ai rien apporté dans ce pays. J'y suis venu las et triste.

Mes épaules sont étroites et voûtées. Je sursaute quand quelqu'un m'appelle par mon nom. Je suis bien quand personne ne m'appelle, quand personne n'a besoin de moi, quand personne ne m'attend, quand personne ne frappe à ma porte.

Il fait bon être oublié de tous, être un vagabond solitaire qui erre sur les vieilles pistes à chameaux où le vent depuis longtemps déjà a effacé les traces des bêtes et des hommes. Mon inquiétude pourtant me porte vers les hommes ; mais auprès d'eux, je reste silencieux et je pense au verger mourant.

J'attends le jour qui me fera sortir de ce labyrinthe désolé : des pistes à chameaux, des chemins de mulets, de ce triste village arabe abandonné. Ce jour tant attendu viendra. C'est sûr. Mais pour l'instant il faut que je suive la même piste de sable, que je m'arrête devant les pauvres portes de mes voisins, et que nous parlions du temps, de la sécheresse.

Alors ma voix se brise, les yeux éteints, je mendie un sourire et j'attends quelque chose que j'ignore.

Un jour pareil à tant d'autres, j'ai quitté ma maison. Je n'ai même pas jeté un regard en arrière. Je savais que les plantes mourantes de mon jardin me ramèneraient à mon seuil. Je ne voulais pas entendre le doux roucoulement des colombes. J'avais passé des heures dans mon jardin sous leur regard attentif. Et toujours quand je longeais ce chemin elles volaient à ma rencontre et tournoyaient au-dessus de ma tête.

Il était midi. Le silence régnait dans la ruelle. Je marchais sur le sable qui ne gardait même pas de traces de mon passage.

J'ai erré sur toutes les routes du Sud. Le soleil a ridé mon visage, a basané mes mains. J'ai redressé les épaules et aspiré l'air profondément. La dense toile d'araignée qui m'enveloppait de son filet bleu argenté s'est rompue et le grand univers de Dieu s'est révélé à moi.

J'ai travaillé sur les chaussées du Néguev. J'ai conduit des troupeaux de moutons à la rencontre du soleil levant. La nuit j'ai monté des gardes. A mes heures de loisir, dans des tentes de Bédouins, j'ai bu du café dans des coupes incrustées d'or et j'ai fumé des narguilés. J'ai travaillé à Sodome à construire une route entre des montagnes vertigineuses. Je les ai fait sauter à la dynamite. J'ai entendu le tonnerre de leur chute.

Mon torse s'est élargi. J'ai descendu des abîmes, j'ai gravi des précipices comme un daim effarouché.

Personne ne me reconnaissait. Une barbe couleur de cuivre m'a rendu mon propre visage étranger et je me demandais : qui est cet homme? J'étais sûr que dans le village abandonné, pas loin de Jaffa, j'étais maintenant allongé sur mon lit de fer et regardais les cimes mortes des arbres. Il se peut que de

lourds tracteurs y vrombissent, qu'ils aplanissent le sol pour recevoir les petites maisons des nouveaux immigrants. Sur la piste de sable, si je rencontrais mon ancien visage, je passerais muet comme un étranger...

Un jour une jeep me prit. C'était l'aube. J'errais dans le désert.

Deux jeunes gens se rendaient au sud de la mer Morte. Ils m'ont demandé un renseignement et nous avons vite fait connaissance.

C'était bon de s'arracher à un nuage de poussière qui ne pouvait nous atteindre, qui restait écrasé sous nos roues. Nous avons roulé ainsi pendant des heures. Peu m'importait où nous allions.

Les routes sont dangereuses. Nous sautons entre des rochers, nous longeons des précipices. Quelquefois avec des yeux égarés nous cherchons au milieu des ronces nues et des pierres brûlantes le canon braqué d'un fusil. Quelqu'un tâte sa poche pour en sortir un revolver. Le doux et fascinant vertige de la peur accompagne notre course folle dans le désert. Je me sens apaisé, car cette peur chasse la tristesse lancinante qui coule dans mon sang : la mélancolie, l'indifférence, la résignation, la lassitude, cette toile d'araignée qui m'enserrait — tout ceci ne reviendra peut-être plus jamais.

J'adresse une prière à ce doux vertige de la peur, à ces dangers, à la course de la jeep qui d'un instant à l'autre peut s'écraser comme un jouet d'enfant contre les rochers gigantesques. Je ne suis plus cet homme prisonnier des ombres qui rôdent entre ses murs nus. Je ne suis plus ce mendiant aux portes étrangères, cet homme misérable qui tremblait pour le sort de colombes et de plantes étiolées dans une pauvre courette. Il a disparu l'homme brisé, silencieux et éteint. Un autre est né ! Il me semble que j'ai traversé une longue maladie et à nouveau la vie est revenue en moi.

La jeep s'est arrêtée.

Nous avons étanché notre soif et essuyé la sueur avec le dos de notre main. Nous étions trois. Ils ont pris leurs instruments d'arpentage et sont descendus dans la vallée. C'était une cuvette de sable blanc entre deux parois de montagne.

— Nous restons ici deux heures ! dit l'un d'entre eux.

Quand ils partirent je criai vers les montagnes d'une voix retentissante, et ce cri dans le désert me procura de la joie. Mon appel roula sept fois avant de me revenir pur et limpide comme l'argent du soleil ruisselant sur les sommets des rochers.

Je me suis assis sur une pierre et j'ai regardé les lointains : des îlots de sable au milieu de tas de pierres gris-cendre, des

buissons rabougris comme les veines noires dans les failles de murailles rocheuses. Derrière un sombre rocher s'étend une ville, une ville sculptée dans du marbre blanc et bleu, une ville oubliée à laquelle mènent des chemins de nuages bas.

Soudain à l'Est, quelque chose frémit.

Je sautai sur mes pieds et je vis un immense rocher se dépouiller peu à peu de ses centaines de voiles.

Je crus que ce petit nuage d'or rouge figé ne tarderait pas à se dissiper. Mais c'était là le sommet du rocher. Maintenant je le voyais dans toute sa splendeur.

Oui, c'est lui, le merveilleux rocher du pays d'Édom. J'ai entendu parler de sa beauté dans les tentes des Bédouins.

Il approche. Il glisse à ma rencontre. Je reste pétrifié. Un mélange d'or, de cuivre, de bronze, de nickel. Ses rebords sont niellés des pierres rouges du grenat.

Je sens la fraîcheur de vins qui coulent, de vieux vins dans des vases de cristal irradiant comme des soleils, tirés des profondeurs sombres de caves humides.

Je respire la rouge fraîcheur du vin et je me sens enivré. Je marche à la rencontre du rocher.

Mes yeux ne peuvent s'arracher au scintillement des rubis, au chatoiement des grenats, du marbre et du cristal.

L'air autour du rocher est doux à respirer. Une fraîche brise parfumée de caresses me guide.

Je vois déjà le rocher — des sources laiteuses y babillent ; autour des ruisseaux frais s'étendent les verts tapis de jardins et de vergers et au milieu de tout cela jaillit la silhouette de la vieille forteresse. C'est le château de Pétra. Les plantes sont humides de rosée. Une brume d'un bleu transparent flotte au-dessus des sentiers qui grimpent vers le rocher — le rocher du pays d'Édom qui s'est révélé à moi de façon si inattendue.

Vois, les montagnes sont de cendre ardente, villes et villages sont pétrifiés, des vents chauds y tourbillonnent en une danse échevelée. Le désert. Ni routes ni sentiers. Une seule chaussée qui serpente comme une courroie de Tfilin me ramènera vers ma maison, vers le verger mourant, vers la plaine monotone, vers les maisons de boue qu'ont abandonnées les Arabes dans leur fuite — et là se déploie devant moi le chemin ombragé qui me conduit au rocher et au château de Pétra !

Je marche et le sortilège du vieux vin rend légers mes pas. Mes yeux ont bu jusqu'à l'ivresse la lumière du rubis. Je lance mon défi au monde du désert.

Un écho me répond. Mais je ne le reconnais pas. Les parois rocheuses me renvoient un cri maléfique.

Une détonation se fit entendre et j'aperçus une fumée.
Je me suis laissé tomber sur le sable brûlant. Maintenant seulement je vis la distance qui me séparait de la route. Je me trouvais au milieu d'un désert de pierre. La soif m'assaillit. Mes yeux brûlaient.
Quand on me porta vers la jeep je tournai mon regard vers l'Est. Je n'y vis que des brumes, des brumes de feu.
« Jamais plus je ne sortirai de ce souffle de feu, » pensai-je.
Les bosses de la route faisaient cahoter la jeep. Je me cognais contre la tôle chaude. J'étais couché sur le dos, les yeux révulsés. Je n'avais plus de regard. Il avait fondu à l'éclat fantastique du rocher.
— Hé, Amnon, s'écria quelqu'un, si tu ne l'avais pas découvert en train d'errer entre les rochers, il aurait péri. Il serait mort de chaleur ou bien les Arabes l'auraient abattu !
— C'est une mort certaine. Que d'accidents à cet endroit !
Le chauffeur éclata de rire. Il parlait fort et sa chevelure rousse lançait des flammes.
— Qu'est-ce qui peut bien les attirer là-bas? Le rocher? Le château qui n'existe pas?
— Il existe, le château ! Je l'ai vu, s'écria quelqu'un.
— Encore un candidat au suicide !
Ils riaient. C'était le rire sonore de jeunes gens emportés par une jeep qui fonçait sur « la Route des Scorpions », à l'extrême limite de rochers et de précipices, en plein désert, au sud de la mer Morte.

Plusieurs jours se sont écoulés.
Le soleil vient de se coucher. Je suis au milieu de jeunes bergers dans un nouveau kibboutz près de Beer-Sheva. Les moutons se serrent les uns contre les autres dans l'étroit enclos. Je peux voir leurs museaux secs et l'enchevêtrement de la laine brune sur leurs dos. En regardant les pâturages je me demande ce qu'ils peuvent bien tirer de ce désert. Je sais qu'ils mangent les racines et les pousses sous les pierres et que cette herbe frisée est nourrissante.
Bientôt la nuit va tomber.
Je me souviens de la piste à chameaux, du sentier de sable auprès de ma misérable petite maison. Que sont devenues mes deux colombes? Les voisins m'attendent. Mon voisin à la jambe de bois est assis, avec sa petite fille, sur l'ancien abreuvoir de pierre et attend mon retour.
Un berger psalmodia un chant de sécheresse, de soleil et de nostalgie pour une fille aux longs cheveux rouges.
Je me sentis à nouveau envahi par la tristesse de ma cour délaissée, tristesse qui me rend abject, qui voile mon regard,

et j'essayai de la combattre. Je savais qu'elle était l'amer fruit de ma vie passée dans mon lointain pays natal. Il fallait à tout prix que j'arrive à rompre ce nœud gordien qui me liait aux champs étrangers, aux campagnes désolées de l'Europe.

Et sans m'en apercevoir je me mis à parler. C'était une fuite devant moi-même, devant le poids qui oppressait mon cœur, une tentative désespérée pour m'arracher à un étau. Quelqu'un m'a pris par la main, silencieux et coupable je lui emboîtai le pas. Quand je vis les moutons muets dans l'enclos, une vague de pitié pour moi-même me noua la gorge.

Je commençai à raconter ma marche vers Pétra à ces jeunes garçons. Je vis leurs yeux s'allumer, et une immense joie se coula en moi. La joie de pouvoir m'arracher au joug auquel m'avait attelé la stupidité de la vie, et je m'en allai vers le rocher merveilleux, vers le château millénaire du pays d'Édom. J'ai fait sauter tous les obstacles et je me suis mis en route pour la montagne enchantée.

Je parlais doucement, je racontais la cuvette de pierre où reposent de frais nuages en plein milieu du désert, je racontais la « route des Scorpions » et l'apparition soudaine de la ville de marbre : blanche et bleue et rose. La ville est entourée de montagnes de cendre, et des déserts émerge le rocher de Pétra. L'air devient transparent. Chaque pas te rapproche d'une lieue. Et plus tu approches, plus il t'apparaît clairement. Pierres précieuses aux milliers de facettes, couronnes martelées dans l'argent, rubis lançant des feux rouges, ors scintillants. Et dominant tout cela — le rouge du grenat aux lueurs phosphorescentes surgies de l'obscurité. Des cascades bouillonnantes ont rempli l'étang Moussa. C'est une vision unique ! Le sommet du rocher t'appelle, te fascine ! Une main invisible déploie un chemin d'ombre devant tes pas. Tu marches et jamais ton pied ne rencontre un obstacle. L'haleine de l'eau apaise ta soif. Elle te berce. Et quand tu fermes tes paupières la lumière du rocher d'Édom s'y coule. Elle te pénètre et tu avances sans cesse. Peu t'importe de n'avoir pas encore atteint le rocher. Tu es sûr que dans un instant, tes pieds fatigués, déchirés par les ronces, fouleront le tendre tapis d'herbe et tes lèvres boiront aux sources de l'étang Moussa.

Quand je me suis tu, j'ai reconnu dans les yeux des jeunes bergers les reflets du rocher de Pétra. Je fus moi-même effrayé par l'ivresse qui me possédait.

C'est seulement dans le silence qui suivit que je me souvins du rire de mes compagnons dans la jeep :

« Tu crois donc avoir vu le rocher d'Édom? Mais il se trouve à des dizaines de lieues d'ici! Ce doit être la chaleur qui t'a tapé sur la tête. » Je commençais à douter de la réalité de ma vision. Peut-être que ce paradis rocheux n'était qu'un rêve au milieu du désert?

Non. Ce n'était pas un rêve. Il existe. Je le vois aux reflets de granit dans les yeux des bergers.

D'où provient la lumière et la clarté éblouissantes de leurs visages, si ce n'est du rocher de Pétra?

J'avais l'impression que le moindre doute de ma part allait détruire la vision, que je leur ôterais les vertes sources, les champs opulents, l'éclat clair de leurs yeux. Il ne leur restera qu'un monde désertique où règnent les chauds tourbillons de sable, où la lamentation des moutons assoiffés déchire le cœur, et où une herbe comme une cendre jaune se cache sous les pierres. Un lointain mamelonné de dunes, des buissons agenouillés, des troncs creux d'arbres nains, des éclats aigus de roches.

A nouveau je me trouve dans ma maison auprès du chemin de mulets délaissé.

Les voisins se sont réjouis de mon retour. J'ai arraché les plantes sèches de ma cour et j'ai labouré la terre.

Le verger mourant a disparu. Sur le terrain dégagé on bâtit de petites maisons. Aux extrémités quelques arbres isolés ont été épargnés. Le sycomore esseulé n'en paraît que plus superbe. Dans la cour presque rien n'a changé. Mais je n'entends plus le roucoulement matinal de mon couple de colombes. Le hibou seul se perche sur le plant de cactus et son long gémissement me rappelle qu'il est minuit. Alors j'éteins la lampe à pétrole et je me mets en route pour le château du pays d'Édom sur le rocher de Pétra...

C'est au cours d'une pareille nuit que j'ai écrit la ballade du rocher de Pétra.

C'était un hymne au désert.

Semblable aux tristes roses de Jéricho, le château millénaire s'épanouit parfois dans toute sa splendeur.

Rares sont les élus appelés à le voir. Et si tu vois le château les frontières du temps s'effacent pour toi. Je sais que dans l'ombre de ses piliers les grands prêtres t'attendent patiemment, toi homme triste et misérable. Ils sont là pour t'oindre et te couronner.

J'ai raconté le rocher tel qu'il s'est révélé à moi. J'ai chanté le chemin ombragé que quelqu'un a déployé sous mes pas, le bruissement de fraîches ailes au-dessus de mes tempes

brûlantes. Cette ballade je l'ai relue bien souvent dans les nuits, enfermé entre mes quatre murs.

Une semaine plus tard quelques lignes, lues par hasard dans un journal, me firent tressaillir : trois jeunes gens avaient péri sur la route de Pétra.

— Tu as l'air fatigué et malade, me dit un de mes voisins.

Je me suis éloigné sans un mot. Il me suivit d'un regard apitoyé.

Qui étaient ces trois jeunes gens? N'étaient-ce pas les bergers du kibboutz près de Beer-Sheva? Je ne pus fermer l'œil de la nuit. A l'aube je courus en ville. Je cherchai dans les journaux les noms des morts, je questionnai les passants.

Dans l'après-midi je me rendis au kibboutz où vivaient les bergers. En route j'appris que ces jeunes gens étaient des habitants de Jérusalem. Pourtant je ne rebroussai pas chemin.

Les bergers furent heureux de me voir. Je ne voulus pas leur demander s'ils avaient entendu parler des morts sur la route de Pétra, et pourtant j'étais obsédé par cette pensée : peut-être ont-ils raconté à des amis ma description du merveilleux rocher du pays d'Édom et celle-ci est parvenue aux oreilles des jeunes Hierosolymites. S'il en est ainsi je suis coupable de leur mort !

— Êtes-vous au courant de ce qui est arrivé sur la route de Pétra?

Ils ont tristement hoché la tête.

— Est-ce que vous les connaissiez?

— Non.

Je me sentis plus calme. Non, ce n'était pas de ma faute...

Je parlais des chaleurs, de la rareté de l'herbe, des moutons, et je pensais au rocher.

— Nous aurons encore d'innombrables victimes à cause de ce rêve réel qu'on appelle Pétra.

Le son de ma propre voix m'effraya. J'essayais par ces paroles d'affaiblir la description du rocher que j'avais donnée quelques semaines auparavant. Je ne veux pas avoir sur la conscience la mort de jeunes gens.

— Alors on n'a pas le droit d'aller voir le rocher?

— Si, on a le droit... mais cela n'a pas de sens... c'est dangereux d'errer dans un désert désolé... de l'autre côté de la frontière... cela coûte des vies... il n'existe peut-être pas ce château... ce n'est peut-être qu'une hallucination... un mirage...

— Un mirage, demanda l'un des bergers. Tu veux nous ôter ce que nous avons de plus beau...

— Toute l'histoire du rocher n'est que pure invention ! rétorquai-je avec colère et je partis.

Je piétinai sauvagement ma propre création. Je saccageai les champs et les ruisseaux verts, à coups de marteaux j'abattis les vieux piliers du château enchanté. J'ai dévasté mon propre cœur.

Je suis resté au milieu des ronces, des visqueuses plantes grimpantes, des chemins de mulets du village abandonné.

Quelque part, délaissée au milieu de mes vieux livres, se trouve la Ballade du rocher de Pétra.

Je ne lirai ma ballade que la nuit pour l'aveugle et inconsolable hibou.

MENDEL MANN.

(Traduit du yiddich par Rachel Waldman.)

L'Art est-il un autre langage ? [1]

Bien des polémiques stériles de l'esthétique, bien des malentendus et des exclusives qui entravent la pleine compréhension de l'art seraient évités si, au lieu de chercher à tout prix le principe unique qui livrerait sa clef, on admettait sa nature complexe — complexe jusqu'à paraître contradictoire.

L'œuvre est-elle un objet plastique, doit-elle, par la combinaison des moyens dont elle dispose, lignes et formes, matières et couleurs, procurer à la vision un plaisir spécifique, que les classiques appelaient beauté? Les modernes abstraits ont voulu le dépouiller de toute équivoque, le dégager à l'état pur et proscrire tout rappel de la nature ou d'un sujet ; mais les uns et les autres partent, en fait, du même principe, s'ils en usent diversement.

Ou bien, surtout dans le cas de la peinture et même de la sculpture (car les moyens expressifs de l'architecture sont plus secrets), est-elle une confession psychologique? Permet-elle à l'artiste, en chargeant d'un pouvoir émotif ces mêmes lignes et couleurs, de communiquer sa façon de voir, de sentir et d'être, en un mot : d'en faire un langage? De Giorgione à Rembrandt, du romantisme au fauvisme, à l'expressionnisme, au surréalisme, une longue lignée s'en porte garante.

Une appréciation qui se veut complète ne peut choisir : c'est à ce double point de vue qu'elle doit se placer. Il lui faut reconnaître ces missions jumelles qui multiplient la richesse de l'art. Certes, il détient le pouvoir d'une création pure, lavée de toute contingence et cherchant, comme le remarquait déjà Kant, « sa fin en elle-même ». Mais l'artiste, alors même qu'il s'attache à ce but et s'imagine le faire exclusivement, assouvit un besoin d'expression ; il trouve un moyen de rompre son secret et son « incommunicabilité », de traduire à l'extérieur ce qu'il porte en lui. S'il est vrai qu'il n'en est aucun qui n'ait rêvé de donner à ses semblables cette existence enclose en lui, condamnée à disparaître avec lui jusque dans la minute qu'il vient de vivre, de fixer son âme en un

(1) Ce texte formera un chapitre de l'ouvrage que René Huyghe, écrit en ce moment. Ce livre paraîtra aux éditions Flammarion sous le titre *l'Art et l'âme*.

message durable et délivré de la loi du temps, alors l'exploration de cette âme vaut d'être tentée, doit être tentée.

Contre une restriction du sens de l'art.

Il devient urgent, à l'heure actuelle, par souci d'équilibre, de mettre l'accent sur l'enquête psychologique. Depuis le début du siècle, l'attention s'est portée fructueusement mais trop exclusivement sur l'aspect formel, plastique. Sans rien perdre de ces conquêtes récentes et indispensables, il est peut-être temps de jeter tout son poids sur l'autre bord de cette barque qui penche dangereusement. Il est peut-être temps de sortir du cercle monotone que creuse sans répit la trace de pas identiques, pour déboucher dans la contrée encore peu explorée où gisent les secrets de l'âme des grands artistes.

C'est que le danger est pressant ; alors que l'art des anciens acceptait d'être porteur de tout message : idée, croyance, dogme religieux ou même narration, l'art, de nos jours, avide de s'épurer, a exclu tout ce qui pouvait s'exprimer par d'autres moyens que les siens propres : ce qui était susceptible d'un récit fut proscrit comme anecdotique ; ce qui pouvait être expliqué avec des mots le fut comme littéraire. Le XIXe siècle commença par limiter le champ de l'art à ce qui échappe aux moyens rationnels et analytiques, à cette zone agitée et mouvante des sentiments, de ce qui est ressenti plus que pensé. Le XXe siècle, radical, fit place nette. Le fauvisme et l'expressionnisme vivaient encore dans un monde émotif ramené à l'état brut ; le surréalisme puisait dans les cavernes de l'inconscient une matière humaine confuse, absurde, mais encore génératrice de chocs. L'art abstrait exigea une implacable asepsie : rejetant tout élément capable de rappeler une apparence du réel, il en est même venu à détourner les lignes et les couleurs de ces constructions de formes où, depuis le cubisme, se complaisaient ses prédécesseurs ; il réduit la technique à enregistrer des élans quasi organiques, où se traduit le sentiment obscur de la vie qui relie l'homme à la matière. Ainsi, par un rétrécissement inexorable et poussé aujourd'hui à ses extrêmes limites, l'art semble pourchasser tout vestige de ce qu'on appelait son contenu, tout lien avec la pensée et même la vie consciente. Reste à savoir si ce qui s'ébauche dans ces aspects les moins organisés de la peinture, n'est pas précisément une nouvelle conscience du monde. Mais ceci est une autre question...

Et pourtant, au sein même de cette réduction progressive de la part intelligible ou simplement signifiante de l'art, on

continue à percevoir une vocation double et adverse pour sa forme ou pour son fond : le XIXe siècle a opposé au classicisme, d'Ingres par exemple, tourné vers la beauté formelle, le romantisme de Delacroix proclamant les droits d'expression du monde affectif. Le XXe siècle dresse de même, en face du cubisme, le fauvisme et l'expressionnisme, — puis, plus récemment, en face de l'art abstrait soucieux de géométrie et d'accords savants des tons, celui qui se veut « informel » et se réduit, pour ce, à des taches véhémentes.

Cette dualité de l'art, non pas contradictoire, comme la voudraient les esprits médiocres, mais complémentaire comme l'ont connue les artistes supérieurs, a commencé à être lucidement perçue à partir de Poussin, semble-t-il : il était à la fois féru de beau idéal et d'expression. Sa théorie des « modes » visait à doter le peintre de la « puissance d'induire l'âme des regardants à diverses passions ». C'est bien là prévoir pour le tableau une charge affective communicable. Un classique encore, et même un théoricien du néo-classicisme, Paillot de Montalembert, précisera, au début du XIXe siècle, dans son *Traité complet de la Peinture,* une pensée encore confusément dégagée. Cet épigone de David semble préparer la voie au romantisme lorsqu'il remarque, avec une rare pénétration, qu'en esthétique : « on n'a guère distingué que le plus ou le moins du plaisir de la vue. » Grave lacune, observe-t-il, car, ce faisant, « on a oublié trop souvent... le plaisir métaphysique [entendons par là, au sens strict, un plaisir qui va plus loin que la matérialité de l'aspect] le plaisir métaphysique de l'harmonie par la convenance et par l'unité ou l'accord entre le sujet et la combinaison optique qui le caractérise. » Hors du langage engoncé de l'époque, nous pouvons lire que, pour lui, la peinture ne vise pas seulement à une harmonie conçue pour le plaisir des yeux, mais qu'elle a une mission expressive. Avec les idées de son temps, il limite ce contenu expressif au « sujet », proscrit depuis par les modernes. Peu importe : ce qu'il perçoit c'est que le tableau détient une émotion qu'il a charge de faire passer dans « l'âme de celui qui regarde le tableau », ainsi qu'il ajoute en reprenant presque les termes de Poussin.

L'art apparaît alors comme un langage, dont la définition se précise et écarte les équivoques où elle risquerait de faire fausse route. Langage, oui, à condition qu'on mesure bien tout ce que cela implique : être porteur d'une communication, en premier lieu, — mais aussi avoir un autre don distinct de la signification, s'il est susceptible de l'enrichir : celui de tirer des *moyens* de la communication une harmonie et une beauté qui ne tiennent qu'à eux. De même, en littérature, le verbe,

quand il atteint à la poésie, dégage un envoûtement de son rythme et de sa sonorité, mais les grands poètes tirent de cette réussite, en apparence gratuite, un accent qui contribue à mieux faire passer leur message profond. En art, le langage le plus plat est celui de la narration ; il raconte ce que l'artiste a vu ou ce qu'il a conçu ; il se borne au réalisme. Poétique, il n'use plus que des ressources de la suggestion pour révéler les trésors de la vie intérieure. A l'extrême, il devient (mais comme le peut encore un langage) poésie pure, lorsque l'architecture de ses lignes et de ses couleurs doit suffire à la délectation du spectateur. Mais c'est là un cas limite où l'art sacrifie délibérément — et, le dirai-je, inutilement — une part majeure de son pouvoir et peut-être de son devoir. D'ailleurs est-il jamais atteint autrement qu'en théorie? Qui pourra empêcher ces lignes et ces couleurs d'aller éveiller en celui qui les regarde l'écho des forces psychiques qui ont présidé à leur désir, à leur intention, à leur dispositif? Les carrés colorés que Van Lint assembla, un moment, selon les mêmes principes que Mondrian, me disent, dans leur anonymat affecté, une autre sensibilité, plus délicate, plus ténue, et j'y reconnais le même homme perçu à travers les silhouettes de paysans qu'il campa en d'autres heures. Seuls deux artisans, dans la mesure douteuse où ils parviendraient à un pur mécanisme, pourraient atteindre à l'identité ; pas deux artistes ! et cette irrépressible présence humaine qui filtre encore dans l'intonation, impossible à bâillonner, des droites semblablement entrecroisées, des teintes volontairement élémentaires, c'est bien la preuve que l'art est toujours un langage.

On répugne souvent à l'admettre, parce qu'on a du langage une conception périmée et qui n'a pas évolué aussi vite que celle de l'art. On imagine qu'un art-langage devrait fatalement s'astreindre à traduire en images, par une sorte de mot-à-mot visuel, des idées distinctes, comme celles qui s'expriment par la parole et par la plume.

L'art est un « autre » langage.

Tout d'abord, l'art-langage n'a nullement à doubler le langage des mots ; il lui appartient, au contraire, de suppléer ses lacunes ou ses faiblesses. Il ne peut plus être ce « livre parlant sur les murs » que souhaitaient les Pères de l'Église. Nous sommes sortis de la longue équivoque qui pesa sur la culture classique, depuis que la cicéronienne *Rhétorique à Herennius* énonça la trompeuse formule « *Poema loquens pictura; pictura tacitum poema.* » Neuf siècles plus tard, le

concile de Constantinople était resté fidèle à la même confusion, renforcée ainsi par la tradition chrétienne : « Ce que la Bible nous dit par le mot, l'icone nous l'annonce par la couleur et nous le rend présent. » Cette confusion, si préjudiciable à la reconnaissance du vrai rôle de l'art, a amené, par réaction, notre temps à proscrire toute portée significative dans l'image plastique. C'est ignorer que la connaissance du langage, de sa nature, de ses possibilités a, elle aussi, profondément évolué. Bergson, dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience,* a définitivement précisé les limites de ce langage verbal considéré jadis comme le seul et où « le mot aux contours bien arrêtés ... emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et, par conséquent, d'impersonnel dans les impressions de l'humanité ».

De ce fait « celles-là seules de nos idées qui nous appartiennent le moins sont adéquatement exprimables par le mot. » Le mot correspond à l'idée, qui, elle-même, correspond à une « notion claire et distincte », obtenue par une dépersonnalisation la rendant apte aux échanges collectifs. Certes, il peut outrepasser sa limite, mais il se fait autre, de ce moment ; il devient poésie. Il change de camp et passe alors dans le domaine qui est précisément celui de l'art. Quel est-il, ce domaine?

Si la notion définie et neutre appelle le mot, créé pour en être le signe non équivoque, la substance du vécu, plus fluide, que ne savent retenir ce trémis et ces mailles adaptées au consistant et au solide, reste indemne de sa prise. Ce que Baudelaire désignait comme « l'intime du cerveau » réclame, à son tour, qu'on l'exprime. A vrai dire, en France, le plus classique des siècles, le XVIIe, n'avait pas été sans pressentir ce que laissait échapper sa propre rigueur intellectuelle. Il cernait la présence, pour lui encore énigmatique, du « je ne sais quoy », auquel un essayiste comme le P. Bouhours consacra tout un chapitre dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène,* parus en 1671 et qui connurent aussitôt mainte édition.

Au XVIIIe siècle, les psychologues écossais ouvrirent le feu et mirent en question les possibilités du langage des mots. David Hume dénonça ce qu'il a de restrictif, puisqu'il ne peut rien retenir, ni traduire qui n'ait portée sociale. Comme l'âme individuelle commençait alors à s'inquiéter de son existence propre et de ses droits, Hume en venait à douter de l'aptitude du langage à la révéler dans sa vraie nature, car il la contraint à passer sous la toise unitaire. Comment parviendrait-elle à s'exprimer? « Il nous serait impossible... de nous communiquer nos sentiments les uns aux autres, si nous ne corrigions les apparences momentanées des choses », c'est-à-dire

si nous les dépouillions de ce qui fait leur caractère unique au moment où nous les percevons, « et si nous ne négligions pas notre situation présente », c'est-à-dire notre manière particulière et individuelle de les éprouver.

Ce langage de l'âme auquel Hume ne croyait pas, il revenait au XIXe siècle d'avoir la révélation qu'il était détenu de droit par l'art. Point n'est besoin d'attendre 1928 et *l'Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale* de Benedetto Croce ; il n'a pas été le premier à désigner dans l'art, grâce à sa démarche plus vitale qu'intellectuelle et à sa possibilité d'une expression intuitive, un retour à la forme la plus directe du langage humain. Succédant au XVIIIe siècle et à Jean-Jacques Rousseau, grâce à qui l'homme avait remis en honneur sa sensibilité naturelle, non éduquée, non civilisée, le XIXe siècle avait pris conscience du silence dans lequel était muré ce qu'il y avait de plus précisément unique et inexploré en chacun. Delacroix mettait en évidence l'opposition des deux langages. En nous, il y a, d'une part, « les idées comme celles que les mots peuvent exprimer », puis il y a le reste, tout ce qui constitue « l'âme », distincte de l'intelligence et la débordant ; et l'âme, à son tour, « se fera un langage ». Voilà la théorie jetée : deux langages et celui de l'art a sa mission propre. « Malheur à celui qui ne voit qu'une *idée précise* dans un bon tableau et malheur au tableau qui ne montrerait rien au-delà du fini. » Car, tout au contraire, « le mérite du tableau, c'est l'indéfinissable : c'est justement ce qui échappe à la précision. » Son domaine, c'est la substance encore indéterminée de la vie intérieure. Pour l'appréhender, ne conviennent plus les moyens analytiques. Il y faut « une magie expressive ». Tel sera le langage propre à l'art — ou à la poésie, (mais à condition que celle-ci accepte de transmuer les mots et de les doter du pouvoir des images.)

Loin d'être dépassée, cette théorie a préparé la vocation de l'art moderne ; qu'on la rapproche des paroles d'un artiste contemporain, peu suspect d'attachement aux conventions. C'est Dubuffet pour qui « la peinture est un langage et un langage extrêmement plus riche que celui des mots ».

Au XXe siècle, où la psychologie devient plus exigeante et plus souple, la définition du langage, élargie, nuancée, adhère enfin totalement à la réalité artistique. La phénoménologie, en particulier, est parvenue à de troublantes coïncidences, de Husserl à Merleau-Ponty. Celui-ci montre dans le langage « l'opération par laquelle des pensées qui, sans lui, resteraient phénomènes privés, acquièrent valeur inter-subjective et finalement existence idéale ». N'est-ce pas très exac-

tement la mission que nous reconnaissons à l'art? Alors que le langage usuel, pour la commodité sociale, a réduit cette « inter-subjectivité » à l'échange des notions collectives, l'art n'a cessé pendant plusieurs siècles, quelque contaminé qu'il ait été, de rester réfractaire à cette réduction. Lui seul pouvait encore jeter un lien direct de la subjectivité de l'artiste à celle du spectateur. L'analyse du langage rendu à sa vérité originelle, telle que Merleau-Ponty la mène, semble même s'appliquer essentiellement à l'art, comme si, seul, il en avait préservé la vertu profonde. L'artiste sent battre en lui, tout d'abord, la poussée encore indistincte de la vie intérieure qui tend à se manifester. Il connaît bien cette « sourde intention significative » qui aspire à « se donner un corps ». Toutefois, il ne peut se résoudre à chercher pour elle, comme dans le langage usuel, le vêtement de confection, prêt à porter, des « significations déjà disponibles ». Ce scrupule s'est fait de plus en plus vif à mesure qu'on approchait de l'art moderne qui, farouchement, a récusé tout acquis. Il pourrait faire sienne, avec une lucidité jamais atteinte auparavant, la définition de Merleau-Ponty : « L'intention significative n'est jamais en moi... que l'excès de ce que je veux dire sur ce qui a déjà été dit. » En se cherchant un langage, par un premier acte, « elle se connaît elle-même... En effet, exprimer... c'est prendre conscience », c'est « une prise de possession » de ce qui, sans cet effort, resterait confus en nous-même, car, observe avec profondeur notre philosophe, « la possession de soi, la coïncidence avec soi n'est pas la définition de la pensée : elle est, au contraire, le résultat de l'expression ». Combien vrai pour l'artiste qui ne connaît son œuvre et ne se connaît en elle qu'à son achèvement !

Le devoir de communiquer.

L'art moderne a été si frappé par cette « prise de possession » de soi-même, que constitue l'œuvre pour son propre créateur, qu'il n'a été que trop tenté de s'en tenir là et de ne pas pousser plus avant. C'est qu'il ne s'est pas nettement connu comme langage. Car le langage exige une seconde phase : l'acte de communiquer. Or, depuis le symbolisme, le penchant pour l'inexprimé, voire pour ce qui est réputé inexprimable, a conféré à l'obscur un étrange prestige, une sorte de valeur en soi. Verhaeren écrivait déjà à René Ghil : « J'affirmerai que vous avez le droit de demeurer obscur, puisque pour moi il suffit de se comprendre soi-même. On

n'écrit que pour soi. » Serait-il cruel d'ajouter que, trop souvent, ce prestige de l'incompréhensible, absolument factice, est passé de l'art dans ses commentateurs, dans l'esthétique et que ce n'est pas une des moindres erreurs de notre vie présente. *L'encore inexprimé doit tenter la pensée, sous peine qu'elle cesse de progresser, mais à condition de le rendre clair et perceptible aux autres.* Là, plus que jamais, une conception exacte du langage est opportune.

A-t-on songé qu'à aller trop loin dans cette voie, à oublier précisément que l'art a un caractère de langage, si irrationnel qu'il soit par nature, on rapprocherait fâcheusement l'artiste du schyzophrène : comme chacun sait, celui-ci s'enclôt en lui-même, jusqu'à vivre sa vie intérieure hors de toute possibilité de communication et jusqu'à tomber dans l'aphasie. Enfermé en son « autisme », il en vient à répudier à la fois le monde extérieur, comme aliment de la pensée, et autrui, comme but de sa manifestation. De là à suspecter que la tendance de certains artistes à faire de cette double manifestation un dogme comporte un caractère morbide et relève de la psychose de notre temps, cruellement travaillé par une crise de civilisation, il pourrait n'y avoir qu'un pas.

L'art, comme le langage, doit opposer à cet « autisme » son « altruisme » fondamental. L'artiste n'effectue, lui aussi, « cette prise de possession » de ce qui est sien que pour le transférer à autrui, pour le donner. Mais ses voies sont particulières, sa solitude innée, au lieu de le retrancher des hommes lui donne accès à leur profondeur. Jaspers a montré que, seul, celui qui a su se rejoindre, dans son isolement, est capable de rejoindre un autre isolé. Certes, il n'y parviendra pas en ayant recours au langage des idées et des phrases accoutumées, connues à l'avance de tous, mais par un acte de « communication », par un acte créateur.

C'est l'erreur actuelle de croire qu'un artiste, n'a pas besoin de faire effort vers les autres, qu'il lui suffit d'être et de se conformer son œuvre, que le spectateur lui doit de franchir tout le parcours pour le rejoindre, si loin qu'il se soit enfoncé. Lavelle, le penseur trop tôt disparu, l'avait appelée l'*Erreur de Narcisse*. Bien au contraire, notait-il, « c'est l'être le plus personnel et le plus solitaire qui est capable d'accomplir l'acte de communion le plus désintéressé et le plus pur. » En effet, au fond de lui-même, dans sa retraite, c'est son cœur, c'est son âme qu'il rencontre. Et il y trouve un élan pour enfreindre ses limites, pour trouver les autres. La descente en soi appelle le besoin de communiquer, le besoin du don. Il ne s'agit plus d'une volonté lucide d'explication mais d'un élan profond de solidarité de l'homme envers

l'homme. Cette ardeur exige un langage méritoire et pur, un langage qui ne la dénature ni ne l'éteigne, mais qui se moule sur sa force jaillissante.

La théorie de Merleau-Ponty sur le langage trouve ici encore son application : si la commodité, la facilité le poussent à se couler dans les « significations instaurées » par avance, il doit toutefois, par son « arrangement des instruments signifiants » provoquer chez autrui « le pressentiment d'une signification autre et neuve ». Il y parviendra par l'effort de créer une forme novatrice. Seul l'abus déréglé de cette nécessité mal comprise pourrait mener l'artiste à accepter l'impénétrabilité. Notre époque a eu le mérite de ressentir vivement son devoir de ne pas stagner dans les formes déjà éprouvées et qui, par leur usage et leur usure, ne peuvent que tarir l'expression en menant à la simple répétition. Et cela est sain, plus que jamais en un temps qu'anime l'énorme aspiration à être d'une civilisation qui germe, qui essaie de se faire jour à travers celle qui, lézardée et désormais insuffisante, reste en usage.

Mais, loin de voir là une justification de l'impénétrabilité de l'art, il faut comprendre qu'il en découle une urgente nécessité : puisqu'il est, par définition, le langage de ce qui n'est pas encore exprimé, codifié dans des formules stagnantes qu'on reproduit, puisqu'il est, par excellence, la tentative qu'accomplit, pour trouver une forme, la poussée intérieure dirigée « vers un vide déterminé à combler », comme le dit encore Merleau-Ponty, c'est à l'art qu'il appartient de forger, avant tout autre, une expression à ce qui aspire à être. Sans doute est-ce pour cela que le public, avec un instinct profond, lui donne une telle place à l'heure actuelle. L'art moderne ne saurait donc se limiter à l'auto-satisfaction des artistes se complaisant à leur propre jeu. A lui, au premier chef, revient le pouvoir d'initiative, d'instaurer dans le monde extérieur, visible, une réalité inédite, que tout artiste digne de ce nom porte en puissance. Novateur, oui, mais efficacement, c'est-à-dire en remplissant totalement sa mission de langage.

Un des critiques les plus clairvoyants d'aujourd'hui, Charles Étienne, le sentait bien lorsqu'il écrivait : « La notion du mur du son à dépasser n'a jamais été claire comme elle l'est ces temps-ci... L'impossibilité est le propos même de l'art : le propos de l'art est de nous dire ce qui n'a jamais été dit, de donner à cet indicible la forme plastique préjugée par lui impossible. » Mais de le *dire!* et d'avoir vraiment quelque chose à dire ! la répétition complaisante et stérile des formules consacrées par le snobisme ne vaut pas mieux que celle des formules consacrées par l'académisme. Il n'y

a plus alors langage remplissant sa fonction, mais seulement un psittacisme différent.

Qu'ont pratiqué d'autre, en vérité, les maîtres du passé, même quand ils se croyaient le plus astreints à perpétuer des usages? Leur instinct, dont leur génie, les obligeait à dire davantage et à créer une forme expressive inconnue avant eux.

Delacroix, là encore, a vu juste et profond : « Le génie vient réaliser dans l'art une conception longtemps *rêvée*. Il revêt d'une forme sensible et saisissable une fantaisie jusque-là invisible et flottante dans la pensée humaine (que cette forme soit pittoresque, poétique ou musicale) ; cette idée est passée du monde de l'esprit dans celui de l'art et des formes. » « ... Façonner tant bien que mal, affirmait de son côté Redon, comme j'ai pu et selon mon rêve, des choses où je me suis mis tout entier... »

RENÉ HUYGHE,
de l'Académie française.

La mentalité utopienne

1. *Utopie et utopisme.*

Quel que soit son rapport avec les diverses utopies littéraires, quelle que soit la diversité de ses propres modes de manifestation, il existe ce que j'appellerais un *tour d'esprit utopiste.* Il consiste dans la tendance à assujettir la réalité du monde donné à un schéma de perfection fermé sur soi, pensé « en vase clos », nettement détaché de l'ensemble des expériences de valeur qu'a éprouvées et que connaît l'homme, mais qui offre une satisfaction particulière tant émotive qu'intellectuelle. Or cette tendance, qui n'est pas une caractéristique invariable de l'attitude quotidienne de l'homme ni même de ses *aspirations* soutenues, risquées ou extraordinaires, est pourtant *présente* un peu partout, au moins à l'état de tentation, dans ses projets de changement, d'amélioration et de construction — même en deçà des visions politiques de grande envergure. On peut sans doute distinguer les romans et les jeux d'esprit utopiques de la pensée sociale exprimée sous forme responsable et visant directement l'action, mais il n'en serait pas moins une erreur grossière de nier l'interpénétration historique de ces deux modes d'activité idéologique. Des auteurs d'utopies comme Platon, Campanella, Morelly, Fourier ou Shaw n'ont aucunement l'intention principale de divertir les lecteurs oiseux. D'autre part, rien de plus évident que les aspects utopistes de Rousseau, de Bentham, voire même d'un matérialiste systématique aussi terre à terre que Hobbes. Les fanatiques du millénarisme sont pleinement sérieux en même temps que pleinement utopiens. Marx, enfin, a parfaitement raison de parler des « socialismes utopiques » et de distinguer leur genre du sien, sans se douter, bien entendu, que ce sera sa doctrine à lui, trempée dans le scientisme et affichant un « objectivisme » empirique, qui imprimera à la volonté utopienne son plus puissant essor.

L'analyse de la mentalité utopienne ne saurait remplacer l'exposition historique et l'appréciation critique des idéologies sociales en ce qui concerne leurs teneurs variées et leur succession concrète. Cependant, ce n'est qu'à partir d'un examen de l'utopisme comme tel qu'il est possible de déceler

les *présuppositions utopiennes*, les arrière-plans d'axiomes utopistes implicites pour ainsi parler, des idéologies sociales qui pourtant comportent tant d'éléments étrangers aux rêves gratuits de perfection et de félicité terrestres accomplies, tant de considérations et de motifs indépendants de tout utopisme. C'est l'imprégnation utopienne, aux formes et aux degrés très divers, des conceptions sociales et des mouvements ainsi que des régimes politiques que pourra manifester l'investigation des modèles de pensée utopiens, de l'« utopisme » distinct de telle utopie issue de telle plume ou de telle autre publiée à telle date : « utopisme » pris dans le sens, non point d'une doctrine unique ou d'un parti organisé mais d'une tentation inhérente à l'attitude humaine. Il me paraît souhaitable, et correspondant au phénomène, en continuité avec le sens premier (littéral ou plutôt littéraire) d'« utopie », d'appeler utopistes — ou, préférablement, utopiennes : « utopiste » marque une position doctrinaire, un programme explicite ; « utopien » me paraît plus adapté au but de caractériser un trait structurel, un style de penser — les conceptions pratiques et, en particulier, sociales, dont les utopies visionnaires et littéraires proprement dites pourraient représenter des formes stylisées, condensées, dégagées du contexte immédiat de l'action, et comme qui dirait épigrammatiques. La croyance à une « perfection » achevée, garantie et indestructible, le modèle d'une clé secrète mais enfin retrouvée qui ouvre l'accès à la solution des problèmes les plus divers, la « confusion des normativités » (Ruyer) — le monisme des valeurs — le mirage d'une « totalité » autonome et comme opposant une contre-réalité à la terne et boîteuse réalité coutumière : voilà quelques traits principaux de la mentalité utopienne, qui, à l'état cristallisé et délié du poids des préoccupations rigoureusement scientifiques ou des besognes du jour, revêtent une apparence plastique et macroscopique dans les œuvres d'art que l'on appelle « les utopies ».

Il va sans dire que, même dans les utopies explicites et bien davantage dans les utopismes idéologiques, les aspects de mentalité utopienne se trouvent entremêlés avec des conceptions et des motifs qui, justes ou non, dignes d'approbation ou de censure, ne relèvent point d'une vue utopienne du monde et conservent leur sens dans des contextes tout différents.

Cette symbiose de l'esprit utopien avec des contenus de pensée et de volonté qui sont ou qui pourraient aussi bien être, de soi, non-utopiens, est toutefois loin de signifier que l'utopisme consiste tout bonnement dans la nature excessive ou intempestive d'une aspiration réformatrice et de l'insistance de ceux qui en sont obsédés. La passion, l'emportement,

même les accents simplistes et unilatéraux, pas plus que l'imagination indisciplinée, les espérances indomptables ou encore les raisonnements sophistiques au service de préconceptions affectives, ne constituent pas la mentalité utopienne. Par contre, un état d'esprit utopien sera présent, ne fût-ce que sous forme de vestiges, dès qu'il est possible de constater les signes, même discrets et en quelque sorte frustes, de l'illusion perfectionniste et de l'idée d'une rupture entre la réalité donnée du monde et la contre-réalité « à part », objet d'infatuation et de construction perfectionnistes.

2. *Les présuppositions utopiennes.*

Il s'agit de ne pas confondre le perfectionnisme avec la poursuite soutenue, concentrée, approfondie et multilatérale des valeurs. Le sens des valeurs, pour subtil et exigeant qu'il soit, n'a rien à voir avec l'utopie. Cet avertissement reste également valable en ce qui concerne le rapport de l'homme avec les biens, les possessions et les jouissances. L'avidité et la concupiscence, la crainte de ce qui est douloureux ou pénible, ainsi que la bienveillance, la générosité et la charité ne comportent pas d'utopisme. Elles peuvent cependant, ensemble avec des sentiments moraux et esthétiques de tout ordre, servir à étoffer les visions ou les schémas utopiens et à augmenter leur appel soit à l'homme moyen, soit aux esprits fins et sensibles.

En quoi consiste donc la différence spécifique du perfectionnisme? Est-il concevable, dans un certain sens, de rechercher la perfection *plutôt* que la valeur, « le parfait » en faisant *abstraction* « du bon »? Nous répondons que c'est possible en effet, moyennant des *illusions* caractéristiques perceptibles, à l'état de germes au moins, dans la petite pratique de tous les jours.

Plus que par les hautes qualités d'excellence ou les valeurs massives et primordiales, la mentalité perfectionniste est attirée par les objets ou les conceptions qui portent une « formalité » — une apparence, un signe, une prétention — de bonté achevée, « tout d'une pièce », sans aspect mixte ou douteux et sans contre-partie. Autrement dit, elle se tourne vers ce qui non seulement représente une valeur incarnée ou réalisable, mais suggère une union nécessaire et totale de la valeur et de l'être. Or, il n'y a guère de choses « parfaites » dans la réalité empirique, mais il y a bien des modèles de quasi-perfection, qui dans leur genre ne sauraient être critiqués ou corrigés ; l'idée de l'objet « parfait » en ce sens ne correspond

pas précisément à l'idée d'une valeur très haute ni à celle d'un maximum de valeur réalisable. La cohérence logique, l'exactitude mécanique, la correction formelle, de même que les proportions harmoniques et le style dit classique, ou encore, les plans calculés avec une prévision dont la certitude frise l'infaillible : voilà des choses dont la valeur est incontestable et peut être très élevée, mais sans qu'elle *signifie* une valeur maximum ou seulement grande, et d'autre part, sans que la poursuite intense et ambitieuse de la valeur doive nécessairement tendre, par-dessus tout, dans cette direction. Sous bien des rapports et dans bien des situations, « le parfait » ne peut servir de point de mire que sur le mode de l'imagination abstraite, en désaccord avec la recherche authentique des valeurs elles-mêmes. La mentalité perfectionniste y suppléera par des constructions *illusoires*, étayées sur le paralogisme primordial selon lequel ce qui est teint de la *couleur* de perfection, exprimant le concept d'un bien « le meilleur », « total » et absolument assuré est en effet *a priori* supérieur à toute valeur alternative ou à toute solution rivale.

Ce postulat forcé d'un ordre d'harmonie préétablie qui n'aurait besoin que d'être trouvé, conçu et suivi — ou soit, mis en exécution et élaboré conformément à ses propres lois — pour s'actualiser, entraîne en même temps la rupture utopienne, virtuelle sinon manifeste, avec l'ordre réel des choses. Il est superficiel de penser que l'utopisme se caractérise par une soif « exagérée » des valeurs, liée à un dédain « idéaliste » pour la réalité. Disons plutôt que l'esprit utopien est fasciné par l'idole d'une réalité qui soit « toute valeur », correspondant au concept d'une valeur-*perfection* incarnant automatiquement toute valeur « valide », y compris celle de la capacité d'une réalisation complète. Il se dresse contre le monde réel « mauvais », *autre* que la réalité harmonique entrevue dans sa conception de l'identité entre être et valeur ; il s'érige non moins en hostilité envers les idées de valeurs qui connotent imperfection et limitation, et pour autant, en quelque sorte, envers les expériences de valeurs concrètes comme telles.

Pour ce qui est des illusions perfectionnistes en deçà de l'utopisme explicite, constituées nécessairement par une référence métaphysique mais traversant le tissu de la vie journalière, elles peuvent se définir comme expressions-types de la *négation forcée des tensions inéliminables*, soit de la *confusion des catégories* (stigmate frappant des utopies elles-mêmes), ou encore, comme déductions imaginaires et obsessionnelles à partir d'un postulat d'harmonie. Leur justesse apparente s'appuie sur les *convergences* de valeurs, imparfaites et en

partie accidentelles, qui forment un aspect du monde réel ; et en outre, sur la possibilité réelle de *réunir des avantages multiples* et d'opérer des améliorations évidentes par une pratique bien conçue et favorisée par la chance.

Prenons un exemple central. La tension entre « bonté » et « bonheur » de l'agent, entre la justice et le succès d'une cause, entre « moralité » et « nature », entre « beauté » et « utilité », etc., n'est pas absolue. Elle se trouve atténuée, en général, du fait de certaines « convergences » qui expriment un principe d'unité ultime, sans lequel les termes mêmes de la tension pourraient paraître dénués de sens. La bonté morale tend à évoquer l'approbation et la reconnaissance des autres ; elle tend à assurer une conscience tranquille, élément de bonheur. A son tour, la bonté morale elle-même comporte une attitude positive au bonheur et surtout la compassion à l'égard du malheur d'autrui : l'indifférence totale envers le bien et le mal *extra-moraux* est incompatible, sinon avec toute vertu, avec la *bonté* prise dans le sens *moral*. En général, la « tension », qui ne peut être éliminée du tissu de la vie terrestre, entre les postulats de valeurs et la résistance qu'y oppose la réalité « brute » peut quelquefois être surmontée « pour le coup », dans des contextes limités d'action. Il est très souvent raisonnable d'aspirer à des « solutions » pratiques satisfaisantes à tous les points de vue et il arrive qu'on les réussisse. Or l'illusion perfectionniste déforme cette convergence originelle des valeurs (essentiellement limitée, inachevée, fragile et ténue) en l'abstraction magique d'une loi directrice de l'existence ; elle transmue cette possibilité de « solutions-maîtresses » en un postulat gratuit de leur disponibilité universelle et permanente. Elle aspire à une résolution globale des tensions, pour le moins sous tel rapport particulier ou tel autre.

D'où surgiront des maximes de faux moralisme tel que « la moralité garantit le bonheur » (ou la santé, ou la réussite dans la vie), qu' « une cause juste ne peut pas ne pas triompher », que « les armes de l'esprit sont assurées de prévaloir sur les armes matérielles », que « la bonté est une force irrésistible », que « le moral est nécessairement beau », que « la vraie vertu se manifeste dans toutes les dimensions morales », que « tout malheur est la conséquence d'une faute » ou que « la vertu est de soi efficace et fertile ». Et, par inversion symétrique, s'y assimilent les sophismes à signe naturaliste, historiste et immoraliste comme « ce qui est naturel est bon », « la morale d'être ce qu'on est », « la spontanéité est empreinte de souveraineté morale », « le succès historique d'une position ou d'une cause décide de sa valeur », « ce qui ne nuit à personne ne peut

pas être immoral », « la moralité est fonction de l'utilité », « le génie (l'artiste, ou l'intérêt collectif) est au-dessus des lois », « le criminel est un malade » et d'autres encore. L'antithèse de l'accent moraliste et l'accent immoraliste est sans doute réelle ; on n'en trouve pas moins des attitudes perfectionnistes ambiguës ou oscillant entre les deux pôles (c'est d'ailleurs aussi bien le cas en ce qui concerne les aspects optimistes et nihilistes, activistes et quiétistes, futuristes ou progressistes et « présentistes », rétrogrades ou « extra-temporels » de l'utopisme).

Désireux de combler ou de cacher à tout prix les fissures classiques qui caractérisent le mode d'être humain, le perfectionnisme tend nécessairement à émousser l'expérience des valeurs prises dans leurs essences propres et diversifiées. Prônant un « principe de morale » artificiellement construit dont il prétend « déduire » la bonté d'une action et le devoir correspondant à une situation, il s'accorde mal avec la dualité de l'homme réel et entier (aussi vertueux qu'il soit) et l'homme en tant qu'agent moral tenant compte d'une norme. Ainsi s'ébauche cette *négation de la conscience* si propre aux visions utopistes où flotte l'image de l'homme bon par automatisme, grâce à la nature humaine refaçonnée par l'esprit planificateur de l'homme et à la magie institutionnelle pénétrant les recoins de l'âme, sans que celle-ci doive se heurter à la barrière des « objectivations » ou se ressentir des « inhibitions » ou « aliénations » qui circonscriraient sa spontanéité. De plus, le perfectionnisme vise à éliminer de la vie le rôle intégrant de la *contingence*, c'est-à-dire l'*incertitude pratique;* il exige, et tend à anticiper illusoirement, la certitude pratique assimilée à la connaissance théorique en vertu des lois déchiffrées du devenir et de l'infaillibilité du calcul. A l'inutilité de la conscience s'ajoutera la *négation utopienne de la pratique*, ou de la prudence individuelle. Elle sera remplacée par la « providence » humaine qu'institue le créateur pré-utopien du monde utopien.

Loin de ne marquer que le comble ou l'excès d'une poursuite avide de tel ordre de biens, un sens subtile et exigeant des valeurs, l'amour passionnel ou même obsessif d'un objet chéri ou d'une fin exaltée, le comportement perfectionniste en diffère *spécifiquement*. Son principe éclatera, par exemple, dans un goût particulier pour des conceptions et des poursuites qui paraissent réunir en elles les attraits et les avantages les plus divers ; ou bien dans la tendance à s'engager dans une entreprise banale ou normale en soi, mais de façon qu'elle paraisse entourée de significations mystérieuses par-delà sa teneur propre, surchargée de promesses illusoires

et de perspectives arbitraires, ou encore, elle servira à nourrir des projets dont le succès puisse être interprété comme l'accomplissement d'une nécessité quasi logique, dite cosmique.

Si l'utopisme social, dont les conditions concrètes sont multiples comme celles de tout phénomène historique, ne peut point être représenté simplement comme une démarche en avant dans la dialectique d'idées perfectionniste, il répond quand même bien à cette formule au regard de la mentalité qui régit ses opérations. Le passage de l'attitude perfectionniste, diffuse et intemporelle, à l'utopie sociale avec sa localisation historique traduit, en quelque sorte, *l'illusion d'un passage de l'illusion à la réalité* dans la ligne du perfectionnisme.

3. *L'utopisme social.*

La présupposition perfectionniste amorce l'utopisme social, sinon avec nécessité logique, d'une manière « intelligible » : prêtant, cela veut dire, à une reconstruction logique. Soit une fois posée la préconception d'une réalité parfaite, dans le sens au moins qu'elle serait susceptible d'une perfection à portée de la main et permettrait à quiconque en posséderait le secret un maniement parfait de ses affaires. Supposons maintenant que cette préconception sur la nature des choses se montre gratuite et en somme, fausse à la lumière des faits et d'un examen critique des illusions grossières dont elle use afin de se maintenir psychologiquement. Détrompé en un sens mais sans abandonner la préconception essentielle, on procédera à entrevoir la tâche de la *création* globale par l'homme d'une *réalité foncièrement* « *autre* » qui, elle, répondrait à la conception perfectionniste, étant expressément fabriquée sur son modèle. Tout en empêtrant l'homme plus profondément dans l'illusion, l'utopisme social marque donc, vu d'un côté, un pas vers le « réalisme » activiste né d'une expérience de désillusionnement. Ce désillusionnement est lui-même illusoire pour autant qu'il comporte une dévaloration de la réalité *actuelle*, aussi fausse que son interprétation perfectionniste, et provenant de la même incapacité de concevoir la valeur autrement que selon le mode de perfection. En affirmant la possibilité de remplacer le monde actuel par un monde « réellement » parfait, l'utopisme social consolide et pousse en avant l'illusion initiale. Toujours est-il qu'il se cantonne dans une illusion moins immédiatement réfutable par l'expérience de tous les jours : il gagne comme un sursis de confrontation directe avec les données inaltérables de la condition humaine.

Il ouvre une dimension nouvelle pour la déraison, mais c'est à base d'une nouvelle démarche de la raison. Projeter la réalisation d'un rêve de bonheur impossible (voire même, à y regarder de plus près, contradictoire), c'est en quelque manière plus « réaliste » que rester figé dans le rêve comme tel : c'est lancer un *défi* à la face de la réalité. De l'illusion perfectionniste, châtiée quant à la croyance candide et plutôt implicite qu'elle renferme mais non quant à l'attitude profonde qui la sous-tend, émerge la *volonté* utopienne. J'essaierais de la formuler dans les termes : *Confirmer le système en l'imposant*, ou si l'on veut : « Vérifier la perfection en la réalisant. »

La découverte « du *social* » comme thème central de l'existence humaine, à un certain degré déjà préfigurée dans la pensée grecque (Platon, en premier lieu) mais caractéristique toute saillante de l'état d'esprit « moderne », est elle-même étroitement liée à la mentalité utopienne. Il n'est pas question de douter de sa portée intellectuelle et morale, ni d'insinuer que l'analyse rationnelle et critique des institutions sociales ou l'éclaircissement du cadre de rapports et de conditions qu'elles représentent pour le mode de penser individuel implique nécessairement une perspective viciée d'illusions. Le progrès moderne est en grande partie progrès réel tout court, et rien ne nous permet d'affirmer qu'il *aurait été* accompli sans la coopération de l'*hybris* utopienne, encore que rien ne prouve non plus qu'il *n'aurait pas pu* se produire sans la déformation que cette conjonction y a apportée. Ce qui est certain, c'est que l'orientation « sociale » de l'âge moderne et contemporain — orientation théorique et pratique, économique et politique, progressiste et (secondairement) rétrograde, etc. — a été énormément hypothéquée et détournée de ses fins légitimes par la surestimation originelle, perfectionniste et utopiste, de l'organisation sociale, objet possible de la construction humaine et à son tour incarnant « la » volonté « de l'Homme », comme principe déterminant de l'être humain pris dans sa totalité. L'intérêt analytique et conceptuel de connaître le monde des rapports sociaux ; le souci de porter remède aux injustices et incongruités tangibles, prises dans leurs limites réelles sans élargissement indéfini de leur concept ; la recherche des améliorations du niveau de la vie le plus vivement désirées et le moins alourdies de contre-aspects : voilà qui est parfaitement pensable et qui a en effet souvent opéré d'une manière plus fertile que spectaculaire peut-être, libre des espérances fictives, des prétentions illusoires et des motifs hors de proportion visant à une « auto-rédemption » de l'homme au prix de sa dénaturation et d'une rupture de son identité avec lui-même.

C'est par référence à ce collatéral idéologique, nullement avec des arrière-pensées obscurantistes, quiétistes ou amoralistes, que je parle de *l'idole « du social »*, corollaire du perfectionnisme et instrument catégorial de la volonté d'un refaçonnement arbitraire de la réalité humaine.

L'homme est lui-même et son encadrement dans le monde ; tout particulièrement, son encadrement social. Celui-ci le dépasse et ne relève pas de lui, bien qu'il lui laisse une certaine liberté de bâtir, dans ses limites, son monde personnel à lui et qu'il s'en trouve modifié à son tour, à un degré infinitésimal en général, d'une façon quelque peu marquée et perceptible à l'occasion. Mais la possibilité de l'action collective, jointe à de hautes prétentions métaphysiques, semble déplacer et comme renverser cette loi de la situation humaine. L'homme, en s'interprétant et s'organisant comme « *Sujet Unique* », ne pourrait-il pas atteindre à une souveraineté toute nouvelle, devenir l'*auteur* de son encadrement, y compris les données de sa propre disposition au-delà de sa volonté consciente? S'élever au-dessus de la pénible dureté des scissions, des oppositions, des chocs et des discordances qui découlent du caractère divisé et contingent de l'être humain non utopique ; dureté des carences et des inassouvissements, fonction de l'état « abandonné » de l'homme lequel, du même coup, engendre les « besoins fictifs » ; dureté des disciplines nécessaires qui pèsent du dehors sur la pure spontanéité, provenant de ce que l'homme n'est pas un agent autorégulateur dans son ensemble mais confronté par « l'autre » comme par un « fait » en grande partie étranger et opaque, et virtuellement hostile. S'élever au-dessus de la faute, de la morale et des douleurs et angoisses de la conscience, s'étant institué dans sa « bonté » primordiale et intègre, purifié par sa concorde intérieure remise des motifs qui le faisaient « pécher » — compétition, crainte, malice à l'égard des intérêts qui ne sont pas les siens, dévergondage suscité par les tabous et les soupçons contre sa nature — et libéré désormais de toute règle qui ne soit point la lumineuse réflexion de sa nature, « raisonnable » et « sensible », toute unie. S'élever, enfin, au-dessus de la nécessité des prévisions incertaines et des décisions faillibles au milieu d'un monde qui l'entourait et qui échappait à son gouvernement.

Or, si l'illusion de vivre d'ores et déjà dans un monde essentiellement harmonieux auquel l'individu puisse s'ajuster heureusement moyennant quelques arcanes de sagesse n'a pu être maintenue avec conséquences, l'idée qu'il puisse — même de concert avec une troupe de corréligionnaires — corriger l'imperfection du monde en un tel sens par sa propre action

serait chimérique au point de manquer de tout appoint psychologique. Il n'en est plus de même s'il repense son être en tant qu'*identique* avec son être social, avec une société-« personne » qui le reproduit et l'englobe au lieu de l'encadrement qui le heurte et le circonscrit ; s'il se comprend comme fonction de son être social en toutes pièces et qu'il y *réfère* tous les aspects, problèmes et défauts de son existence. C'est là la naissance de ce que j'appellerais « l'idole *du social* » : par où j'entends, ni une présomptueuse autorité étatique exigeant une adoration qui ne lui est pas due, ni une doctrine exagérée de socialisme économique ou d'égalitarisme politique, mais la *conception de l'homme* à partir de son unité ontologique sociale, rompue ou refaite, dont l'ensemble de ses données existentielles, ses qualités et son sort serait une fonction univoque, pour ne pas dire un épiphénomène.

Les utopies littéraires classiques, jeux expérimentaux de l'esprit apparemment dénués de volonté utopienne, brûlent l'étape en usant du privilège de l'imagination plaisante et irresponsable. Mais la peinture de ce que *sont* les hommes dans une existence fictive ne sert que d'indice, tentatif et indirect (avec ce cachet de frivolité qui convient au mode de penser procédant par allusion), de ce que *pourrait et devrait être* l'homme en réalité. Le signe en quelque manière *asociale* de l'utopie, communauté « individuelle » et arbitraire placée en dehors de l'encadrement social, isolée du monde extérieur, indifférente et négative à l'égard de « *la* société », ne fait que traduire au langage du parachèvement anticipé une prétention universaliste et une vue de l'homme existant dans la société réelle. La chapelle utopienne à l'écart du monde et à l'abri de ses influences n'est pas un asile de fugitifs mais une préfiguration d'un monde unique, assujetti au schéma de perfection, corps de la divinité de demain.

En plus du perfectionnisme rationaliste et abstractionniste lié aux élans littéraires de l'utopie constructive, il y a une autre source de l'utopisme social : c'est la tradition *millénariste*, exprimant une modification de l'expérience religieuse sous forme du sectarisme préludant au mode d'organisation politique dite « conspirative » dont l'héroïque et monstrueuse grandeur éclate dans le marxisme-léninisme, force de suprême vigueur et thème prédominant de notre siècle, et qui offre une frappante analogie avec l'artifice d'isolation caractérisant les utopies au sens premier du mot. Le rêve millénariste d'instituer sur cette terre, matériellement, le « royaume du ciel » en tant que *cette autre et unique* réalité — parfaite comme telle et non pas grâce à un truc de génie mécanique — est social d'emblée et engage la volonté nécessairement et direc-

tement, malgré les importantes différences entre cette conception de la volonté humaine et celle que représente le rationalisme constructif imprégné du climat mental des lumières. La dévotion millénariste envers une force « numineuse » au-dessus de la raison calculatrice de l'homme survit, sous un déguisement scientifique, dans l'historiolâtrie qui distingue l'humanisme du type marxiste-léniniste des socialismes « utopistes » selon la terminologie de Marx. Au fait, l'utopisme marxiste, s'il écarte avec dédain les représentations idylliques des détails de la société parfaite de l'avenir qu'étalent volontiers les fabricants d'utopies littéraires et fantaisistes, apporte à l'Utopie non seulement la volonté sérieuse et acharnée de la réaliser, mais une dimension intrinsèque de suprême importance. C'est là la croyance para-religieuse en la *nécessité* de l'ordre parfait des choses, de l'avènement de la pleine Réalité humaine — la Société, sujet unique dans lequel se fonde et s'exprime tout l'humain, l'homme-individu entièrement libre et tout-puissant en vertu d'être purifié de toute scission entre lui et la société et par là de toutes les scissions qui le déchirent dans sa condition quasiment pré-humaine, pré-historique et irréelle d'hier et d'aujourd'hui.

Pour conclure ces remarques sur l'utopisme social, ajoutons-y deux réserves afin de parer au danger d'un malentendu puéril.

a) Nulle forme de l'utopisme social, en tant que réalité existante et force agissante dans l'histoire, ne saurait être « déduite » ou « reconstruite » en termes d'une pure dialectique d'idées, voire même de l'analyse descriptive d'une structure mentale concevable. La formule, par exemple, du « plein épanouissement » (ou de la « culmination ») « de l'utopisme social » ne *définit* point le communisme et ne permettrait point de deviner certains de ses traits saillants et essentiels.

b) A son tour, l'évolution historique de l'utopisme social en général et sa présence particulièrement marquée dans certaines sociétés et à certaines époques ne sauraient être entendues comme effet univoque d'une cause originale, susceptible d'une définition nette, et portant elle-même un signe utopien sans ambiguïté. L'analyse des enchaînements de concepts, tenant compte de leur charge affective, qui constituent la mentalité utopienne me paraît être indispensable pour une *sociologie* de l'utopisme, mais ne saurait la remplacer ou se confondre avec elle.

4. *La contradiction utopienne.*

On a noté que le nombre des personnes qui se réfugient ou tentent de se réfugier des pays faisant partie de l'empire communiste dans le monde plus imparfait que nous avons la fatuité d'appeler « libre » dépasse considérablement celui des gens qui s'expatrient en sens inverse. Au point de vue théorique, il semble même plus digne d'attention ce qu'ont souvent fait observer les auteurs d'études, pas toujours exempts de sympathie et d'admiration, *sur* les livresques constructions utopiennes : à savoir, que l'état de satisfaction où vivent les habitants utopiens ne manque pas d'une certaine empreinte d'ambiguïté et que d'instinct les littérateurs utopistes, s'y attendant, prévoient des mesures élaborées et plus ou moins sévères pour empêcher la corruption de l'obéissance et de la vertu utopiennes par les allèchements de l'entourage non-utopien ou les mauvaises herbes qui, paraît-il, continuent à pousser dans le fond du cœur humain. La tolérance des opinions et la liberté de la critique ne fleurissent pas, chose curieuse à remarquer, de manière beaucoup plus éclatante dans les mondes utopiens au sens premier du mot que dans la dure et austère réalité soviétique. Ce que nulle Utopie ne tolérerait, a-t-on dit, sont « *les utopistes* » : c'est-à-dire, les « citoyens » d'utopies dont la pensée et l'imagination se tourneraient vers *d'autres* conceptions utopiques ou simplement des postulats de valeurs non réalisés, jugés faux et vains, dans *leur* communauté — dans l'esprit de ses dirigeants et de son créateur. Les institutions utopiennes et les rouages psychologiques des conduites individuelles qui en dépendent ne peuvent *a priori* fonctionner que s'ils fonctionnent *avec « perfection »*, ou pour mieux dire, avec une exactitude parfaite ; chaque défaillance particulière, chaque irruption de l'imprévu, menacerait d'entraîner l'écroulement du système entier ; la spontanéité uniforme et joyeuse présuppose une base d'artificialité compréhensive et sans lacune.

J'ose donc maintenir que l'Utopie souffre d'une *contradiction toute fondamentale.* L'élimination des entraves et des frictions, la guérison des déchirures qu'elle annonce n'est pas concevable sans la création d'une nouvelle scission dominante et permanente, nullement transitoire : étant en cause, non des habitudes traditionnelles qui peuvent sans doute s'atrophier et disparaître, mais la spontanéité humaine comme telle, qu'il s'agit d'établir en souveraineté et d'exclure *à la fois.* Cette nouvelle polarité tendue à l'extrême, inavouable

en même temps que proclamée, objet de honte et d'orgueil, imprime sa marque sur tous les aspects d'une vie dite « intégrée ». Les sceptiques « réalistes » de l'utopisme ont tort d'insinuer que les félicités utopiennes sont « faciles à concevoir mais difficiles, sinon impossibles, à réaliser » ; leur critique porte à faux. Il est, en effet, facile d'imaginer un idéal utopien ; il est impossible de le mener conceptuellement au bout sans tomber, quelque obscurément qu'on s'en rende compte, dans la contradiction. A en croire l'auteur catholique G. Möbus, le sens littéral d'*Utopie*, « pays de nulle part », signalerait une intention ironique dans l'esprit de son créateur Thomas More. Le chancelier, martyr de la foi, ne s'identifierait nullement avec son personnage « Hythlodée », porte-parole de la société utopienne. Il aurait voulu montrer, d'une part, que des incroyants en quelque sorte raisonnables et vertueux étaient capables d'instituer une pratique sociale supérieure sous bien des rapports à celle des mauvais chrétiens et pseudo-chrétiens de l'Europe ; d'autre part, que cette fantaisie d'une perfection a-chrétienne, œuvre d'une construction spéculative insubstantielle et irresponsable, est entachée d'impuretés grossières et en général ne tient pas debout : Utopie relève du néant, son lieu est « nulle part ». Cela s'accorderait avec l'air terne et anémique du tableau utopien de More, souligné par Raymond Ruyer. Les tares que révèlent les projets utopistes mis à l'exécution comporteront sans doute des aspects accidentels, mais en premier lieu elles signalent ce qui ne peut se réaliser *parce que*, malgré l'imagination que ce projet peut enflammer et la volonté acharné qu'il peut susciter, il *ne peut se concevoir* de façon sérieuse, intellectuellement responsable.

L'homme utopien, c'est l'homme qui, séduit, persuadé et hypnotisé par l'idole d'une suprême perfection, adore et sert ce qu'il ne désire pas, veut ce qui va à l'encontre de ses besoins, s'incline devant ce qui est hors de contexte avec ses expériences et ses appréciations authentiques. Adonné de fait à l'extase utopiste, ce n'est pas un amour qu'il suit, ni d'ailleurs une haine ; c'est une prétentieuse abstraction nantie, je le veux bien, d'un attrait émotif puissant mais isolé, coupé de la constitution d'ensemble de l'affectivité humaine. L'homme quasi utopien de la modernité dans ce qu'elle a de plus caractéristique, c'est l'homme émoussé du fait d'être porteur d'une volonté souveraine et déliée de toute contrainte ; l'homme scindé en deux — tyran et esclave — au nom de son unité, reflet ou substitut de divinité. L'homme d'aujourd'hui, pour ce qui va de son type standardisé, est assujetti à l'idéal suprême et unique de posséder ou de pouvoir posséder

quoi qu'il veuille, sans guère vouloir quelque chose de son propre choix, sans guère savoir ce qu'il veut, rêvant à une disponibilité pure plutôt qu'à telles choses particulières et concrètes, déterminées, désignées, données, perdues, vénérées, souhaitées ou convoitées. Le culte de la machine et la manie des vitesses en constituent un symbole éloquent.

Les termes marxistes (d'origine romantique et naturaliste pré-marxien) d' « objectivation » et d' « aliénation » fournissent comme le chiffre de la contradiction utopienne. L'homme du monde civilisé « normal », monde riche en duretés, opacités, obstacles et contingences, se trouve confronté à un univers vaste et multiforme de « validités en soi » — valeurs, normes, lois, obligations, statuts, rigidités institutionnelles, comparables à des paysages difficiles à pénétrer, exigeant beaucoup d'expérience, d'étude, de savoir-faire, de savoir-vivre et de maîtrise de soi pour permettre à l'habitant une existence tolérable et en quelque sorte satisfaisante. Il ne peut subvenir à ses besoins, poursuivre ses fins, s'assurer une condition convenable qu'en passant par le sens, le respect et le maniement de ces « mystérieux » intermédiaires, ces « puissances » autonomisées, ces « objectivations » évoluées à partir des besoins humains mais n'admettant pas de traduction immédiate ni exacte dans le langage des besoins humains. Cette expérience de limitation éprouvée pour ainsi dire à chaque pas, cette nécessité de soumission à des « faits » massifs et à des « dignités » impersonnelles, les renonciations et la patience — l'attention divisée, le manque d'unité d'intuition — qu'exige la vie ainsi encadrée dans un complexus d'ordres, voilà qui déplaît à notre goût du parfait et de l'unique, à notre instinct de domination autant qu'à notre penchant pour la facilité. L'utopisme se propose de rendre les objectivations transparentes et de les ramener à leur source de « pure » humanité, les dissoudre dans l'intelligibilité humaine, directe et unitaire.

Mais ce qui peut en sortir n'est qu'un tissu d'interprétations forcées, arbitraires et monomaniaques, joint à un système d'omnipotence enrégimentant l'ensemble des vies humaines qui font partie d'une unité sociale : ce n'est qu'ainsi que « l'humain » pur et simple peut au moins créer l'apparence de *s'être élevé au-dessus des autonomies et des normativités objectives*. A force d'être simplifiées de cette façon, les objectivations, les pesants fantômes de l'institutionnel et de l'artificiel, ne deviennent qu'infiniment plus écrasantes, bien que sans doute elles perdent ce qu'elles ont de plus distinctivement « objectif », impliquant et représentant des mesures, des règles, des validités et des directives ne provenant d'au-

cune volonté humaine, individuelle ou collective ; « trouvées », découvertes, interprétées et ajustées aux situations concrètes par la raison et l'émotivité humaines mais non inventées ou créées par l'homme, point d'appui autant que limitation de l'être moral de l'homme.

Les « objectivations » sont ressenties comme une « aliénation » : mot qui, cependant, souligne plus spécialement la caducité et l'impuissance de l'individu au milieu des forces sociales qui lui sont « étrangères », des autorités sociales dont la volonté n'émane pas véritablement et perceptiblement de la sienne : dans l'action desquelles il ne se reconnaît pas agir lui-même. Or, dès qu'il n'y a qu'*une* volonté publique, volonté point simplement « étatique », gouvernementale et administrative mais constituée par la croyance à l'idéologie transformatrice, et dont la sphère de commandement prétend englober non seulement la dimension des actions extérieures et singulières mais celle des volontés, des motifs, de l'être profond même des individus, l'aliénation paraîtra en train d'être « surmontée » alors qu'au fait elle est *poussée à l'extrême.* (V. l' « *aliénation totale* » de la volonté individuelle du « citoyen » dans le *Contrat social*, garantie de ce qu'il soit sûr de « n'obéir qu'à lui-même »). Le rapt impose et suggère l'identification ; c'est dire qu'il évoque dans le sujet une sensation fantomatique, irréelle, trompeuse et incertaine, mais qui peut quand même parfois être enivrante, de sa propre liberté et puissance « en ligne directe », d'une réalité sienne retrouvée.

Au reste, ce stratagème psychologique et pseudo-logique s'appuie sur certaines garanties matérielles, palpables et hors de doute : le mouvement ou le pouvoir utopiste préconise, poursuit ou effectue l'abolition de telle injustice ou misère, l'augmentation du bien-être économique ou de l'instrumentaire culturel sous tels rapports ou tels autres ; ce seront là des critères évidents de la désirabilité universelle de ses fins que le sujet peut facilement se représenter comme proposées par lui-même identiquement avec tous ses concitoyens (sauf les méchants et les superstitieux). Mais cela ne change rien à la super-aliénation inhérente à l'utopie, inséparable de sa loi axiomatique : à savoir, qu'elle est conçue comme un *monde à part le monde commun*, en rupture avec la pérennité humaine (y compris l'ondoiement de ses variations historiques), déterminée par une image particulière au-dessus de l'horizon des multiples et fragmentaires instincts, intuitions et valorations humaines, régi directement et arbitrairement, sans principes de limitation dérivés de la nature des choses, par une mentalité et une volonté uniques et toutes spéciales, humaines et surhumaines à la fois. Malgré la présence de satis-

factions qui ont leurs racines dans les besoins réels et les schémas de pensée et de volonté habituels des hommes, ce nouveau sens d'aliénation, avec ses aspects de malaise, de terreur, de cauchemar et d'étiolement de l'âme, ne peut que persister, se manifestant parfois même dans des exaspérations d'une écrasante tension *sui generis*, puisque la logique de la situation l'exige et que l'adoucissement de la tension solliciterait le spectre de la « normalisation », laquelle équivaudrait au suicide de l'utopie et à une rentrée dans les cadres extra-utopiennes (quels que fussent les résidus institutionnels et psychiques des changements opérés par le régime utopien).

Les protagonistes utopiens de la lutte contre les aliénations *ne peuvent pas vouloir* que l'aliénation disparaisse en réalité ; la logique de leur projet les astreint à se contredire sur ce point ultime et décisif : plus leur action est efficace, plus ils sont condamnés à un labeur de Sisyphe. Bref, le rêve de mettre fin à l'aliénation *doit* la porter au degré extrême parce qu'il signifie la volonté d'imposer à la structure fondamentale des rapports de l'homme avec les choses, avec ses semblables, avec son passé et avec tout ce qui a contribué à former ses catégories mentales précisément *ce qui lui est le plus étranger*. On pourrait ajouter à la précieuse demi-vérité antiutopienne de Pascal, « Qui veut faire l'ange fait la bête », cette autre : Qui veut nettoyer « le profane » de toute immixtion gênante et contraignante du « sacré » (Caillois) veut, du même coup, détruire l'autonomie du « profane » et assujettir l'homme à la pression omniprésente d'un « sacré » (au sens sociologique) appelé à engloutir plutôt que seulement pénétrer, rehausser et réorienter sa vie. L'utopisme pur sang ne se borne pas à vouloir réaliser une idée de « perfection » ; il veut donner naissance par là même à *la* réalité authentique, définitivement et réellement « réalité » pour ainsi dire : c'est pourquoi métaphysique réductionniste, insistant sur une disjonction nette entre ce qui « n'est qu'apparence » et une réalité autre que le monde « phénoménal », prélude ue à la formation de la mentalité utopienne. L'utopie platonicienne de la *République* est en quelque manière le *topos ouranios* des « idées » qui sont la « vraie » réalité derrière les choses, construit en état incarné par le « sage » qui aurait su gagner la coopération des techniciens de la puissance. Le thème central du marxisme : installer l'homme dans sa « pleine réalité » dépouillée des « objectivations », des « fétiches » impersonnels, des « superstructures » qui masquent la réalité humaine de la pratique économique, etc., reproduit cette même structure sur un plan évidemment très différent, et l'on pourrait en trouver d'autres avatars à signe spiritualiste ou maté-

rialiste, avec plus ou moins d'accent explicite sur l'action politique, et cela, forcément, en allant à l'encontre de la constitution du monde réel.

On a souvent reproché aux utopistes d'être prêts à sacrifier l'homme actuel et vivant — la ou les générations présentes, d'aujourd'hui et de demain... avec leurs intérêts, leurs valeurs, leurs droits, leurs teneurs d'existence — à une perfection humaine, indéterminée et incertaine, projetée dans un obscur avenir. En effet, « construire l'avenir » au prix de maints sacrifices est un corollaire de la continuité de l'homme dans la durée et une dimension intégrante du sens de la vie, alors que la surtension utopienne (vers une béatitude qui ne connaîtrait plus la tension) dégrade ce rapport au niveau de l'absurde, car le seul sens de ma vie ne saurait consister à n'être qu'un moyen pour assurer la joyeuse perfection d'existences non encore nées mais seulement envisagées dans l'abstrait. Cette subordination et cette rupture de continuité se contredisent. Mais l'on a aussi remarqué, moins généralement il est vrai, l'absurdité de la conception utopienne du rapport de succession temporelle envisagée dans le sens inverse. Le planificateur « imparfait », « préhistorique », formé et encombré par les legs et les tares du passé non-utopien, prétend s'installer comme créateur libre et tout-puissant de l'Homme « parfait » de l'avenir, citoyen d'Utopie : voilà le supérieur, consciemment et scientifiquement conditionné et enfermé dans son heureux automatisme, par l'inférieur, sorti des ténèbres du monde de l'imperfection ; l'homme plus qu'homme, marionnette d'une volonté déterminatrice préexistante ici-bas, dans la souche d'une humanité moins qu'humaine.

A la rigueur, cette formule ne convient pas entièrement à l'utopisme marxiste-léniniste, qui répudie l'élaboration oiseuse des linéaments de la société future et qui indéniablement connote un robuste aspect de réalisme pragmatiste, transigeant avec la facticité empirique. Il constitue, en effet, la forme de loin la plus puissante de la volonté utopienne, de l'emprise de l'utopie sur la réalité. Mais cela ne signale justement que la transposition d'accent du genre de l'imagination tentative dans celui de la volonté résolue à déterminer l'avenir, à la faveur d'un appareil de puissance affranchie de toute inhibition, conformément aux axiomes immuables et aux catégories cultuellement fixées d'une rigide doctrine préétablie. La souplesse technique et instrumentale, l' « élasticité tactique », ne doit en aucune façon permettre un assouplissement essentiel. La contradiction utopienne s'y manifeste donc moins entre le mirage béatifique de l'harmonie spontanée totale et la mesquinerie de la réglementation des

phases de la vie quotidienne (repas en commun obligatoires, et toute sorte de cérémonies à saveur d'opéra comique dont se pâmaient les utopistes classiques et leurs admirateurs) qu'entre ce même mirage d'un avenir plein d'activité humaine mais indemne de violence — le « règne de l'homme sur les choses » qui prendrait la place du « règne de l'homme sur l'homme » — et la présence massive de la terreur, la « révolution en permanence », l'atmosphère de tyrannie qui *se veut* extraordinaire. Outre sa fonction « technique », la terreur est surtout le *gage de la survie de l'état d'exception* par contraste avec la « normalité » mondaine et dispersée de la société extra-utopienne. Elle est, du même coup, le signe magique et « surréel » de ce que l'Utopie, non encore achevée mais toujours en train de devenir, *est d'ores et déjà « réalisée » dans cet autre sens* que l'utopisme occupe le terrain d'où l'acte originel de la révolution a balayé le monde non-utopien et que l' « évolution » contrôlée par la volonté utopiste ne peut plus dévier du chemin qui par nécessité mène à l'accomplissement final de l'Utopie comme réalité *unique*.

Mais le rêve utopien de l'Unité ne peut déborder son mode d'être parasitaire sur la réalité « imparfaite ». La dualité établie entre lui et cette réalité malléable mais tenace, aussi vulnérable qu'indestructible, est le noyau même de son existence mentale et la condition de ce qu'il puisse mordre sur le réel et modifier sa configuration. Lorsque l' « organisation de violence » paraîtrait entrer dans son stade d' « évanouissement » final, c'est l'Utopie qui s'écroulerait. Sa vie tient à la présence diminuée ou occulte des tensions qu'elle est appelée à refouler et à masquer. Le totalitarisme, pour faire vivre sa propre raison d'être, est contraint de maintenir, de gravir dans les consciences qu'il représente et dirige, l'existence informe et opaque de la réalité humaine non-utopienne et des oppositions antiutopiennes qu'il s'efforce de surmonter et qu'il prétend éliminer. L'utopisme social aura pu laisser une marque sur la réalité ; il s'est prouvé capable d'effectuer une puissante transformation historique. Mais, pour titanesque que soit son effort, il n'est point capable d'opérer une mutation métaphysique de l'homme. L'homme ne peut pas se remplacer par un être supérieur à lui, taillé dans le bois humain sur un modèle de conception humaine ; ce qui plus est, bien qu'il puisse se consacrer et se sacrifier à cette fin présomptueuse et étrangère au contexte de ses fins vitales, il ne peut la vouloir qu'à rebours de sa poursuite concrète des valeurs.

5. *Les utopismes.*

S'il existe un nombre indéterminé d'« utopies » et qu'on peut toujours en écrire une autre, différente sous plusieurs rapports des précédentes, il y a une pluralité non moins essentielle des « utopismes », c'est-à-dire, des concrétisations typologiques et historiques de la mentalité utopienne. Par exemple, tout utopisme d'envergure tend à inspirer une forme de totalitarisme politique. Mais, d'abord, la mentalité utopienne peut manquer d'envergure et se limiter à une manie perfectionniste portant sur une matière restreinte ou une ligne d'idées particulière. Ensuite, le totalitarisme politique n'est pas un simple corollaire de la mentalité utopienne, il dépend aussi de certaines conditions objectives favorisant son éclosion. Finalement, on l'a bien vu, des totalitarismes nettement divergents sont possibles grâce à l'indispensable spécification des idoles — à l'indispensable détermination concrète des abstractions perfectionnistes — qui opèrent l'irruption de la volonté utopienne dans la réalité des forces historiques existantes et des séries de valeurs reconnues par telles sociétés ou telles souches sociales au milieu des autres. Voilà une manifestation de plus de la contradiction utopienne. L'île utopienne ne peut remplir sa destination qu'en arrivant à engouffrer l'univers humain, l'être nouveau qu'elle représente est par principe incompatible avec son insertion dans le monde non-utopien ; en même temps, elle ne peut pas non plus abandonner sa singularité insulaire, critère et fondement de son identité en tant qu'utopie.

Le caractère moniste, abstractionniste, antitraditionaliste et constructiviste ou « planiste » de la mentalité utopienne, son hostilité envers la réalité « donnée » et le « sens commun » — envers le goût des limitations et de l'équilibre — lui confèrent forcément une potentialité subversive et, de préférence, un signe de « gauche ». En réalité, la connexion est moins simple. Il n'y a coordination exacte ou proportionnalité rigoureuse ni entre extrêmisme et « gauche » (le fascisme et le nazisme, quoique évoluant dans un sens opposé aux doctrines conservatrices, avaient plus d'affinité avec les conservatismes et nationalismes de droite traditionnels qu'avec d'autres camps politiques) ni entre utopisme et extrêmisme (des motifs non-utopiens, relevant du tempérament ou des circonstances, peuvent pousser à des attitudes d'extrêmisme, alors que des esprits partiellement mais distinctivement uto-

piens peuvent être timides et tâtillons). En outre, *par référence au monde produit ou prévu par l'utopie*, la mentalité utopienne fait montre d'une espèce de conservatisme rigide et autoritaire ennemi de toute critique et effrayé par toute pensée spontanée de réforme. La première et la plus exemplaire des grandes utopies classiques, la *République* de Platon, malgré la témérité de ses constructions abstraites et ses aspects mécanistes et socialistes, est marquée d'un signe de « droite » en vertu de sa position polémique à l'égard de la démocratie — de l'égalitarisme compétitif — jointe à son archaïsme pseudo-restauratif. Par contre, les idéologies et les volontés de « gauche », bien que rarement exemptes d'un certain arrière-fond de modèles de pensée et d'élans utopiens, peuvent révéler une dominante antiutopienne pour autant qu'elles poursuivent la fin d'attribuer des avantages compensateurs aux faibles, de limiter le rayon d'action des privilèges, de surveiller l'exercice des pouvoirs sociaux à la lumière de critères rationaux et moraux susceptibles d'évidence ouverte et orientant la discussion publique.

Certes l'utopisme de gauche est l'utopisme primordial et virtuellement en possession du maximum d'authenticité et d'efficacité. Car la tradition et la continuité sont la force antiutopienne par excellence, les codes moraux proprement dits — indépendants de la puissance actuelle *hic et nunc* — faisant eux-mêmes partie de la tradition, et la raison discursive autant que la conscience individuelle dépendant elles-mêmes, quant à leur formation et leur exercice, du cadre des traditions et de la capacité de détachement qu'engendre la stabilité sociale. Ce qu'on pourrait appeler l'utopie de droite (ou réactionnaire, ou encore « interprétative », puisqu'elle dénote une sorte de retour vers l'espèce de perfectionnisme figée dans une interprétation illusoire de la réalité existante, ou ayant longtemps existé), a quelque chose d'une utopie contrefaite, ne pouvant ni commander la ferveur ni de loin égaler l'audace, la conséquence et la portée universelle de l'utopisme « vrai ». D'autre part, l'utopie réactionnaire est en grande partie pseudo-traditionaliste, faussant la tradition dont elle prétend s'inspirer et la comprimant dans le moule d'un parangon artificiel, simpliste et rigide ; au surplus, elle fait une idole d'un passé lointain, arbitrairement choisi, et de cette façon participe elle-même au mode subversif de la *rupture de continuité*. A son tour, l'utopisme subversif manque rarement de l'arrière-fond de référence rétrospective : mythes d'un âge d'or avant qu'intervinssent les scissions fatales, du « bon sauvage » non encore gâté par les incongruités de la contingence historique ni souillé par les croûtes adhérentes de la

civilisation, des démocraties anciennes, de la labeur manuelle vocation de chacun.

Seul un coup d'œil tout à fait sommaire peut être jeté ici sur les variétés et le problème de l' « *utopisme limité* ». Le terme s'applique, en général, aux illusions de perfection « départementale » — ayant rapport à une sphère d'objets et d'activités limitée, par contraste avec la condition humaine totale — ou aux systèmes à haute prétention, fermés, symétriques et d'apparence « définitivement satisfaisants », pour autant que ces conceptions-là sont de nature à déterminer la volonté et à suggérer des directives pour l'action. On pourrait citer comme exemples : *a*) les fétiches économiques de l' « équilibre automatique » assuré par le libre jeu du marché, ou, au contraire, du planisme administratif comme garantie du bien-être général ; *b*) la doctrine de la constitution étatique parfaite, garantie de la bonté de l'ordre réel ; *c*) les monomanies médicales et d'autres évangiles de mode pseudo-scientifiques ; *d*) la doctrine bornée de « règles de vie » ou « maximes de sagesse » arbitraires quoique plausibles, prises au pied de la lettre. En outre, il y a toute une rangée de concepts pourvus d'un fort accent émotif, non utopiens de soi, ou, mieux, utopiens à titre équivoque, dont l'élaboration a été l'œuvre d'une pensée teintée d'utopisme et dont le culte relève de la mentalité utopienne. Alors que « la paix », « le progrès », « la personnalité », « la nationalité », « l'organisation des rapports entre personnes et des fonctions institutionnelles dans un cadre de normativités morales » constituent des possibilités réelles connues d'expérience et entourées, chacune, d'une auréole de valeurs authentiques et très élevées, il s'y rattache dans la vie « idéologique » un cortège de concepts utopiens et en partie virtuellement contradictoires en soi comme « le pacifisme », « le progressisme » (ou « foi dans le progrès »), l' « auto-détermination nationale » ou des mots-fétiches à résonance utopienne comme « les Droits de l'Homme », « *la* démocratie », « *la* justice sociale ».

L'utopie limitée, « départementale » ou « partielle », si elle se distingue de l'utopie totale, *insinue* tout de même une perspective de « perfection » totale et de la conception utopienne de l'être humain en général. Pour une grande part, ce n'est pas tant son objectif intrinsèque — accessible ou non de fait — que l'attitude idéologique, l'atmosphère d'espérances et de prétentions obliques dans laquelle elle le poursuit qui trahit la présence de l'illusion opposée à la réalité et de l'utopisme avide d'y substituer une réalité « autre » plutôt que de la rectifier. Le trait constitutif de l'utopisme n'est pas la passion d'implanter la valeur dans la réalité ou de dévelop-

per sa richesse en valeurs mais la volupté de la confusion, le mirage d'une identité valeur-réalité à postuler d'emblée et à créer une fois pour toutes ; ce n'est même pas autant le désordre d'un acharnement unilatéral que l'idée-force d'un ordre en contradiction avec l'ordre donné de la création.

AURÈLE KOLNAI.

BIBLIOGRAPHIE

RUYER (Raymond), *L'Utopie et les utopies*. Paris 1950. (Ouvrage fondamental pour toute étude ultérieure du sujet).

•

ACTON (H. B.), *The Illusion of the Epoch*. Marxism-Leninism as a philosophical creed. London 1955.

ARENDT (Hannah). *The Origins of Totalitarianism*. (Meridian Books ed.) New York 1958.
— *The Human Condition*. Chicago, 1958.

ARON (Raymond), *l'Opium des intellectuels*. Paris, 1955.
— *Espoir et peur du siècle*. Paris, 1957.

BENN (S. I.) et PETERS (R.S.), *Social Principles and the Democratic State* London, 1959.

BERNERI (Marie-Louise), *Journey through Utopia*. London, 1950.

COCHIN (Augustin), *les Sociétés de pensée et la démocratie*. Paris, 1921.

DELVAILLE (Jules), *Essai sur l'histoire de l'idée de Progrès jusqu'à la fin du XVIII*e *siècle*. Paris, 1910.

DOREN (Alfred), *Wunschräume und Wunschzeiten*. Hamburg, 1925.

FREYER (Hans), *Die politische Insel*. Eine Geschichte der Utopien von Plato bis zur Gegenwart. Leipzig, 1936.
— *Theorie des gegenwärtigen Zeitalters*. Stuttgart, 1956.

GALLIE (W. B.), *Liberal Morality and Socialist Morality*. (Anthologie d'essais) « Philosophy, Politics and Society », ed. Peter Laslett, Oxford, 1956.

GOMPERZ (Heinrich), *Die Wissenschaft und die Tat*. Wien, 1934.

HALÉVY (Elie), *The Growth of Philosophic Radicalism*. London, 1928.

HAYEK (F.A.), *The Counterrevolution of Science*. Glenco, U.S.A., 1952.

DE JOUVENEL (Bertrand), *Sovereignty*. An inquiry into the political good. Cambridge, 1957.

KNITTERMEYER (Hinrich), *Jacob Burckhardt*. Stuttgart, 1949.

KOLNAI (Aurèle), *Note sur l'utopie réactionnaire*. (Revue) « La Cité Libre », Montréal, 1955.
— *The Moral Theme in Political Division*. (Revue) « Philosophy », London, 1960.

LITTLE (J. M. D.), *A Critique of Welfare Economics*. Oxford, 1950.

MANNHEIM (Karl), *Ideology and Utopia*. London, 1936.
— *Conservative Thought*. (Volume) « Essays on Sociology and Social Philosophy », 1, 2. New York, London, 1953.

MÖBUS (Gerhard), *Politik des Heiligen*. Geist und Gesetz der Utopia des Thomas Morus. Berlin, 1953.

MORENTE (Manuel G.), *Ensayos sobre el progreso*. Madrid, 1945.

MYRDAL (Gunnar), *The Political Element in the Development of Economic Theory*. London, 1953.

PARKIN (Charles), *The Moral Basis of Burke's Political Thought*. Cambridge, 1956.
PETERS, v. BENN.

POLANYI (Michae), *The Logic of Liberty*. London, 1951.
— *Personal Knowledge*. Towards a post-critical philosophy. London, 1958.

POPPER (Karl R.), *The Open Society and its Enemies*. London, 1945.
— *Towards a Rational Theory of Tradition*. (Revue) « Rationalist Annals », London, 1948.
— *The Poverty of Historicism*. London, 1957.

QUABBE (Georg), *Das letzte Reich*. Wandel und Wesen der Utopie. Leipzig, 1933.

TALMON (J. L.), *The Origins of Totalitarian Democracy*. London, 1952.
— *Political Messianism*. The Romantic Phase. London, 1960.

HÉRALDIQUE

Espoir tombé de la Tour
Dans un hérissement d'ailes,
Quels vocables vous révèlent
Epervier, milan, vautour?

Doux sortilèges, retour
Aux menaces rituelles,
Espoir tombé de la tour
Dans un hérissement d'ailes,

Ce méandre, et maint détour,
Épouvante d'étincelles
Vos plumes surnaturelles
Qui s'abîment à leur tour,

Espoir tombé de la tour...

COLETTE RENARD

Votre voix, cette caresse
Fugitive à fleur de peau,
Votre voix, quelle détresse
Guettant l'espoir, oripeau

Déployé dont la promesse
Palpite ainsi qu'un drapeau
Pour aboutir au dépot
Du rêve où chacun se blesse,

Rêve en parcelles réduit,
Combien votre voix séduit
Quand, éphémère délice,

Svelte et frissonnant jet d'eau
Elle fuit dans la coulisse
Parmi les plis du rideau...

Car cette voix révèle tout
Pour attaquer le cœur d'un coup
La plainte étonnante qui traîne
Son mal, sa gaieté, son dégoût,
Déchirement d'une sirène
A n'en plus finir sur la Seine...

Mouvante, sensible, l'accent
Juste, éprouvé comme on le sent,
Rôdeuse riche de magie,
Coupable de troubler le sang,
Voix de misère, de vigie,
De fabuleuse nostalgie,

Blessures, ruptures, sursaut
Brusque de flambée à l'assaut,
Et soudain, langueur attardée,
Va, navigue, vogue, vaisseau,
Quand soupire une seule idée,
Cette colombe poignardée...

Enroulez le roucoulement,
A la fois plaisir et tourment
Porté de l'une à l'autre rive
Et s'il me ravit le moment
Unique où votre voix arrive
Que je meure, non, que je vive !

LITANIES

pour Bernard Buffet.

Tu détestes, témoin cruel,
Le Condamné perpétuel

Au corps étreint, dans quelle transe,
Qui laisse échapper l'Espérance

Par la fissure d'un regard
Soudain pétrifié, départ

Fait de sueurs, fait de sanie,
Vers la répugnante agonie :

L'ulcère avive sa clarté,
Douloureuse réalité,

Abominations, supplices
Pour que les Destins s'accomplissent,

Fruit desséché, le triste fruit
De l'Univers enfin détruit :

Vous, cités que l'Astre abandonne
Où ne doit plus errer personne,

Cités dont s'arrête le cœur.
Et comme mortes de stupeur,

Domaine interdit, certitude
D'une totale solitude,

Quand le mutisme du cercueil
Propose le dernier accueil

Après l'étirement suprême
Sur ce gibet, toujours le même,

Quand l'Homme seul et sans Pouvoir
Éprouve seul son désespoir,

Et rien, face à tant de misère,
Plus rien que l'Arbre du Calvaire...

PLAINTE

Arbres imprégnés de pluie
Sous l'averse, — et ces revers
Éprouvant, par les hivers,
Votre structure alanguie !

Noirs témoins de la Cité,
Quand la brume lamentable
D'un suaire vous accable
Qui pèse l'Éternité,

Vieux arbres si, malheureuses,
De fatidiques lueurs
Veillent, la nuit, nos douleurs
Comme veillent les Pleureuses,

Quels regrets semblent ternir
Vos branches en agonie
Pour une cérémonie
Funèbre du souvenir?

JEAN DE LASSUS.

Dialogue entre Balzac et George Sand sur le problème du mariage

A Denis de Rougemont.

Dans la mesure où le romantisme est révolte de l'individu contre la société, le problème du mariage est au cœur des préoccupations des écrivains de la première moitié du XIXe siècle. C'est ce que devait illustrer le dialogue sur cette question entre Balzac et George Sand.

Rencontre de Balzac et de George Sand.

Dans *Histoire de ma vie*, George Sand a raconté d'une façon charmante sa première rencontre avec Balzac. Nous sommes en 1831, Aurore Dudevant vient de quitter Nohant pour retrouver à Paris son amant Jules Sandeau. Elle fait ses débuts littéraires sous le patronnage de Latouche : « ... Un de mes amis qui connaissait un peu Balzac m'avait présentée à lui, non comme une muse de département, mais comme une bonne personne de province très émerveillée de son talent. C'était la vérité... ». « Balzac avait été, non pas charmant pour moi à la manière de Latouche, mais excellent aussi, avec plus de rondeur et d'égalité de caractère... », « Naïf et bon enfant au possible. »

George Sand accompagnée de Jules Sandeau a souvent rendu visite à Balzac dans son petit entresol de la rue Cassini près de l'Observatoire. « ... Un soir que nous avions dîné chez Balzac d'une manière étrange, je crois que cela se composait de bœuf bouilli, d'un melon et de champagne frappé, il alla endosser une belle robe de chambre toute neuve, pour nous la montrer avec une joie de petite fille, et voulut sortir ainsi costumé, un bougeoir à la main, pour nous reconduire jusqu'à la grille du Luxembourg. Il était tard, l'endroit désert, et je lui fis observer qu'il se ferait assassiner en rentrant chez lui. « Du tout, me dit-il ; si je rencontre des voleurs ils me prendront pour un fou, et ils auront peur de moi, ou pour un prince, et ils me respecteront. » Il faisait une nuit

calme. Il nous accompagna ainsi, portant sa bougie allumée dans un joli flambeau de vermeil ciselé, parlant des quatre chevaux arabes qu'il n'avait pas encore, qu'il aurait bientôt, qu'il n'a jamais eus, et qu'il a cru fermement avoir pendant quelque temps. Il nous eût reconduit jusqu'à l'autre bout de Paris, si nous l'avions laissé faire... »

Nous ne savons pas quel était l'objet de leurs dialogues, mais nous pouvons supposer qu'ils roulaient surtout sur des problèmes littéraires. « ... Il prenait des paperasses sur ma table, y jetait les yeux et avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être ; mais aussitôt, pensant à l'ouvrage qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter... »

Or c'est l'époque où Balzac écrivait *la Femme de trente ans*, George Sand *Indiana* ; ces œuvres ont un caractère commun, elles étudient le problème du mariage.

Révolte contre le mariage bourgeois.

A cette époque, les attitudes de Balzac et de George Sand ne sont pas tellement différentes. L'un comme l'autre ont connu les contraintes du mariage bourgeois, la famille désunie et la révolte contre la société.

Le mariage des parents de Balzac est caractéristique des unions bourgeoises de la fin du XVIIIe siècle ; disparité d'âge : Louise Sallambier a dix-huit ans, le père de Balzac cinquante-deux ; disparité d'origine : un fils de paysans du Languedoc et une fille de la bourgeoisie commerçante de Paris ; disparité de caractère : bon sens et raison d'un côté, imagination un peu folle de l'autre. Autant qu'on peut le deviner, ce ménage ne fut pas heureux, malgré les apparences. La mère d'Honoré fut la maîtresse d'un ami de la famille, M. de Margonne et sans doute Henri, le fils cadet, préféré, est un enfant adultérin. L'enfant du devoir fut négligé ; Honoré passa plusieurs années au Collège de Vendôme sans retourner chez lui, ni voir ses parents. Dans *le Lys dans la vallée*, sous les traits de Félix de Vandenesse, il nous a conservé le souvenir de son enfance malheureuse et un passage atroce de *la Femme de trente ans* où on voit une petite fille pousser vers la Bièvre pour le noyer, son jeune frère dont elle est jalouse, est peut-être un transfert des désirs refoulés du jeune Balzac.

Pour des raisons différentes, mais qui tiennent aussi aux préjugés bourgeois, l'enfance de George Sand fut déchirée par des conflits familiaux. Elle est née d'un mariage d'amour, mais son père qui appartient à la noblesse de robe de l'Ancien Régime, a épousé sa mère « la fille de l'oiseleur parisien »

malgré sa famille. Le père, mort jeune, la mère et la grand-mère de George Sand ont été séparées par des préjugés sociaux dont la petite Aurore a beaucoup souffert.

Devenus adultes, Balzac et George Sand ont rencontré l'obstacle du mariage bourgeois. Aussi les premières réactions du jeune Balzac contre le mariage sont aussi vigoureuses que celles de George Sand.

Balzac rencontre chez Mme de Berny, l'affection qu'il n'a pas trouvée chez sa mère, mais dominée par une sensualité dévorante, il exige de cette femme délicate et sensible un don total. Mme de Berny résiste : elle est mariée et surtout elle a vingt-deux ans de plus que son amant. Pour la convaincre de répondre à son amour, dans une lettre de 1822, Honoré justifie l'adultère. Les lois sociales, morales, religieuses qui l'interdisent sont qualifiées de « préjugés » et la « loi naturelle » est invoquée comme supérieure à toute autre. « Mais j'entends que vous allez vous récrier et dire : « La morale, les mœurs, je deviens méprisable ! » J'ai honte de vous établir le contraire, car c'est croire que vous n'êtes pas capable de vous le prouver à vous-même. Si vous m'aimiez, ce serait déjà fait... Ou vous avez des principes philosophiques ou vous n'en avez pas. Si vous les avez, tels que je les suppose, la conséquence c'est que nous mourrons tout entiers, qu'il n'y a ni vices ni vertus, ni enfer ni paradis, et que la seule chose qui doive nous intéresser, c'est cet axiome : prends le plus de plaisir que tu pourras. Si tels ne sont pas vos principes, je pourrais me contenter de vous citer l'exemple de tous les temps passés, mais voici le seul raisonnement que je vous expose : nuire à un autre est un crime. Ce crime est le mien. Mais cet autre n'était pas un mari primitivement, ou, en d'autres termes, est-ce ma faute à moi, si la société est assise sur des bases contraires à la Nature?

. . . .

« Quant au mépris, je suis dans le plus grand étonnement sur cet article. Avez-vous bien pesé ce qu'il voudrait dire? Il signifie que vous m'estimez bien peu en pensant qu'en vous donnant à moi, vous serez avilie, tandis que, dans mon idée, je crois que nous en serions en quelque sorte honorés l'un et l'autre. »

Ce qui nous frappe dans cette lettre du Balzac de vingt-trois ans, c'est d'abord un matérialisme absolu, ensuite la référence à la pensée et même à la vie de Rousseau. Honoré rapproche l'amour qui l'entraîne vers Mme de Berny de celui qui avait autrefois jeté Jean-Jacques dans les bras de Mme de Warens. Le Rousseau des *Confessions* celui de *la Nouvelle Héloïse* a profondément imprégné la pensée du jeune Balzac.

En particulier l'opposition de l'état de nature et de l'état de société vient de Rousseau ainsi que la croyance en un Dieu de la Nature, source de tout amour qui fait dire à Mme de Berny : « Je suis convaincue, doux, cher, adoré, que notre lien a été tressé dans le ciel, tandis que tant d'autres le sont sur la terre... » Balzac et Mme de Berny ont une place de premier plan dans l'histoire du mysticisme passionnel. Une des lettres les plus étonnantes de Mme de Berny est celle qu'elle écrit à cinquante-cinq ans (1832) à son amant :

« O gloire à toi ! de m'avoir faite femme !... Sentir fondre son âme entière dans un amour assez pur, assez sublime pour qu'il fasse disparaître toutes les mesquines conventions sociales, pour le voir, lui seul, planer grand et majestueux, sur tous les riens du monde, brisés, pulvérisés autour de lui, le voir nous couvrir tous deux de ses ailes embaumées et diaprées. Oh ! chéri, chéri adoré ! gloire à toi ! Dis-moi, comment peut-on éprouver ce que j'éprouve en ce moment et vivre encore de la vie commune? Comment ne pas rencontrer dans les lieux où mon âme s'élève le terme de ma course terrestre ! Oh ! mon sublime poète, mon Seigneur ! mon Ange !... »

Chez George Sand, nous avons une admiration peut-être encore plus grande pour Rousseau, dont la lecture à dix-huit ans va produire une extraordinaire exaltation. La religion de *la Nouvelle Héloïse* et de *la Profession du vicaire savoyard* va dominer jusqu'à la fin de sa vie toute la pensée de George Sand.

Le mariage de George Sand avec le baron Dudevant, ancien officier qui en voulait surtout à sa dot, lui montra toutes les contraintes du mariage qui faisait de la femme une éternelle mineure. Ainsi, Balzac et George Sand vont-ils se rencontrer dans la condamnation du mariage tel qu'il existait en 1830.

Balzac a profondément admiré un roman comme *Indiana* qui est une protestation contre le mariage tel qu'il existait dans la société bourgeoise. La jeune créole Indiana qui est toute beauté et toute délicatesse a épousé un vieux soudard des guerres de l'Empire pour satisfaire à des intérêts familiaux. Elle aime Raymond à qui elle sacrifie tout et elle s'attend à un sacrifice réciproque : « Il faudra me sacrifier tout, fortune, réputation, principes, famille. » Si l'amour est le souverain bien, le droit à l'amour implique un droit éventuel au suicide. C'est en effet par le suicide à deux comme dans *Tristan et Yseult* que se terminait la première version de ce roman qui ainsi se rattachait à cette longue tradition de l'amour sublime dont Denis de Rougemont a marqué les étapes. « Lorsque j'écrivis *Indiana*, je demandais simplement quelle était la moralité du mariage, tel qu'on le

contracte et tel qu'on le considère aujourd'hui. » Ce mariage où l'on trouvait normal qu'une jeune fille de dix-huit ans épousât un homme de soixante. Rappelons-nous le mariage des parents de Balzac, de Baudelaire (1). *Indiana* constitue aussi un réquisitoire contre la double morale des pharisiens. Raymond séduit Noun, la servante d'Indiana, Noun devient enceinte et Raymond croit s'acquitter en offrant de l'argent. Noun se suicide et tout est dit. Raymond compromet Indiana, lui propose l'enlèvement et se dérobe au dernier moment pour ne pas compromettre sa propre situation sociale. L'épouse est déshonorée. Mais le Don Juan mondain épousera dot et blason. George Sand attaque au surplus le despotisme marital que personnifie le colonel Delmare. Si la femme a le devoir d'obéir, a-t-on le droit de la traiter en esclave?

Ce roman a été profondément admiré par Balzac, qui après avoir félicité par lettre George Sand, lui consacre une chronique dans *la Caricature* du 31 mai 1832. « Ce livre-là est une réaction de la Vérité contre le fantastique, du temps présent contre le Moyen Age, du drame intime contre la bizarrerie des incidents à la mode. De l'actualité simple contre l'exagération du genre historique... Indiana est une faible femme dont l'âme pourtant est forte, plus forte que son enveloppe : qui secoue courageusement le joug social imposé par les préjugés et le Code civil... »

Il y a mieux : la vie de George Sand, son mariage avec un militaire brutal et borné qui ne sait pas l'aimer, son amour platonique pour Aurélien de Sèze, Balzac les replace dans *la Femme de trente ans* où l'héroïne figure une des premières incarnations de George Sand dans son œuvre.

Mais chez Balzac plus encore que chez George Sand, l'influence du milieu social reste très forte, ce qui les amène à prendre souvent des positions ambiguës. C'est ainsi que si chez Balzac nous ne tenions compte que des *Lettres à sa famille,* nous pourrions penser qu'il a sur le problème du mariage tous les préjugés de son milieu. Il admet parfaitement l'union de ses sœurs selon les critères bourgeois — situation, fortune, honorabilité de la famille. Mariage de raison préparé par les familles, sans que l'amour y joue un grand rôle. C'est dans ces perspectives qu'Honoré lui-même cherche à se marier, il souhaite avant tout une belle dot pour rétablir sa situation financière compromise par des spéculations malheureuses. Ainsi ses romans des années 1830-1833 manifestent cette ambiguïté. Dans les *Scènes de la vie privée,* il raconte l'histoire de

(1) Le père de Baudelaire avait soixante ans, sa mère vingt ans.

mariages malheureux par refus de suivre les conseils des parents, mais en même temps il exalte la grandeur de la passion.

Dans l'évolution de George Sand entre 1830 et 1832, les répercussions de sa vie passionnelle ont un contrecoup important : c'est l'époque de ses amours avec Sandeau suivies d'une terrible déception. Elle écrit *Valentine* en 1832, second réquisitoire contre le mariage sans amour. « *Valentine* souleva des critiques assez vives sur la prétendue doctrine antimatrimoniale que j'avais déjà proclamée, disait-on, dans *Indiana*. Dans l'un et l'autre roman, j'avais tout simplement montré les dangers et les douleurs des unions mal assorties... » (Préface de 1832). Il n'est pas douteux que la bourgeoisie s'offusquait surtout de la diatribe contre le mariage d'argent.

Valentine, la patricienne, aimait Bénédict, le neveu de son métayer. « Ce qui fait l'immense supériorité de l'amour sur tous les autres sentiments, c'est que le cœur humain le reçoit d'en haut pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du Ciel. Mais la société se trouvait là entre Valentine et Bénédict, qui rendait leur choix mutuel absurde, coupable, impie. La Providence a fait l'ordre admirable de la Nature, les hommes l'ont détruit. »

Nous avons là une belle définition de l'amour tel que le concevaient les romantiques. Mais la femme était-elle capable de rencontrer un tel amour? George Sand après l'avoir cru, en a douté, elle s'est séparée de Sandeau, son aventure avec Mérimée s'est terminée lamentablement, elle écrit *Lélia* (1833). « Lélia cherche en vain l'amour dans le cœur des hommes. Elle se retire au désert pour y rêver de l'amour dont brûla sainte Thérèse. » Après avoir « attaqué l'égoïsme et la brutalité, j'attaquais l'enthousiasme irréfléchi. Je le discutais, je le décomposais, je l'interrogeais obstinément pour lui faire avouer sa folie. » (Préface de 1834.) *Lélia* est un livre désespéré : « L'amour, Stenio, n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé, c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme, vers l'inconnu ! Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consument. Nous leur cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles, de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Il nous faudrait le Ciel et nous ne l'avons pas. C'est pourquoi nous reportons le sentiment de l'adoration sur un être incomplet et faible qui devient ainsi le dieu de notre culte idolâtre. Mais quand tombe le voile divin et que la créature se montre chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous sommes ef-

frayés de cette illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole et nous la foulons aux pieds. Et puis, nous en cherchons une autre. Car il nous faut aimer et nous nous trompons encore souvent, jusqu'au jour où désabusés, éclairés, purifiés, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre, et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à Lui. » Voilà le réquisitoire métaphysique, celui de Platon, de Marc-Aurèle, de saint Augustin. Mais nous avons aussi le réquisitoire moral, l'amour n'est plus « qu'un appétit farouche ». Il a fait de la femme l'esclave et la propriété de l'homme. Quelle fusion d'intelligence possible entre le maître et l'esclave? Il y a plus grave encore : au nom de la double morale, les hommes exigent la pureté de leurs épouses. Or que sont-ils eux-mêmes? Des libertins, des débauchés. « La plupart des hommes sont à une femme pure, ce qu'une prostituée est à un jeune homme chaste. La dernière fille publique a plus de charme pour eux que la plus pure des vierges. C'est pourquoi l'amour des hommes est devenu un lupanar jusque sous le toit conjugal. »

Le désespoir de George Sand ne fut pas durable. En 1834, c'est la grande aventure avec Musset qui se termine dramatiquement à Venise par l'entrée en scène de l'insignifiant Pagello. Un mois après le départ de Musset, George Sand écrit *Jacques* et commet selon son aveu « son péché contre l'esprit ». Tous les personnages y proclament à l'envie la fatalité de l'amour et par conséquent le droit sinon même le devoir de céder à la passion, c'est-à-dire à leurs passions successives. Jacques écrit à sa fiancée : « Le mariage est l'une des institutions les plus barbares que l'humanité ait inventées. Je ne doute pas qu'un jour il soit aboli. Vous allez me jurer d'être fidèle. Ce serment est une absurdité. C'est Dieu qui donne et qui reprend l'amour. » *Jacques* est l'apologie de l'amour libre, la générosité du mari se manifeste par son suicide.

Balzac trouve ce roman absurde et le dit dans une lettre du 19 octobre 1834 à Mme Hanska : « *Jacques*, le dernier roman de Mme Dudevant, est un conseil donné aux maris qui gênent leurs femmes, de se tuer pour les laisser libres. Ce livre-là n'est pas dangereux. Vous écririez dix fois mieux si vous écriviez par lettres. Celui-là est vide et faux d'un bout à l'autre. Une jeune fille naïve quitte, après six mois de mariage, un homme supérieur pour un freluquet, un homme important, passionné, amoureux, pour un dandy, sans aucune raison physiologique ni morale... J'aime mieux les ogres, le Petit Poucet et la Belle au Bois dormant. » A cette époque Balzac est fort prévenu contre George Sand, il a à la suite de sa rupture, recueilli le malheureux Sandeau, mais très rapi-

dement Balzac se rendra compte de la médiocrité du « petit Jules » et il finira par donner raison à George Sand.

Rencontre de Balzac et de George Sand à Nohant.

Il rencontrera cette dernière à Nohant, où elle s'est réfugiée pour retrouver près de la terre natale un asile contre le malheur. Dans une lettre à Mme Hanska du 2 mars 1838 nous avons un témoignage capital sur George Sand, peut-être le plus lucide qui nous ait été jamais donné.

« J'ai appris que George Sand était à sa terre de Nohant, à quelques pas de Frapesles, et je suis allé lui faire une visite... J'ai abordé le château de Nohant le samedi gras, vers sept heures et demie du soir, et j'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effigies, des bas coquets et un pantalon rouge. Voilà pour le moral. Au physique, elle avait doublé son menton comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc, malgré ses effroyables malheurs ; son teint bistre n'a pas varié ; ses beaux yeux sont tout aussi éclatants ; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je le lui ai dit, après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'œil. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste, et travaillant énormément. Elle mène à peu près ma vie. Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi ; moi, je me couche à six heures du soir et me lève à minuit. Mais, naturellement, je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons pendant trois jours bavardé depuis cinq heures du soir, après le dîner, jusqu'à cinq heures du matin, en sorte que je l'ai plus connue, et réciproquement, dans ces trois causeries, que pendant les quatre années précédentes où elle venait chez moi, quand elle aimait Jules Sandeau, et que quand elle a été liée avec Musset. Elle me rencontrait, vu que j'allais chez elle, de loin en loin.

Il était assez utile que je la visse, car nous nous sommes fait nos mutuelles confidences sur Jules Sandeau. Moi, le dernier de ceux qui le blâmaient sur cet abandon, aujourd'hui je n'ai que la plus profonde compassion pour elle, comme vous en aurez une profonde pour moi quand vous saurez à qui nous avons eu affaire, elle, en amour, moi en amitié.

Elle a cependant été encore plus malheureuse avec Musset, et la voilà dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour, parce que, dans l'un et l'autre état, elle n'a eu que déceptions.

Son mâle était rare, voilà tout. Il le sera d'autant plus qu'elle n'est point aimable, et, par conséquent, elle ne sera que très difficilement aimée. Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, chaste ; elle a les grands traits de l'homme ; ergo, elle n'est pas femme. Je ne me suis pas plus senti qu'autrefois près d'elle, en causant pendant trois jours à cœur ouvert, atteint de cette galanterie d'épiderme que l'on doit déployer en France et en Pologne pour toute espèce de femme. Je causais avec un camarade. Elle a de hautes vertus, de ces vertus que la société prend au rebours. Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi, une candeur, une conscience, dignes des grands bergers qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté.

Car, comme elle le disait avec une immense fierté (je n'aurais pas osé le penser de moi-même) : « Puisque par nos écrits nous préparons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre. »

Et nous avons causé toute une nuit sur ce grand problème. Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout, puis que, quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle. J'ai beaucoup gagné en faisant reconnaître à Mme Dudevant la nécessité du mariage, mais elle y croira, j'en suis sûr, et je crois avoir fait du bien en le lui prouvant... »

Que Balzac ait contribué à orienter George Sand vers la nécessité du mariage, nous le croyons volontiers, mais nous pensons que d'autres influences ont dû agir avec plus de force, celles de ses nouveaux amis les théoriciens socialistes, en particulier Pierre Leroux.

Dans sa lettre à D. Nisard qu'on peut dater de 1836 (antérieure donc à la visite à Nohant) George Sand rédige son plaidoyer *pro-domo* : « Vous dites, monsieur, que la haine du mariage est le but de tous mes livres. Il n'en est pas question dans *Lélia* (première version). *Indiana* n'est pas une apologie de l'adultère, et l'amant y a un rôle pire que le mari. *André* n'est ni contre le mariage, ni pour l'adultère. *Simon* se termine par l'hyménée comme un conte de Perrault... » elle admet le caractère antimatrimonial de *Jacques*. Mais elle ne se contente pas de se défendre, elle se prononce positivement : « J'ai été bien étonnée lorsque quelques saint-simoniens, philanthropes consciencieux, chercheurs estimables et sincères de la vérité, m'ont demandé ce que je mettais à la place des maris.

Je leur ai répondu naïvement que c'était le mariage. » « Mais cet amour, c'est le mariage tel que l'a fait Jésus, tel que l'a expliqué saint Paul, tel encore si vous voulez, que le Code civil en exprime les devoirs réciproques... »

Réponse de Balzac à George Sand : « Les Mémoires de deux jeunes mariées. »

Ce que veut George Sand c'est le mariage fondé sur l'amour ... et Balzac? Certainement la même chose et pourtant leurs perspectives ne sont pas exactement les mêmes.

Balzac lui aussi a cru au triomphe de l'Amour-passion. Lui aussi a connu l'échec. Son amour pour Mme de Berny ne pouvait qu'aboutir à une déception étant donné l'énorme différence d'âge. Il connut d'autres échecs, en particulier avec la duchesse de Castries. La confession inédite du *Médecin de campagne*, la *Duchesse de Langeais*, nous apportent des témoignages de ces déboires.

Dans *le Lys dans la vallée* (1835), le thème est bien, comme l'a montré R. Pons l'échec de la tentative de déification de l'amour des romantiques.

Ceci pourrait être une réponse à George Sand. Mais le vrai dialogue se développe dans les deux romans nés de la rencontre de Nohant : *Béatrix* et les *Mémoires de deux jeunes mariées*. Nous savons par la lettre de Mme Hanska (déjà citée) que *Béatrix* est le roman des amours de Liszt et de Marie d'Agoult. « C'est à propos de Liszt et de Mme d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des Galériens ou des Amours forcées que je vais faire, car, dans sa position, elle ne le peut pas. » *Béatrix*, c'est aussi une nouvelle incarnation de George Sand dans le personnage de Camille Maupin, qui a d'ailleurs beaucoup plus de grandeur que son modèle. Mais, dans le domaine qui nous intéresse c'est aussi le roman de l'échec lamentable de l'Amour-passion et le triomphe du mariage de raison si vilipendé par les romantiques.

Mais, nous pensons que la conception du mariage que se fait Balzac se manifeste encore mieux dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*. (1)

Ce roman de 1841-1842 est dédié à George Sand. Dédicace qui nous montre toute l'estime et toute l'amitié que lui voue Balzac : « Ceci, cher George, ne saurait rien ajouter à l'éclat de votre nom, qui jettera son magique reflet sur ce livre ; mais

(1) C'est l'époque où de l'aveu de Balzac, les deux écrivains se voyaient assez souvent. (Lettres à l'étrangère II, 552).

il n'y a là de ma part ni calcul, ni modestie. Je désire attester ainsi l'amitié vraie qui s'est continuée entre nous à travers nos voyages et nos absences... »

Ce roman est une longue réponse à George Sand sur le problème du mariage, les grands écrivains dialoguent par leurs œuvres.

Les *Mémoires de deux jeunes mariées* ont été diversement jugés. Gide trouvait cet ouvrage « pâteux ». Alain qui est avec Curtius, le critique qui a jeté le plus de lueur sur *la Comédie humaine*, l'admire. « J'envie le lecteur s'il s'en trouve, qui aura négligé ce roman-là, détourné peut-être par le titre ; il a bien du plaisir en réserve. Mais comment donner l'idée de ce chef-d'œuvre qui vaut par la perfection du détail? »

C'est après *le Lys dans la vallée* et d'une façon beaucoup plus radicale que dans *le Lys*, le procès du romanesque. La plus grande originalité étant que ce procès est instruit non en dehors mais à l'intérieur du mariage. Ce qui montre en passant que la définition que donne Jean Guitton de l'amour romanesque est insuffisante. « J'appelle romantique ou romanesque, tirant cette épithète du genre littéraire que ce thème d'amour a si continuellement inspiré en Occident, l'amour passionné de l'homme et de la femme qui se développe en dehors des liens du mariage. » Louise de Chaulieu « qui deux fois s'en va au désert, avec l'amour pour toute pâture » est mariée les deux fois.

Dans ce roman par lettres, deux amies de pension, Louise et Renée, mènent chacune leur vie, l'une selon la plus folle passion, l'autre selon la sagesse traditionnelle.

L'une a été exaltée par la littérature romantique, l'autre lit de Maistre et Bonald, les défenseurs de la tradition. Le roman est très concret. Les deux héroïnes raisonnent fort bien, continuant les causeries du couvent. L'opposition entre la blonde et la brune, entre le mariage romantique et le mariage de raison, est si marquée qu'on pourrait y voir de l'artifice ; mais le détail toujours si vrai chez Balzac rétablit le naturel.

La raisonnable a épousé à son retour de pension, sur le conseil de ses parents mais après l'avoir soigneusement étudié, un gentilhomme de Provence, ancien officier de Napoléon, usé par les malheurs de la retraite de Russie. L'époux accepté par raison mais aussi par dévouement est progressivement aimé. « L'amour raisonnable s'y développe selon la commune morale, d'après les relations biologiques, économiques et politiques, par le refoulement des rêves, par un changement incessant des conditions de sentiment même. » Les enfants sont entre ces époux qui s'estiment d'abord puis qui s'aiment

le lien solide. « Enfin la famille se constitue selon biologie et sociologie ; en un sens elle efface les individus, en un sens elle les dessine et les marque... »

Par contre, du côté Chaulieu, une famille dissoute qui vit selon les normes du XVIIIe siècle. « Une jeune fille sacrifiée au frère, et qui doit faire elle-même sa destinée. » Un amour secret et impossible d'abord pour un émigré qui se termine en mariage brillant mais marqué de mystère et de solitude. L'Amour se développe comme chez toutes les héroïnes romantiques selon ses propres lois. La femme est maîtresse dans le sens complet du terme. L'homme est dévoré, il meurt par l'égoïsme et la jalousie de sa partenaire.

Comme si cela ne suffisait pas, Louise de Chaulieu oubliant les conseils de sa raisonnable amie, épouse en secondes noces un artiste bien plus jeune qu'elle. Elle éprouve à son tour l'amour obéissant, elle est à son tour dévorée de jalousie et périt par ses mirages.

En définitive la leçon que Balzac propose à George Sand, c'est non seulement l'échec de l'amour romanesque, mais aussi la nécessité de la société pour assurer le bonheur individuel. Nous sommes loin des affirmations rousseauistes des lettres et des romans de 1820, Balzac était devenu sous l'influence de Bonald mais surtout grâce à sa propre évolution un partisan de « la famille sainte et sacrée ». George Sand d'ailleurs, tout en continuant à créer des héroïnes romanesques était elle aussi arrivée à défendre le mariage, ce que Bonald avait été pour Balzac, les théoriciens socialistes l'ont été pour l'auteur de *Lélia*.

Mais l'amour romanesque est condamné d'une façon beaucoup plus radicale par Balzac que par George Sand qui restera fidèle jusqu'au bout à sa croyance à la bonté originelle de l'homme, aux influences de Rousseau.

Chez Balzac, qui évolue comme l'a bien marqué l'abbé Bertault, vers un catholicisme authentique, la croyance dans le péché originel imprègne toute la création romanesque. *La cousine Bette* (1846) marque bien le rôle du mal dans la société et la condamnation des illusions romantiques. Il nous parle du nouvel art d'aimer que ne comprenait pas le baron Hulot : « Cet homme de l'Empire, habitué au genre Empire, devait ignorer absolument les façons de l'amour moderne, les nouveaux scrupules, les différentes conversations inventées depuis 1830, et où la pauvre faible femme finit par se considérer comme la victime des désirs de son amant, comme une sœur de charité qui panse des blessures, comme un ange qui se dévoue. Ce nouvel art d'aimer consomme énormément de paroles évangéliques à l'œuvre du diable. La passion est un

martyre. On aspire à l'idéal, à l'infini, de part et d'autre l'on veut devenir meilleur par l'amour. Toutes ces belles phrases sont un prétexte à mettre encore plus d'ardeur dans la pratique, plus de rage dans les chutes que par le passé... » *La cousine Bette* est le roman de la destruction du mariage et de la famille par la sensualité, rien n'est plus éloigné des illusions romanesques.

Ceci ne veut pas dire d'ailleurs que Balzac condamne l'amour dans le mariage. Pour lui, il n'y a pas de bonheur sans amour mais cet amour n'est qu'un des éléments du bonheur. Il y a des couples heureux dans *la Comédie humaine :* les de l'Estorade, les Lebas, les Birotteau et leur fille qui épouse Anselme Popinot, il y a les Rabourdin des *Employés*, les Séchard, Ursule Mirouet et son Savinien. Si nous prenions la peine d'étudier chacun de ces couples, nous verrions chaque fois dans ce bonheur un élément de raison, un élément enfin par quoi l'amour cessant d'être absolu, rejoint la société.

Choisissons parmi ces exemples, celui qui à première vue apparaît comme le plus romanesque. Ursule Mirouet est une petite bourgeoise, elle aime et elle est aimée par Savinien de Portenduère qui appartient à une famille de vieille noblesse entichée de préjugés. Ces deux amants rencontrent dans leur famille autant d'obstacles que Roméo et Juliette, et pourtant grâce à l'intervention du Ciel, l'amour triomphe. N'est-ce pas là un amour heureux et qui se développe malgré la société? Mais, si nous suivons attentivement le déroulement du récit nous nous apercevons que Savinien s'éprend d'Ursule au moment où, sortant de la prison pour dettes, il a compris que « l'argent était le pivot, l'unique moyen, l'unique mobile de la société » ; au moment où il vient de déclarer qu'il veut épouser une jeune personne qui lui donnera l'éligibilité et enfin parce que « je ne sais quel pressentiment » lui fait voir dans Ursule « la femme que le docteur lui avait dépeinte en l'encadrant d'or avec ces mots magiques : sept ou huit cent mille francs ». Et, effectivement la dot d'Ursule permettra à Savinien de relever le prestige de sa famille. Ce mariage d'amour est aussi un mariage de raison.

La parfaite convenance des situations n'est d'ailleurs pas le seul élément extérieur que Balzac introduise dans l'amour. Les Birotteau, les Lebas, les Popinot, les Portenduère, les Séchard, les l'Estorade sont heureux, non seulement parce que leur mariage a été une chose raisonnable, mais aussi parce qu'ils ont d'autres préoccupations que l'amour. Ils ont leur commerce, leur avancement, leur fortune, la gloire de leurs découvertes scientifiques ou de leurs créations poétiques. Aucun d'eux n'accepte de se limiter à l'amour. Dans les

Illusions perdues nous avons une très belle scène d'amour entre David Séchard et Ève Chardon. De quoi parlent-ils? De leurs amours certainement. Mais aussi de leur avenir, des découvertes que David pense faire dans la fabrication du papier. Ceci n'est pas une conception faible du mariage, c'est la conception de nos grands écrivains classiques à base de raison et de volonté. Les couples heureux de Balzac aiment sans perdre de vue le monde qui les entoure. Ils savent que le bonheur est une construction et qu'on ne construit pas avec un seul matériau. Que le bien et le mal se partagent la nature humaine, que la vie est une lutte de tous les instants et que le bonheur est dans cette lutte.

Après Louise de Chaulieu et Macumer, il y a dans *la Comédie humaine*, un autre amoureux qui se laisse envahir par son amour, qui voit en lui un dieu auquel il faut sacrifier son ambition, sa vocation. « Adieu la gloire, adieu l'avenir, adieu la vie que je rêvais ! Maintenant ma tant aimée, ma gloire est d'être à toi... Ma vie, n'est-ce pas de rester à tes pieds?... » Or, c'est un fou qui parle, Louis Lambert, et cet amour idolâtre a contribué à l'enfoncer dans sa folie.

Pouvons-nous conclure sur ce dialogue interrompu et inachevé comme tous les dialogues humains? Balzac et George Sand ont connu dans leur conception du mariage une évolution parallèle. D'abord disciples de Rousseau, en révolte contre les contraintes sociales, ils ont fini par reconnaître la nécessité du mariage. Ayant ouvert les yeux de leurs contemporains sur l'importance de ce problème, ils ont montré le danger des contraintes sociales, le rôle avilissant de l'argent, la nécessité de la liberté dans le choix. Leur accord a été complet sur la nécessité pour la jeune fille d'une préparation au mariage bien éloignée des préoccupations des éducateurs de l'époque.

Ce qui les sépare c'est en définitive leur conception fondamentale de la nature humaine, George Sand fidèle jusqu'au bout à la pensée de Rousseau croit à la bonté originelle de l'homme, elle reste fidèle jusqu'au bout au mysticisme passionnel c'est ce que ne lui pardonnera pas Baudelaire qui, lui, croit au Mal et au Diable et l'appellera le « Prudhomme de l'immoralité ». Balzac croit au péché originel, il voit de plus en plus le rôle du Mal dans le Monde et ses derniers romans *la Cousine Bette*, *les Paysans* sont les plus pessimistes Une comparaison entre *les Paysans* de Balzac et les romans champêtres de George Sand serait à ce point de vue particulièrement éclairante. Mais, en posant le problème fondamental du mariage, ils ont l'un comme l'autre contribué à préparer « une révolution pour les mœurs futures ».

GEORGES PRADALIÉ.

L'enfant et la famille, hier et aujourd'hui

La meilleure approche de l'idéal social et culturel d'une société réside, à mon sens, dans l'analyse des méthodes et des objectifs éducatifs de cette société : codifiée dans une législation pointilleuse, comme dans toutes les nations contemporaines sur-développées, ou bien régie par la pratique plus souple de coutumes transmises de génération en génération, l'éducation exprime toujours avec bonheur les ambitions que la société globale et les différentes classes sociales nourrissent à l'endroit des petits d'hommes : l'avenir et les nostalgies s'y inscrivent de façon aussi intelligible que possible pour l'historien et le sociologue. Nul n'ignore quelles clartés jeta sur les sociétés de l'Antiquité classique l'admirable ouvrage d'Henri Irénée Marrou, publié il y a une bonne dizaine d'années, sur l'Histoire de l'Éducation (1). Qui s'attacherait avec patience à prendre la mesure des significations sociales et culturelles du mouvement d'Éducation nouvelle, dont l'Université française est « travaillée » depuis vingt ans, révèlerait à beaucoup de praticiens, et d'abord aux pédagogues eux-mêmes, la portée et le sens de maintes réformes en projet ou en cours d'application.

Un beau livre, récemment paru dans la collection *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui*, va nous permettre d'illustrer notre propos de façon plus concrète. Philippe Ariès, directeur de cette collection, a consacré une longue quête (cet ouvrage doit être, je pense, le fruit de dix ans de travail) à l'enfant et son éducation sous l'Ancien Régime, en France et dans les pays voisins (2). Ouvrez ce livre, plongez-vous dans ces pages si neuves sur l'histoire des jeux, les origines des classes scolaires, les petites écoles : vous ne le quitterez plus.

(1) Henri Irénée MARROU, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1948.

(2) Philippe ARIÈS, *l'Enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, 516 pages, 26 illustrations hors texte, Paris, Plon, 1960.

1. Un solide paradoxe

Vous ne le fermerez plus, ami lecteur, d'abord parce que, dès ses pages d'introduction, l'ouvrage de Philippe Ariès va vous heurter ; parce qu'il va droit contre une des « idées reçues » les plus solidement ancrées dans la mentalité collective d'aujourd'hui. Le point de départ de notre auteur est en effet celui-ci : la famille est plus solide aujourd'hui qu'elle n'était sous l'Ancien Régime ; citons : « Le sentiment de la famille apparaît comme l'une des grandes forces de notre temps. J'en viens [alors] à me demander, non pas s'il décline, mais s'il n'a jamais existé aussi fort, et même s'il existe depuis longtemps » (1).

Chacun croit savoir, au contraire, que, depuis un siècle et demi, la société française est rongée par un mal inexpiable qui a nom la désagrégation de la famille. Beaucoup des malheurs français s'expliquent par là et, depuis une vingtaine d'années, tout un courant de pensée s'est appliqué à donner à cette thèse le rayonnement des vérités d'évidence. Ce fut pendant quatre ans une des grandes « pensées » du régime Pétain, une de ses devises ; c'est encore un des refrains électoraux de prédilection du Mouvement Républicain Populaire ; c'est enfin parfois l'explication ultime de démographes en mal de démographisme, ce nouveau *sésame* en matière de sciences sociales (2).

Ph. Ariès refuse donc d'admettre cette idée trop courante, que nous devons en partie, à la fois aux enseignements des sociologues, et à ceux des historiens, trop prompts à admettre sans discussion les postulats psychologiques un peu courts du « sens commun ». Les sociologues, fils d'Auguste Comte, n'ont jamais mis en doute que la famille doive toujours constituer la cellule de base de la vie sociale, sous quelques cieux que ce soit. Les historiens ont accepté sans sourciller les déductions de juristes, supputant la portée familiale du Code civil (et le partage des successions), de la législation du divorce (1884), de l'affaiblissement de l'autorité paternelle et maritale au cours du XXe siècle. *Laudatores temporis acti*, beaucoup d'historiens ont ainsi accrédité l'idée d'un contraste simple entre une famille d'Ancien Régime, solidement constituée, héritière des vertus de la République romaine,

(1) Ph. ARIÈS, ouvrage cité, Introduction, p. III.

(2) A. SAUVY, *la Montée des jeunes*, Paris, 1959, *passim*. A. Sauvy s'est fait le chantre du redressement démographique français depuis 1940.

— et la famille menacée, sans consistance, du XIXe et surtout du XXe siècle.

Nous avons donc affaire ici à un véritable mythe, si nous suivons Ph. Ariès qui nous propose le schéma inverse : une famille d'Ancien Régime sans stabilité vraie, un sentiment familial très fort aujourd'hui. Pour qui s'étonnerait qu'un tel contresens puisse être monnaie courante, qu'un mythe aussi foncièrement erroné puisse poursuivre sa carrière dans maints manuels d'histoire et dans le fonds commun de la littérature courante : quotidiens, presse du cœur, etc..., disons tout de suite que le fait n'a rien d'exceptionnel. Les contempteurs des cent cinquante dernières années de notre histoire ont été si virulents qu'ils nous ont souvent bâti de toutes pièces un Ancien Régime abusivement idyllique : citons, pour ne prendre qu'un exemple, l'opposition entre le travail artisanal, de qualité, effectué dans la joie créatrice, et le travail à la chaîne, abrutissant et horriblement quantitatif... Je ne prétends pas que le travail à la chaîne suscite la joie, mais je crois très contestable le tableau traditionnellement riant du travail artisanal. Disons donc d'un mot qu'il existe toute une histoire de France en grande partie mythique, faite d'imageries d'Épinal, et qui constitue le bagage du Français moyen, même bachelier, grâce aux vertus de l'oubli collectif et de l'utilisation incessante de cette mythologie, dans la vie courante, dans les « communications de masse » : un exemple de ces mythes qui n'ont plus grand rapport avec la connaissance historique scientifiquement établie? la poule au pot hebdomadaire de Sully et Henri IV. Assurément, cette histoire stéréotypée est vivante, certaines légendes sont même d'une ténacité redoutable, et elles mériteraient étude, et démystification (1).

Mais revenons justement à Ph. Ariès : non pas pour entreprendre le premier pas de cette démystification en discutant de son paradoxe lui-même ; il faudrait un volume, — et quelques recherches — pour rendre compte aussi du sentiment familial d'aujourd'hui, et suivre dans le détail le rapport avec les situations passées : divorces, enfants abandonnés sont aujourd'hui dûment enregistrés, mis en statistiques éloquentes. Il faudrait pouvoir comparer divorces et abandons

(1) Que cette image de son passé que nourrit quotidiennement une nation ne corresponde pas aux réalités reconstituées par l'histoire scientifique, c'est bien évident ; qu'il y ait intérêt à prendre la mesure du décalage entre les mythes et les reconstitutions scientifiques, nul doute non plus. A qui hésiterait, conseillons la lecture du très beau livre de Robert Minder, où celui-ci fait cet inventaire pour l'Allemagne : Robert MINDER, *Allemagne et Allemands*, tome I, Paris, Seuil, 1948.

de famille (en ces temps où le divorce est impensable, la disparition pure et simple du mari est chose fréquente (1)... ; comparer les pourcentages d'enfants recueillis par l'Assistance publique aujourd'hui, et les rares données que nous possédons sur les enfants, légitimes et illégitimes, abandonnés autrefois aux porches des églises, ou ailleurs... Il est plus simple, plus profitable aussi, de suivre le fil de la démonstration de Ph. Ariès. S'il y a « modernité du sentiment de la famille », c'est, nous dit-il, grâce à un nouveau sentiment de l'enfance, grâce à la place nouvelle prise par celle-ci dans la société, jusqu'à sa royauté incontestée et incontestable du XX[e] siècle.

2. La Démonstration

Le cheminement que nous voulons suivre un instant, est beaucoup trop complexe pour que nous en reproduisions tous les détours : notre auteur a beaucoup lu, mémorialistes, conteurs, chroniqueurs ; il a beaucoup vu aussi : c'est une des originalités de son livre, que l'utilisation constante des représentations picturales de l'enfant et de la famille, retrouvées dans tous les grands musées de l'Europe occidentale. Grand voyageur, il ne se prive pas de plonger dans le temps présent pour rendre sensible par des comparaisons la distance du passé au présent, la « dialectique du passé et du présent ».

Allons donc au schéma, à l'essentiel : le Moyen Age, du XI[e] au XV[e] siècle, a peu pratiqué le sentiment de l'enfance. Pour les hommes de cette époque, l'enfant ne compte pas en tant que tel. Jusqu'à sept ans, il n'est rien, et c'est tout juste s'il est décompté parmi les membres de la famille. Traduction quotidienne d'une réalité démographique terrible : jusqu'à cet âge, la survie de l'enfant n'est pas assurée. Dans tous les ménages, c'est au moins un sur deux des enfants qui disparaissent avant de passer ce cap. Et encore à l'époque moderne (XVI[e]-XVII[e]), il est bien difficile de s'attacher vraiment à ces existences si menacées. Mais à partir de sept ans, l'enfant entre dans le monde des adultes, participe à leurs activités, jeux ou travaux, sans qu'aucun ménagement ne soit apparemment pris à son égard. La découverte de la vie se confond avec l'apprentissage d'un métier et du monde adulte, dans toute sa complexité. Ainsi se comprend, par exemple, l'impu-

(1) A propos des protestants fuyant la persécution dans les années 1549-1560 (sur 5 000 réfugiés à Genève, tous (sauf 20) sont des hommes sans femmes, ni enfants), j'ai signalé, dans un article récent, cette réalité méconnue. Cf. *Annales E.S.C.*, 1959, n° 4, p. 665.

deur (à nos yeux) de cette société qui n'a pas encore reconnu l'innocence de l'enfant (1).

Le sentiment de l'enfance naît donc peu à peu au sein d'une société qui, au départ, — laissons de côté le problème de l'héritage classique, du Haut Moyen Age (2) —, ne réserve pas de place particulière à l'enfant ; si ce n'est, à partir du XIIe siècle, avec les représentations religieuses de la Vierge à l'enfant. Mais cette expression artistique est sans doute la première manifestation, et le premier jalon, d'une longue évolution. Au cœur de cette transformation, Ph. Ariès place l'essor de l'éducation, disons plus exactement de l'enseignement, essentiellement aux XVIe et XVIIe siècles : c'est l'objet de sa deuxième partie.

Précisons quelques points de ce propos : sans doute le Moyen Age avait-il ses écoles, et ses idées sur l'éducation. Mais nous y retrouvons précisément les traits signalés à l'instant : le page, qui va apprendre le métier des armes chez le suzerain de son père, est un apprenti au même titre que le fils du tonnelier, qui va cercler des tonneaux chez un voisin. Et les écoles médiévales sont des écoles d'adultes, en ce sens que tous les âges s'y trouvent mêlés indifféremment pour recevoir un enseignement indifférencié. Cette seconde partie, intitulée *la Vie scolastique*, nous montre la formation du monde à part de l'enfance, à partir de l'école. L'institution des classes scolaires, le progrès de la discipline, la différenciation des programmes, voire enfin la création des internats, tous ces facteurs ont concouru au même résultat, la scolarisation de la jeunesse a entraîné le développement d'un sentiment nouveau : l'originalité, la spécificité de l'enfance face aux adultes.

Indiquons en passant que ces exigences éducatives qui se traduisent par les innombrables fondations de collèges (3) des XVIe et XVIIe siècles, sont celles de la bourgeoisie au moment où les transformations techniques, pratiques et culturelles exigent un bagage intellectuel plus poussé. L'enfance scolarisée dans les collèges des Jésuites, des Oratoriens, dans les écoles de Port-Royal, c'est l'enfance noble et bourgeoise, mais surtout bourgeoise (4). Les premiers modèles éducatifs

(1) Cf. notamment les chapitres IV et V de la première partie : *Petite contribution à l'histoire des jeux* et *De l'impudeur à l'innocence*.

(2) Dont H. Marrou traite pour l'essentiel. *Op. cit.*, notamment pp. 448-460.

(3) Ph. Ariès consacre un chapitre au collège, « institution nouvelle » : le chap. II de la 2e partie.

(4) Il n'était pas dans le propos de notre auteur de faire une histoire de la pédagogie : programmes et formation de maîtres auraient pu cependant lui fournir quelques arguments supplémentaires.

médiévaux, le page au château, l'oblat au couvent, sont maintenant bien dépassés, oubliés. Rien n'est changé cependant pour les enfants des classes populaires, au moins pour les petits paysans : dans les villes, il est sûr qu'une partie des artisans a pu profiter des nouvelles institutions scolaires, et, dès le XVIIe siècle, y « pousser » sa progéniture.

Troisième temps de la démonstration : l'habitude prise de reconnaître aux enfants une vie à part a entraîné une transformation de la vie familiale tout entière. L'image de la famille se modifie peu à peu, passant de la société domestique — et lignagère, si largement ouverte, — où entrent même encore au XVIe siècle, les bâtards et parfois la rivale de l'épouse légitime, — au groupe conjugal, fermé et comme replié sur lui-même, plus exactement sur l'enfant, qui, par les exigences propres à son âge, impose en quelque sorte ce repli.

Nous avons ainsi schématisé une pensée qui est beaucoup plus articulée, nuancée dans le détail de ses développements que nous ne pouvons le montrer. Du moins est-il possible ainsi de bien définir la démarche et de montrer comment, au-delà du XIXe siècle non négligeable — (Gavroche, les enfants des « courettes », les apprentis pâtissiers de Pierre Hamp fourniraient à Ph. Ariès les éléments d'une belle suite à son livre), — notre auteur parvient à légitimer son propos : la famille d'aujourd'hui doit sa solidité au sentiment de l'enfance que les progrès de l'éducation ont répandu ; mais en même temps, la famille s'oppose à la vie collective — ou, comme dit Ariès, à la « sociabilité ». Sous l'Ancien Régime, les relations sociales jouaient un rôle immense dans la vie quotidienne : la paroisse, la communauté villageoise ou le quartier urbain, la corporation ou les travaux des champs en commun, les fêtes et les veillées quotidiennes, autant d'éléments qui exprimaient une vie de relations suivies, fréquentes, — absorbantes. Aujourd'hui, la famille accapare la presque totalité du temps que laisse libre une vie professionnelle au rythme plus exigeant, sans doute, que les métiers d'autrefois. Citons encore : « On est tenté de penser que le sentiment de la famille et la sociabilité n'étaient pas compatibles, et ne pouvaient se développer qu'aux dépens l'un de l'autre » (1).

A vrai dire, dans cette régression des solidarités collectives, il y a certainement bien plus qu'un antagonisme entre vie de famille et relations sociales. Il faudrait faire entrer en ligne de compte, pour l'expliquer, et la création de nouvelles relations sociales, à peu près inexistantes jadis (celles du sport notamment), et le développement des contraintes pro-

(1) Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 461.

fessionnelles, et surtout l'essor des moyens audiovisuels de communication avec le reste du monde : la réunion familiale autour du poste de T.S.F. il y a vingt ans, autour de l'écran de télévision aujourd'hui, s'est substituée à la veillée multi-familiale de nos ancêtres... Enfin, il est bien certain que ce repli sur la famille est d'abord le fait de la bourgeoisie : les relations sociales sont restées vivantes dans les classes populaires (1). Cette évolution, si minutieusement jalonnée par Philippe Ariès, est essentiellement celle de l'enfant et de la vie familiale bourgeoise. La précision n'est pas sans importance, hier comme aujourd'hui.

3. L'Analyse des sentiments collectifs

Ce qui devrait dans ce livre enchanter tout lecteur, c'est moins la démolition méthodique d'un préjugé, que sa réussite à décrire, à force d'analyses minutieuses, l'évolution d'un sentiment. Entreprise peu courante, entreprise d'une rare difficulté aussi : suivre les méandres d'une négociation diplomatique hasardeuse, entre Mazarin et Philippe IV d'Espagne, c'est affaire de minutie aussi : mais surtout d'une bonne lecture des traités, échanges de lettres, comptes rendus d'ambassades. Retracer l'évolution d'un secteur économique, le commerce des laines entre l'Angleterre et le continent du XIIIe au XVIIIe siècle, c'est affaire de calculs, pondération de rapports, établissement de courbes, en utilisant des données chiffrées qui, contrôlées, procurent la solide sécurité du mathématiquement mesurable. En de tels exercices, maints historiens sont passés maîtres depuis des générations.

Ph. Ariès a choisi, lui, la voie plus dangereuse de l'histoire de l'affectivité : une histoire encore dans les limbes, traitée soit par prétérition, soit par l'usage anachronique d'une vulgate psychologique sans aucune vertu : l'amour, la haine, l'amitié sont bien de tous les temps, n'est-ce pas? La famille aussi. Mais le sentiment familial a changé, évolué profondément. A qui en douterait, à qui voudrait le réduire au souci de préserver l'espèce (ou toute définition biologique de ce genre), il faut faire lire ce livre ; entré dans le jeu, il reconnaîtra l'évidence, en suivant les raisonnements de Ph. Ariès. Qui

(1) Sur ce point, une première approche, trop rapide malheureusement, peut être utilement confrontée à Ph. Ariès : cf. dans P. Chombart de Lauwe, *la Vie quotidienne des familles ouvrières*, éditions du C.N.R.S., 1956, la Ire partie : conditions de vie et comportements, notamment le chap. III, le logement, le ménage, l'espace familial.

s'aviserait de nier la tristesse du « départ pour l'école », reproduit page 244?

Sans nul doute, une telle histoire des sentiments est-elle particulièrement difficile : faire parler les livres de raison, les mémoires, les chroniques est moins simple que comptabiliser les livres de caisse : additionnées recettes et dépenses, le résultat brut est là, indiscutable. Par contre, la première enfance de Louis XIII racontée par Héroard, si souvent citée ici, a-t-elle valeur exemplaire? A la fin du XVIe siècle, Montaigne indique négligemment qu'il a perdu deux enfants en bas âge, dont il a même oublié les noms. Mais Montaigne, ce passionné de solitude, n'est peut-être pas le père de famille moyen de l'époque. En ces domaines d'approche si délicate, une connaissance intime des milieux et des hommes reste bien le seul moyen qui permette de jauger à sa valeur, à sa portée, telle et telle expression. Expliquons : Ph. Ariès nous retrace le passage d'une famille lignagère, mal délimitée, à une famille infantilisée, le passage d'un sentiment vague à un sentiment exactement cerné... A aucun moment il n'évoque le problème conjugal — qui nous paraît si important aujourd'hui ; pour lui, dirai-je, le couple ne compte pas. En me bornant aux XVIe et XVIIe siècles, que je connais mieux, je protesterais volontiers contre cette façon de voir. Mais, s'il nous fallait vider le débat (pas question même de l'ouvrir ici !), nous aurions à mettre sur table une masse de notations (1) que lui-même, comme moi, a connues, notées, mais qu'il a éliminées, alors que je leur accorde plus de crédit... Voilà bien les dangers, les difficultés d'une histoire des sentiments.

Mais, en revanche, quelle richesse, quel progrès vers une connaissance scientifique solide du passé ! Suivons, à travers ce livre, une de ses idées maîtresses : une évolution — que ce soit des sentiments ou des techniques — ne se fait pas dans une société donnée, à un rythme uniforme. Il existe là, comme en économie, des pôles de croissance, et des freins géographiques ou sociaux. C'est revenir à l'idée déjà indiquée plus haut, que la bourgeoisie porte, plus que tout autre classe, la transformation qui est ici en question. Mais si la bourgeoisie est l'avant-garde, c'est bien admettre qu'il y a, à côté d'elle, des « conservatoires », des zones retardataires, où se retrouvent avec un ralentissement parfois séculaire, mœurs et sentiments, oubliés, abandonnés ailleurs. Ph. Ariès identifie de la sorte plus d'un conservatoire où il découvre aujourd'hui encore le reflet de notre Ancien Régime. Au premier rang, il place les

(1) Citons au premier rang, pour les curieux, les plus accessibles : Montaigne, Rabelais, les lettres de Pasquier.

sociétés islamiques, qu'il qualifierait volontiers de médiévales : l'école coranique mêle tous les âges, comme l'école médiévale occidentale du XVe siècle ; l'impudeur des XVIe-XVIIe siècles est celle des sociétés musulmanes les plus traditionnelles (1). Laissons cette comparaison qui ne m'inspire pas pleinement confiance. Ariès est beaucoup plus convaincant lorsqu'il montre comment les classes populaires et les jeux de l'enfance conservent mœurs et sentiments traditionnels. Assurément, la famille populaire d'aujourd'hui a gardé plus solidement les attaches lignagères que les milieux bourgeois : communions, baptêmes, enterrements y sont encore l'occasion rarement délaissée de réunir les parents, oncles, tantes, cousins, etc... (2). Assurément, seuls les enfants se déguisent encore de nos jours, à l'occasion du carnaval au moins. La pratique adulte du déguisement, courante au Moyen Age — et aux temps modernes —, a maintenant disparu à peu près totalement.

Conservatoires et avant-gardes : ces ruptures montrent bien, que cette histoire des sentiments débouche normalement — et s'appuie — sur une histoire sociale. Gardons l'exemple des jeux. Les adultes des classes supérieures ont renoncé aux XVIIe et XVIIIe siècles à un bon nombre de jeux qui étaient pratiqués autrefois dans toute la société et par tous les âges. La survivance en a été assurée là encore par les enfants et les classes populaires. Comme dit bien Ph. Ariès, « l'ancienne communauté des jeux s'est rompue au même moment entre les enfants et les adultes, entre le peuple et la bourgeoisie » (3). Cette coïncidence recouvre sans nul doute un sentiment de classe.

***

Ce livre de Ph. Ariès mérite la discussion la plus large : il informe aussi bien les historiens, sur des réalités essentielles d'un passé méconnu que les spécialistes du temps présent, trop souvent égarés par le manque de profondeur temporelle de leurs recherches. Reprenons notre point de départ : si le paradoxe n'en est pas un, c'est bien toute notre vision des réalités familiales, passées et présentes qu'il faut réviser, c'est toute notre conception d'une longue évolution à mettre au point. Car le directeur de la collection *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui* nous offre avec ce volume un élément de haute qualité,

(1) L'argument est tiré de *la Statue de sel* de Memmi ; cf. ARIÈS, pp. 106 et 107.

(2) Cf. dans l'ouvrage de Chombart de Lauwe cité plus haut, le chapitre intitulé : le repas et la communion alimentaire.

(3) Ph. ARIÈS, ouvrage cité, p. 101.

pour l'édifice encore en projet d'une histoire des mentalités digne de ce nom. A vrai dire, toute la collection est orientée en ce sens : depuis l'étude, déjà lointaine de Girardet sur la *Société militaire dans la France contemporaine*, qui était au premier chef une histoire de l'opinion, jusqu'à la récente plongée de Louis Chevalier dans le Paris romantique de la misère et du crime : *Classes laborieuses et classes dangereuses*, c'est l'histoire des civilisations, traitée, par monographies analytiques, sous l'angle de l'affectif. Histoire pionnière, histoire discutée, contestée. Elle ne manque pas, elle ne manquera pas de détracteurs prompts à revendiquer le retour aux sécurités traditionnelles de l'histoire politique ou de l'économie historique. Rendons grâce à Ph. Ariès, directeur et auteur, qui permet à cette histoire neuve d'aller de l'avant.

ROBERT MANDROU.

Lettre de Washington

ÉLECTIONS AMÉRICAINES — RÉACTIONS FRANÇAISES

Ce qui a été, jusqu'à l'avènement de Franklin Roosevelt une affaire n'intéressant que les Américains — les élections présidentielles — est devenu, depuis la guerre, chose pour ainsi dire universelle, de portée internationale. La personne du président qui occupera pendant quatre ans la fonction la plus importante du monde est évidemment décisive dans les affaires internationales; mais l'interrègne même, les mois pendant lesquels la vie politique américaine se trouve en suspens, est également devenu un facteur ayant son importance propre.

C'est dire que les étrangers, les Français en l'occurrence, sont plus curieux qu'il y a trente à quarante ans des élections, et cherchent davantage à comprendre de quoi il s'agit au juste? On a dit souvent, et à bon droit, que les Français, et les Européens en général, restent perplexes devant ce phénomène typiquement américain, c'est-à-dire dépourvu d'idéologie et de sérieux. Bref, il paraît que pour l'opinion publique en France les élections présidentielles sont essentiellement une sorte de jeu de cirque (un « show » disent les Américains), où l'événement politique sert de prétexte au bruit des tambours, des parades, et à la gaieté des grands enfants qui s'amusent. Demandez à un Français son opinion sur la différence entre Démocrates et Républicains, et il vous répondra qu'il n'en voit aucune, que ce sont deux groupes formés un peu au hasard, et qu'il commencera à s'y intéresser quand ils commenceront de s'opposer.

Cependant quelques nouvelles nuances se sont ajoutées ces derniers temps à ce tableau simpliste. Le contact avec bien des Français et la lecture de leurs écrits font apparaître un changement parfois appréciable dans le jugement porté par les Français sur le renouvellement quadriennal du personnel politique des États-Unis. Il semble y avoir, notamment, trois facteurs qui préparent une meilleure compréhension d'un phénomène qui, quoique toujours très « américain » dans ses manifestations extérieures, l'est beaucoup moins aujourd'hui dans ses raisons profondes. Je parle de « l'américanisation » de la vie politique dans les pays occidentaux.

1. *Il est incontestable que depuis la fin de la guerre la France,*

ainsi que les autres pays d'Europe, vit dans un état de confusion idéologique *croissante, où les partis politiques confondent leur position et entrecroisent leurs actes.*

2. *En même temps que les partis classiques usurpent le rôle et l'idéologie les uns des autres, ils se figent en tant que mécanismes de la vie politique et se vident de leur contenu idéologique. Leurs slogans expriment de moins en moins les réalités de l'époque car leurs buts traditionnels sont submergés par l'aspiration générale des grandes masses. Ces masses, d'ailleurs, se confondent avec la société entière où les classes, si elles ne disparaissent pas, n'articulent plus d'une façon décisive l'existence nationale. Dans ces conditions l'essence même de la* politique *tend à se désagréger : la stabilité et le bien-être sont les seuls objectifs. Or, pour les atteindre les formations politiques traditionnelles sont des instruments trop lourds; elles sont handicapées par leur bagage idéologique et par tout un héritage d'hostilité et de conflit de classe.*

Derrière, et au-dessus des partis, émerge une bureaucratie de spécialistes et de « managers », capable de réaliser les plans généraux et habile à se servir quand et comme il le faut de la façade politique existante. Dans son effort de garder entre ses mains les leviers de commande, cette bureaucratie utilise les « public relations », — ce qui, en France, consiste, justement, à identifier les nouveaux plans d'ensemble avec les aspirations populaires.

3. *Dès lors, les Français vivent dans un régime présidentiel où la nature du pouvoir leur est en partie cachée, c'est-à-dire qu'elle n'est pas exprimable à l'aide du vocabulaire politique traditionnel.*

***

Quels sont les résultats de cette transformation de structure qui rapproche la mentalité politique française de celle qui règne aux États-Unis — et qui a fait également son apparition en Angleterre, en Allemagne, et dans les pays nordiques?

La réaction des intellectuels français de gauche devant les élections présidentielles s'explique par leurs servitudes idéologiques. Comme leurs confrères américains, ils sont partisans de l'élection de Stevenson (dont ils ont contribué à « construire » l'image) car en la personne de l'ancien gouverneur d'Illinois ils reconnaissent les traits d'un Mendès-France, c'est-à-dire de l'homme cultivé, issu de la haute bourgeoisie, et favorable aux aspirations socialisantes et collectivistes du siècle. On peut se demander, cependant, si l'intelligenzia française voit en Stevenson un homme de gauche véritable, ou bien plutôt un rempart de ce que cette intelligenzia persiste à appeler « la

bourgeoisie américaine ». *En d'autres termes, aux yeux d'*Esprit, *de* France-Observateur *et de l'*Express, *Stevenson serait seulement le meilleur des maux possibles dans une Amérique où une « vraie » politique de gauche n'est pas, pour le moment, concevable.*

Mais nous savons que la gauche française ne comprend pas la nature des transformations actuelles. Pour elle, comme me le disait l'un d'eux — parmi les plus respectés — le monde s'achemine inévitablement vers le socialisme, un socialisme dont l'avant-garde est la Russie de Khrouchtchev, « ce vieil ouvrier qui nous juge » apparemment au nom de l'histoire. L'Amérique n'a donc le choix qu'entre l'accélération de ce processus et son ralentissement : la fin en est écrite sur la dernière page de l'histoire, qui n'est plus histoire *mais* utopie. *Ainsi les intellectuels de gauche préfèrent, bien sûr, Stevenson — un nouveau Roosevelt, peut-être, et au moins aussi favorable à une collaboration pacifique avec les Russes — mais sans grand enthousiasme. Ils savent que ce n'est pas lui, Kennedy, ni Rockefeller, qui pourraient ou voudraient procéder à des transformations réelles du « capitalisme » américain. Selon eux — et je rapporte encore une fois les propos de mon interlocuteur — il n'y a pas eu, depuis les premières années de l'administration rooseveltienne, une vraie réforme structurelle de l'économie et de la société américaines. C'est, qu'aux yeux de certains, seule, une* révolution *apporterait aux États-Unis le salut socialiste.*

Pour la droite française le mécanisme des élections américaines représente le jeu démocratique dans ses aspects les plus absurdes. Toutefois, c'est là une réaction plutôt viscérale, car, sous un autre plan, la droite se rend bien compte de l'importance, dans les circonstances actuelles, d'élire un homme qui ne soit pas dupe des communistes. Partant, leur « choix » est M. Nixon dont ils connaissent la fermeté et les principes conservateurs.

En plus, ils voient dans la constitution américaine, dans le régime dit présidentiel, un système qu'ils voudraient faire adopter par la France, car ils le considèrent comme une garantie de stabilité politique et comme un barrage contre l'ambition des partis. Cependant ils ne sous-estiment pas non plus le danger de voir le chef de l'État — prince qui gouverne — entouré d'un brain trust *qui ignore la vraie nature de la politique, n'a pas de responsabilités, et neutralise les bienfaits d'un pouvoir quasi monarchique.*

***

Il est assez probable que la désignation du sénateur Kennedy comme porte-drapeau du parti démocrate signale le début d'une ère nouvelle dans les annales des élections. Il n'est peut-être pas

exagéré de dire que cette victoire — qui pourra être facilement consacrée en novembre — indique la cohésion nationale du peuple américain qui n'écarte plus les catholiques. En outre, la campagne de Kennedy semble avoir subjugué la vieille machine du parti, grâce aux techniques les plus modernes mises au point par les experts de la Madison Avenue.

Il est trop tôt pour dire en quoi consiste cette méthode et s'il faut lui attribuer la réussite du jeune sénateur. Mais il n'en est pas moins vrai que Kennedy ne possédait ni l'expérience de vieux militant de Truman qui avait remonté la pente en 1948 d'une façon si spectaculaire, ni le prestige du général Eisenhower en 1952 et en 1956. Il y a donc un facteur nouveau que les analystes ne tarderont pas à étudier, surtout si ces mêmes facteurs doivent assurer l'élection de M. Kennedy à la présidence.

Au-delà du côté rituel des élections américaines, se fait jour un aspect qu'il faudra bien comprendre dans les pays où les développements économiques et sociaux semblables feront tôt ou tard apparaître les mêmes problèmes et les mêmes solutions. La société sans classes est, à beaucoup d'égards, plus facile à manipuler, ou, au moins, les instruments de la manipulation cessent d'être idéologiques pour devenir psychologiques. En effet, lorsqu'il n'y a pas grande différence entre les programmes économiques des partis et que la prospérité endort les passions politiques, les « public relations », érigées en science, deviennent les facteurs déterminants. Il y a ici une leçon qu'on ne doit pas négliger dans l'Europe « des patries » ou, demain peut-être, dans une Europe fédérée.

Qualifierons-nous la disparition, ou plutôt l'absorption de l'élément idéologique comme le déclin de la démocratie en général? De toute manière, et c'est ici une des racines de la confusion européenne, les élections présidentielles traduisent un nouveau rapport — nouveau en Europe — entre la nation et ses dirigeants. Ces derniers s'efforcent d'être tout pour tout le monde, sans favoriser ou fanatiser tel ou tel secteur de la population. Cela a ses avantages; mais, d'un autre côté, les gens désapprennent les réalités inévitables de l'existence politique, commencent à croire à une certaine magie qui règle les grandes questions. La chose politique, loin de disparaître ou de faiblir, se cache dans les bureaux des spécialistes et des planificateurs, ainsi que derrière un écran de mots d'ordre comme bien-être, harmonie sociale, et progrès ininterrompu.

Les intellectuels français prévoient l'approche de ce meilleur des mondes; ils ne peuvent s'empêcher d'y réagir selon leurs réflexes idéologiques. Quel que soit le résultat des élections, ils ne croient pas à un changement considérable dans l'orientation politique des États-Unis : une attitude plus ou moins ferme en-

vers les Russes, un « leadership » plus ou moins prononcé, ce sont des choses dont on peut discuter sans jamais aboutir. Mais ce qui est certain c'est que plusieurs aspects de la vie politique telle qu'ils la connaissent depuis un certain nombre d'années deviennent explicables à partir de l'étude du phénomène politique américain. Dans ce sens l'administration de Eisenhower a déjà été un champ d'observations utiles; la rivalité entre Kennedy et Nixon, l'entrée dans l'arène d'une génération de managers dépolitisés fournira d'autres exemples encore plus précieux.

THOMAS MOLNAR.

Dialogue avec Paul Reynaud

Il est difficile de parler de Paul Reynaud sans parler de sa jeunesse. Déjà, en 1922, le rencontrant chez le Bâtonnier Henri-Robert, le maréchal Foch le prenait... pour le fils de Paul Reynaud ! « Quatre-vingt-un ans, me dit-il aujourd'hui, c'est l'âge mûr... » Sa vivacité d'esprit s'accorde avec sa vivacité physique. On a peine à croire qu'il n'était que de six ans le cadet de Léon Blum et d'Édouard Herriot, qu'André Tardieu n'était que de deux ans son aîné. Il passe à travers les Républiques avec une vigueur qui les enterre toutes. Le premier tome de ses *Mémoires*, tout récemment publié, nous rappelle le rôle des plus importants qu'il a joué sous la IIIe — jusqu'aux élections « Front populaire » de mai 1936, date à laquelle l'ouvrage s'arrête (1).

Peu de souvenirs de cette époque dans son cabinet de travail, dont la porte s'ouvre toute grande sur l'entrée de l'appartement. Au-delà de cette porte, c'est, après le Palais-Bourbon tout proche, le vaste monde, que Paul Reynaud a parcouru dans tous les sens. Un planisphère géant en porte témoignage, tous les noms des villes où il est allé soulignés au crayon rouge. On sent que Paul Reynaud ne ronronne pas sur son passé ; que sa famille, ses enfants, le présent et l'avenir occupent toujours l'essentiel de sa vie.

Pourtant, ce passé n'intéresse pas que les historiens. Il se confond avec celui de nombreux Français. Dix mille exemplaires des *Mémoires* ont été vendus en quinze jours. Et c'est avec une satisfaction évidente que le Président me montre quelques-unes des critiques qui lui sont parvenues : *Un Paul Reynaud inconnu... Le roman d'un homme et un morceau d'histoire de France... Livre passionnant et passionné...* « Cela fait plaisir à un auteur, vous savez... »

— Comment avez-vous pu, vous, député actif s'il en est, président de la Commission des Finances de l'Assemblée nationale, conférencier, collaborateur d'un grand journal argentin, écrire cet énorme livre de 500 pages?

— C'est bien « écrire » qu'il faut dire, car je ne dicte pas. On peut, en écrivant, serrer son style de plus près. Ensuite, je corrige sur mon texte dactylographié.

« Le directeur littéraire des Éditions Flammarion lui ayant, un jour, suggéré d'écrire un *Paul Reynaud*, André Maurois m'a questionné. Je lui ai fourni des notes sur ma famille, mes premières années. Il me les a renvoyées en m'affirmant : « Vous feriez ce livre beaucoup mieux que moi. » C'est ainsi que je me suis mis au travail, il y a environ trois ans.

(1) *Mémoires*, t. I, *Venu de ma montagne*, Flammarion édit.

« Quant à ma documentation, mes souvenirs de jeunesse sont d'une parfaite fraîcheur. Je n'ai tenu un journal que pendant mon voyage autour du monde et pendant mes cinq années de prison. Mais j'ai utilisé bien entendu, les archives que j'ai rassemblées au cours de ma vie politique ».

Les cent premières pages du volume, consacrées à Barcelonnette et aux Barcelonnettes, à la famille de Paul Reynaud, à ses parents, à son enfance, à la vie en 1900, au tour du monde d'un jeune docteur en Droit qui s'est intelligemment laissé vivre avant de se mettre au travail, puis à ses débuts au Barreau, sont d'un charme très prenant. Descriptions, portraits ou croquis, évocations se succèdent, vivantes, saisissantes — avec, çà et là, la pointe d'humour ou d'émotion qui fait sourire ou attendrit.

C'est avec un portrait, celui de Waldeck-Rousseau, que s'annonce l'intérêt historique des *Mémoires*. Timidement, si j'ose dire, car il s'agit de Waldeck avocat.

— Je ne l'ai pas connu personnellement, me précise Paul Reynaud. Je l'ai entendu plaider à la 11e Chambre de la Cour, c'est tout...

Mais quelle impression il en a gardé ! Venant après ceux de Joseph Caillaux et de Paul-Boncour, ce nouvel éloge de Waldeck-Rousseau ne fera qu'ajouter à la renommée de cet homme étrange, « peu connu, peu aimé » et qui jamais ne fit « ce don de soi-même que la foule attend des grands pour leur pardonner leur grandeur ».

***

Son voyage autour du monde, « en aiguisant son patriotisme et en le faisant parfois saigner », avait donné à Paul Reynaud le goût de la politique. La loi de trois ans, en 1913, fut le premier grand problème d'intérêt national à s'imposer aux méditations du nouveau conseiller général des Basses-Alpes. Paul Reynaud, convaincu par une conférence de Barthou, est sévère pour les adversaires de la loi.

Je lui fais remarquer que Jaurès a été calomnié ; que son hostilité aux trois ans ne procédait pas, comme on l'a prétendu à tort, d'une volonté de désarmer la France face à une Allemagne de plus en plus menaçante ; que, contre l'état-major qui croyait à une guerre courte menée par les éléments actifs, il croyait, lui, Jaurès, à une guerre longue et à une guerre de masses ; qu'il voulait, lui, des forteresses, du matériel lourd, l'instruction et l'armement des réserves. Contre l'invasion massive, qu'il était, avec Caillaux, à peu près seul à prévoir, Jaurès voulait préparer la résistance massive.

— Cette guerre des masses n'est-elle pas celle que nous avons faite? me répond le Président. N'empêche que la bataille de la Marne a été gagnée, de l'aveu de Joffre, à une division près et que, si le service de deux ans avait été maintenu, elle eût été perdue... En réalité, la démagogie obligeait alors les Gauches à prendre parti contre les trois ans. La démagogie est le cancer des démocraties. Depuis l'antiquité, c'est de ce cancer qu'elles meurent.

Bien sûr... Il est vrai aussi que nous avons fait une guerre de masses. Mais sans préparation suffisante et le manque d'artillerie lourde a failli nous être fatal. Si Jaurès avait été écouté lorsque, dans de vigoureuses prophéties, il décrivait la guerre future, peut-être Joffre aurait-il pu exploiter sa victoire jusqu'à la défaite totale d'un ennemi qu'il faudra quatre ans, ensuite, et la mobilisation du monde pour abattre... La sagesse eût, sans doute, consisté à faire admettre, pour l'immédiat, la loi de trois ans par Jaurès et, pour la suite, à faire admettre par l'état-major les conceptions de Jaurès. Hélas!

Après une guerre qui sera pour lui l'occasion de traverser les mers et les continents, de prendre contact avec la révolution bolchevique et d'être comiquement condamné pour espionnage par un conseil de guerre japonais, Paul Reynaud sera confronté avec un second grand problème : celui de nos institutions.

Dès 1918, il demande que soit fortifié « ce cerveau défaillant qu'est le pouvoir exécutif ». Près de quinze ans avant Tardieu, à un moment où, dans l'euphorie de la victoire, personne n'y pensait, il réclame une réforme constitutionnelle.

— J'étais frappé par notre instabilité politique, qui avait nui au développement de la puissance française. Les maîtres du jour ne m'entendirent pas et quand, en 1924, à la veille d'accéder au pouvoir, Édouard Herriot fut interrogé par Kessel et Suarez sur la constitution de 1875, il leur répondit : « Elle est très bien comme elle est, elle ne me gêne pas. »

« Cette bataille-là, vous le savez, je n'ai cessé de la mener jusqu'à la seconde guerre mondiale. Je l'ai reprise sous la IVe République contre la déplorable constitution de 1946. En mars 1958, je disais à mes collègues de l'Assemblée nationale : « Vous êtes comme les seigneurs de la cour de Louis XVI. Vous croyez que le régime durera autant que vous. L'histoire sera aussi dure pour vous que pour eux. » Le chef du gouvernement d'alors me fit le reproche de me servir arbitrairement de l'histoire. Soixante-dix jours plus tard, il quittait, comme les autres, le Palais-Bourbon, l'oreille basse...

Élu député des Basses-Alpes en 1919, Paul Reynaud, battu en 1924, sera réélu en 1928 par les Parisiens du deuxième arrondissement, qui lui resteront fidèles jusqu'en 1940, malgré ses audaces et les incompréhensions qu'elles engendreront. La législature bleu horizon s'ouvre sur un grand moment d'unité nationale : Clemenceau au banc des ministres, les députés alsaciens et lorrains sont solennellement introduits dans l'hémicycle. « Il n'est pas vrai, écrit Paul Reynaud, que la vie soit un chapelet d'années. C'est un chapelet de minutes. Celle-là est l'une des minutes de ma vie. » Elle fut sans prolongement. Clemenceau remercié, les difficultés s'amoncelèrent.

***

Paul Reynaud voit cinq grands carrefours sur la route qui, du traité de 1919, conduira la France à la guerre de 1939 et au désastre : les réparations dues par l'Allemagne ; les dettes interalliées,

la crise économique et le problème monétaire ; le problème militaire ; le problème des alliances.

Ainsi que l'écrit Raymond Aron, « personne ne doute plus que le refus de la dévaluation comme le refus de créer les divisions cuirassées aient été des erreurs de portée historique. »

Plus de dix ans avant sa rencontre avec le lieutenant-colonel de Gaulle, qui devait le gagner à l'idée d'un corps cuirassé, Paul Reynaud annonçait dans la *Revue hebdomadaire* : « L'armée allemande tendra la main à l'armée rouge par-dessus le cadavre de la Pologne. » C'était assez bien vu...

— Au lendemain de la guerre, m'explique-t-il, la France, pour des raisons diverses, avait perdu ses trois grands alliés : la Russie, les États-Unis, l'Angleterre. Or la jeunesse allemande était deux fois plus nombreuse que la jeunesse française. Si nous permettions à l'Allemagne de se réarmer, d'une part, nous nous mettions dans l'impossibilité de secourir, éventuellement, nos petits alliés tchèques et polonais ; d'autre part, nous courions le risque d'être battus et envahis une fois de plus.

« Foch avait mesuré ce risque. Faute d'obtenir comme garantie l'occupation permanente de la rive gauche du Rhin, il avait prophétisé : « C'est un armistice de vingt ans. » Mais l'occupation de la Rhénanie, qui eût consisté à faire de cette terre une Alsace-Lorraine allemande, n'était pas possible. Une autre solution était requise.

« Cette solution, le traité de Versailles nous l'offrait en décidant le désarmement total de l'Allemagne. Il était capital que cette clause fût respectée. Pour cela, il nous fallait créer une armée offensive capable d'une action foudroyante contre une armée allemande en formation. Il nous fallait l'armée du traité, l'armée de notre politique, de nos pactes d'assistance.

« Cela, je l'avais, en effet, compris dès 1924. Or, jusqu'à la guerre inclusivement, nos hautes autorités militaires restèrent obstinément accrochées à leur idée d'armée défensive... »

C'est rétrospectivement incroyable. Et quoi de plus bouffon que cette réflexion du général Maurin, ministre de la Guerre en 1935, confiant à Georges Mandel, tandis que Paul Reynaud demandait, à la tribune, la création d'un « corps spécialisé propre à des répliques aussi foudroyantes que l'attaque » : « Alors, M. Paul Reynaud s'occupe des questions militaires, maintenant? Que dirait-il si je m'occupais de questions financières? »

Paul Reynaud avait, à mon sens, aussi judicieusement saisi le problème des réparations. Par contre, en ce qui concerne les alliances, la suite n'a pas tranché en sa faveur aussi nettement qu'il le croit et l'écrit.

Si la France, prétend-il, avait soutenu de toute son énergie la Grande-Bretagne et la Société des Nations contre l'agression italienne en Éthiopie, Mussolini aurait été abattu, notre politique traditionnelle de sécurité collective aurait triomphé et nous aurions pu, si nous l'avions exigé, obtenir de la Grande-Bretagne, en mars 1936, qu'elle intervînt avec nous pour empêcher la remilita-

risation de la Rhénanie, sauver Locarno et abattre ainsi Hitler, à son tour.

D'abord, les deux événements n'étaient pas liés. Si la France l'avait voulu, en effet, elle aurait empêché Hitler, en mars 1936, de réoccuper la Rhénanie interdite à ses troupes. Nous le savons : cela ne dépendait que d'elle. Et c'est un malheur qu'elle ne l'ait pas voulu. Le cabinet Albert Sarraut céda à ceux de ses membres qui protestaient contre une mobilisation à deux mois des élections ! Qu'il y ait eu là, de notre part, l'un des effondrements intellectuels et moraux les plus graves de notre histoire, la suite nous le prouve. Nous perdions tout simplement l'occasion de débarrasser le monde d'Adolf Hitler et d'éviter la guerre.

Mais l'Italie ! Paul Reynaud est sévère pour Mussolini, qui, en 1923, sauva son pays de la décomposition et, peut-être, de la révolution. « Votre mouvement a rendu service au monde entier, déclarait en 1927 M. Winston Churchill aux journalistes italiens. C'est l'Italie qui nous a donné l'antidote nécessaire contre le poison russe. »

Le fascisme était révisionniste? Sans doute. Mais ce que Paul Reynaud ne dit pas, c'est que Mussolini était, naturellement, porté vers la France (« Nous avons appris à t'aimer, ô France ! », s'écriait-il, en septembre 1914, au congrès socialiste de Milan) ; que la doctrine fasciste n'avait rien de commun avec le national-socialisme ; que Mussolini n'éprouvait que répulsion envers la personne d'Adolf Hitler. Ce que Paul Reynaud tait, c'est que l'idée d'un resserrement des liens entre la France et l'Italie est née justement du danger allemand ; que ce rapprochement, approuvé, certes, par la droite, a été voulu, préparé et réalisé par des hommes de gauche : Daladier, Paul-Boncour, Henry de Jouvenel ; que Pierre Laval, en signant les accords de Rome, en janvier 1935, n'a fait que consacrer cette politique poursuivie, avant lui, par Louis Barthou.

Les *Souvenirs* du comte Charles de Chambrun, ambassadeur de France à Rome entre 1933 et 1936, présentent les faits sous un autre éclairage. Il n'apparaît pas, à travers ces *Souvenirs* du principal témoin des rapports personnels Mussolini-Laval que Laval se soit laissé « dindonner », « débaucher » par Mussolini. Il apparaît, au contraire, que le Duce avait le sincère désir de s'entendre avec Paris pour, notamment, maintenir la paix dans le bassin danubien ; qu'il faisait de cette entente la condition de la paix tout court et que, pendant la crise éthiopienne, Pierre Laval s'est efforcé, à la fois, de maintenir l'amitié de l'Italie et celle de l'Angleterre. Un jour, le comte de Chambrun avertit Mussolini, d'ordre de Laval, que si un seul bateau italien attaquait un seul bateau anglais, la flotte française se rangerait derrière la *Home Fleet*. « ... Au lieu de protester, Mussolini m'a chargé de remercier tout particulièrement M. Laval et de lui dire que, grâce à son intelligente intervention, il était ainsi mis en garde contre une tentation inimaginable. » Preuve que la politique de Pierre Laval n'était pas si catastrophique. Il faudra attendre le Front populaire, le rappel inconsidéré de l'ambassadeur de France à Rome et le refus formel de Léon

Blum de s'entendre avec Mussolini pour que se réalise cette « conjonction des dictatures », grâce à quoi Hitler se permettrait toutes les audaces (1).

« L'application de sanctions improvisées, c'est-à-dire partielles et échelonnées, mène, dans l'équivoque, à la guerre... Le ministère Laval s'applique à conjurer ce danger », écrivait André Tardieu à Paul Reynaud le 29 décembre 1935.

Avait-il tort?

Le 13 novembre 1936, il pourra écrire : « La France insouciante a laissé reconstruire la Transversale Rome-Vienne-Budapest-Berlin, qu'avait neutralisée M. Delcassé et que le traité de Versailles avait brisée » (2).

***

Tous ceux de nos grands hommes, qui ont gouverné la République entre 1919 et 1936, défilent dans les *Mémoires* de Paul Reynaud. Clemenceau, Caillaux, Poincaré, Briand, Doumergue, Herriot, Tardieu, Flandin, Laval... D'autres personnages, plus ou moins illustres, y apparaissent aussi, avec plus ou moins de relief : le maréchal Lyautey, Maurras, Léon Blum, Léon Daudet, Eugène Lautier, Loucheur, Paul Claudel — et de Gaulle, au temps où il était maigre et timide devant les puissants. Les portraits, les croquis, les « mots », les traits brefs et les petits faits donnent la vie à ce livre qui remue la matière morte du passé et qui, sans cela, en nous rappelant des occasions perdues encore proches de nous, laisserait souvent un goût amer.

On apprend que c'est en mangeant des huîtres avec Paul Reynaud qu'André Maginot contracta la typhoïde qui allait l'emporter ; que Paul Doumer, en tombant sous les balles de Gorgulov, entre Reynaud et Claude Farrère, prononça ces trois mots : « Tout de même ! » ; qu'un député fut atteint de colique en découvrant qu'il ne serait pas ministre de Tardieu ; que Waldeck-Rousseau était borgne — ce qui, je crois bien, n'a jamais été révélé.

— On ne pouvait s'en rendre compte, me précise Paul Reynaud ; mais il était borgne, en effet, depuis l'enfance. On parlait toujours de son regard glacé. Pour l'un de ses deux yeux, au moins, la glace était naturelle.

De Briand, on assurait qu'il n'écrivait jamais. « Un jour, le facteur vint lui apporter une lettre recommandée. Il avait oublié le porte-plume réglementaire. Il en demanda un à Briand, mais Briand n'en avait pas. Il fallut descendre chez la concierge pour emprunter le sien. »

C'est Briand encore qui, pratiquant « l'art de quitter le gouvernement juste à temps pour y revenir très tôt », disait à Paul Reynaud : « Quand on voit la porte s'entrouvrir, il ne faut pas insister. »

Chéron, lui — « le Gambetta normand » — expliquait que, si des cochons d'Inde sont morts après des injections de calvados, « c'est

(1) Charles de Chambrun, *Traditions et Souvenirs*, Flammarion édit.
(2) André Tardieu, *la Note de semaine* 1936, Flammarion édit.

la preuve que notre bonne eau-de-vie n'est pas faite pour les cochons ».

Quant à Loucheur — qui lança, un jour, le mot célèbre : « L'impôt sur le revenu, c'est l'impôt des poires ! » — il aspirait à la présidence du Conseil. Ses adversaires le surnommèrent « Épinard », « du nom d'un cheval de course qui n'arrivait jamais. »

De telles anecdotes sont le sel, l'ail, le piment de l'Histoire. Il est heureux que Paul Reynaud en ait retenu quelques-unes, inédites, dont il a su assaisonner son texte.

Il s'incline volontiers devant les qualités de ses anciens collègues. Il voit en Tardieu « l'homme le plus brillant » et en Léon Blum « l'esprit le plus délié » de cette génération, à laquelle il appartenait lui-même. Mais, exception faite pour Clemenceau, qui renonça à l'activité politique peu après l'entrée de Paul Reynaud à la Chambre, l'éloge n'est jamais sans mélange. La critique ou le blâme suivent de près.

On ne peut reprocher à Paul Reynaud d'avoir jugé ses contemporains sur leur attitude en face des grands problèmes que la France a eu à résoudre. Mais, d'une part, il n'y eut pas que les problèmes dont il parle, bien que, sur ces cinq-là, quatre aient été vitaux. D'autre part, il pose en principe que sa propre attitude a toujours été la plus perspicace, ce qui n'est prouvé ni pour les dettes, ni, je le répète, pour les alliances. Et cela incline Paul Reynaud à déformer quelques visages. On ne peut douter de son admiration, ni de son affection pour André Tardieu, « président du Conseil dynamique et joyeux..., avec qui travailler est un plaisir toujours renouvelé. » Mais il suspecte, à propos des dettes, les sentiments de Tardieu à l'égard des États-Unis, ce qui ne me paraît pas conforme à la vérité. On peut, sur un point particulier, ne pas approuver un ami sans, pour autant, se détacher de lui. Convaincu, en homme d'esprit, que l'ironie bien comprise s'exerce, d'abord, envers soi-même, Paul Reynaud ne craint pas de rapporter une anecdote aussi significative que plaisante. Au Portalet, il demande, un jour, à Georges Mandel, à propos de Flandin : « Comment expliquez-vous qu'un homme intelligent et cultivé, qui tient brillamment la tribune, se soit toujours trompé? » Et Mandel de lui répondre, « du ton coupant qui donnait tant de saveur à ses propos : « Parce que vous étiez d'un avis contraire ! »

Tare que l'auteur ne pardonne guère. Il est certain que Paul Reynaud n'a pas toujours su surmonter ses passions. Il pourra, bien sûr, me répondre qu'un livre de mémoires n'est pas un livre d'histoire et qu'un témoin n'est pas chargé de rendre la justice. Heureusement !

Il est injuste pour Laval, dont il rabaisse tous les mobiles. Selon lui, le ministre des Affaires étrangères de 1935 ne se serait rendu à Moscou que pour « amadouer les communistes d'Aubervilliers ». Il est vrai qu'Anatole de Monzie appelait le sénateur de la Seine « un Louis XI de grande banlieue ». Paul Reynaud ne se fait pas faute de le rappeler, heureux, dirait-on, de se retrancher derrière le trait d'un homme qu'il n'aimait pas, non plus, et qu'il ne cite que pour cela.

Il est injuste pour Caillaux. « Il est complètement oublié », me dit-il.

— Mais non ! Et Caillaux a su voir loin. Dès le début de ce siècle, il a pensé l'Europe.

Nourrissant pour Léon Daudet, qui l'appelait « le rat clignotant » et qui fut un génial polémiste, une sympathie qu'il s'efforce, le plus souvent, de vaincre, il est injuste pour Maurras qui, à le lire, n'était qu'un sot.

— De Maurras, je cite des textes « terribles » !...

Certes. Mais Maurras n'a pas écrit que ces textes-là. Il a exercé sur son temps une influence indéniable et profonde, même sur ceux qui, sans adhérer à ses propositions fondamentales, ont été, par la lecture de ses livres et de ses articles, « conduits — a écrit Léon Bérard — à examiner, approfondir et réviser en partie leurs propres idées sur la nation et sur l'État » (1).

Est-ce son antipathie pour Jean Chiappe qui pousse Paul Reynaud à faire état de la réponse qu'aurait faite, le 3 février 1934, l'ancien préfet de Police à M. Daladier : « Je serai ce soir à la rue, en veston, à la tête des manifestants »? Chiappe a toujours affirmé qu'il y avait eu malentendu et que M. Daladier ne l'avait pas compris.

Est-ce son antipathie pour Philippe Henriot qui pousse Paul Reynaud à taire le rôle joué par le député de la Gironde en janvier et février 1934 — et, d'abord, son rôle déterminant dans la chute du second cabinet Chautemps?

Est-ce encore son antipathie qui l'incite à décocher contre le malheureux Henri Béraud, sans nécessité, une flèche perfide?

En faveur de Poincaré, on sent, toutefois, que Paul Reynaud a voulu faire effort d'impartialité. L'homme, sans doute, en valait la peine... Et pourtant ! Si le service rendu par Poincaré en 1926 n'est pas contestable, que dire du reste de son action — de son long duel avec Caillaux, par exemple? Que penser de son attitude, en septembre 1923, quand, à la fin de la résistance passive organisée par Berlin dans la Ruhr occupée par nos troupes, il repousse la chance offerte à la France de s'entendre directement avec l'Allemagne, de lier les deux économies rivales et de créer ainsi la première cellule d'une Europe enfin réconciliée avec elle-même?

— Vous avez avec raison, Président, insisté sur ce dramatique tournant de notre histoire. Mais vous ne dites pas pourquoi Poincaré a refusé de céder aux pressantes démarches de Millerand et du maréchal Foch, pourquoi — n'hésitant pas à recourir aux petits moyens, aux petits mensonges — il n'a pas voulu oser?

— Tout simplement parce que Poincaré n'avait pas d'imagination et peu de courage politique. Il avait combattu le traité de Versailles : il ne s'est pas rendu compte qu'il pouvait, dans une certaine mesure, le refaire. L'association des deux industries française et allemande eût été, d'abord, impopulaire en France et

(1) Léon Bérard, préface à *Chroniques et Etudes* d'André Chaumeix, Plon édit.

dans le monde : il a eu peur d'être critiqué comme il avait critiqué les auteurs de la paix.

— C'est sûr. Vous connaissez comme moi le mot de Daudet : « Un robin sec et borné » et celui de Clemenceau : « Une âme de lapin dans une peau de tambour. » Mais votre explication est-elle complète?... Alors que j'écrivais mon livre sur Colrat, j'ai recueilli sur ce point le témoignage de M. Charles Reibel, qui fut, pendant la fatale journée du 26 septembre 1923, l'ambassadeur du président de la République Millerand auprès du président du Conseil. « Causer avec l'Allemagne ! lui objecta Poincaré. Vous me brouilleriez avec l'Angleterre... Je ne ferai pas cette politique ! » (1).

— Quand on ne veut pas faire quelque chose, on trouve toujours de bonnes raisons pour s'abstenir. A la vérité, nous étions déjà brouillés avec l'Angleterre, qui avait désapprouvé l'occupation de la Ruhr. Et, si Poincaré avait voulu, en 1923, s'entendre avec l'Allemagne, l'Angleterre, à la longue, ne s'en fût pas trouvée mal...

Voire !... Sa traditionnelle politique d'équilibre eût été mise en échec. La Grande-Bretagne se serait alors efforcée d'empêcher un accord franco-allemand qu'elle eût jugé aussi dangereux pour elle que du temps de Gabriel Hanoteau. Et Poincaré, à peine capable de supporter pendant quelques mois sa mauvaise humeur, ne voulait pas déchaîner sa colère. Peut-on sérieusement en douter?

Toutes ces réserves faites, il est évident que, venant après les *Mémoires* de Caillaux (2), de Paul-Boncour (3) et d'Édouard Herriot (4), les *Mémoires* de Paul Reynaud sont une contribution précieuse à l'histoire de la IIIe République.

***

L'auteur, dans son dernier chapitre, fait une sorte d'examen de conscience. Il a échoué dans toutes ses grandes tentatives parce qu'il était seul. Pourquoi était-il seul?... Il en vient à soupçonner ses propres attitudes, son air quelquefois provocant, son goût de l'ironie, sa tendance à trop croire au pouvoir de la raison.

« Ah, si l'un des chefs de parti, un Léon Blum à l'extrême-gauche, un Herriot à gauche, un Tardieu au centre, et même un Louis Marin à droite, m'avaient soutenu ! » soupire-t-il.

Mais n'y a-t-il pas contradiction entre la notion de chef de parti et la notion d'homme d'État? Tardieu, à la vérité, n'était pas chef de parti : il régnait sur des groupes sans charpente, sans vertèbres ; servi par les circonstances, il eût été un très grand homme d'État. Servis par les mêmes circonstances, un Léon Blum, un Édouard Herriot eussent été gênés par leurs partis, appareils compliqués, complexes et exigeants. Pourvus d'éminentes qualités, ils n'étaient pas libres. Ils nous l'ont assez montré.

(1) Louis GUITARD, *la Petite histoire de la IIIe République, Souvenirs de Maurice Colrat*, Les Sept Couleurs édit.
(2) (3) Plon édit.
(4) Flammarion édit.

Paul Reynaud le sait bien. « C'est mon indépendance, me dit-il encore, qui a engendré ma solitude. »

Alors?...

Pour avoir le droit de marquer dans l'histoire d'un pays, un homme doit être libre et servi par la chance. Ce fut le cas pour Clemenceau en 1917 ; pour Poincaré en 1926 ; pour Briand, apôtre de la paix, parce que la paix est le rêve suprême des hommes.

Paul Reynaud termine son livre par une pensée, qui en est, en quelque sorte, la morale : « Un peuple n'écoute, venant de ses chefs, que des raisonnements qu'il a déjà faits obscurément en lui-même, sous la contrainte de l'événement. »

C'est vrai. On peut le regretter. Mais, comme disait Briand, de sa voix basse et lasse : C'est la vie...

LOUIS GUITARD.

21-22 juillet 1960.

Actualité de Schopenhauer?

Le Monde comme volonté et comme représentation a été traduit par A. Burdeau en 1888. André Gide commençait alors son année de philosophie et c'est Schopenhauer qui se trouva répondre tout naturellement aux questions que peut se poser un jeune homme lorsqu'il aborde l'étude de cette discipline encore prestigieuse. « Mon initiation philosophique, c'est à Schopenhauer et à lui seul que je la dois », écrit-il dans *Si le grain ne meurt.* Il le lit et le relit « avec un ravissement indicible ». Mais il devait, assez rapidement se dégager de cette influence et donner la préférence à d'autres penseurs. Il n'empêche : une attente n'a pas été déçue et une certaine forme de sagesse lui a été révélée à l'âge où il importe tant de se choisir un maître. Il ignore que pendant son année scolaire paraît un *Essai sur les données immédiates de la conscience* et que Bergson sera un jour pour d'autres ce que Schopenhauer est à ce moment pour lui.

Il y avait vingt-huit ans que le philosophe était mort — au mois de septembre 1860, et la première édition de l'ouvrage qui fit tardivement sa célébrité date de 1818. De sorte que la vie de Schopenhauer, qui est né en 1788, tandis que Kant a achevé d'écrire la *Critique de la Raison pratique* — l'élaboration de son œuvre successivement contemporaine de Fichte, de Hegel et de Schelling, ses trois bêtes noires — et le rayonnement de sa pensée qui atteint Wagner et qui forme Nietzsche couvrent donc tout le XIX[e] siècle. Le cinquantenaire de 1910 lui apporte après la gloire mondaine la consécration universitaire qu'il n'avait pas connue de son vivant.

Le centenaire que l'on commémore maintenant sera certainement plus discret, en France comme en Allemagne (1). Avec la génération qui fut celle de Thomas Mann, le romancier que le génie de Schopenhauer a sans doute le plus marqué, disparaissent en effet ceux pour qui cette pensée a plus ou moins été vécue dans leur jeunesse. Ce nom ne dit plus grand-chose aux bacheliers qui lisent aujourd'hui Camus, Sartre et peut-être Heidegger. Et pourtant le néant, le mal, l'absurdité des choses, le vouloir-vivre, dans cette absurdité et malgré elle, le pessimisme enfin, ne sont-ils pas les thèmes communs à la philosophie de Schopenhauer et au mouvement qu'on appelle l'existentialisme? D'où provient alors cette désaffection et comment s'explique-t-elle?

(1) La ville de Francfort prépare les fêtes du centenaire qui auront lieu du 19 au 22 septembre avec la collaboration de la Schopenhauer-Gesellschaft, dont le président est le D[r] Arthur Hübher, éditeur des œuvres complètes du philosophe et d'un choix de ses lettres : *Arthur-Schopenhauer, Mensch und Philosoph, in seinen Briefen* (F. A. Brockhaus-Wiesbaden).

Sans doute est-ce d'abord parce qu'une solution apportée à un problème philosophique est de nos jours immédiatement considérée comme une position politique qui la juge. Or Schopenhauer est étranger aux préoccupations sociales de son époque. Superbement conservateur, les mouvements politiques qui veulent changer l'ordre de la société lui font peur autant que le choléra qui lui fait fuir Berlin en 1831 et s'installer confortablement et définitivement à Francfort. Le philosophe, selon lui, n'a pas à s'engager : il se contente d'être le spectateur des folies humaines — et la croyance au progrès compte au nombre de ces folies. L'héroïsme n'est pas son fort. Il y consent volontiers et c'est dans les livres, de plus en plus loin dans le passé, qu'il tire les exemples dont il a besoin quand il en parle — et à dire vrai il s'agit toujours bien plus du héros tragique accablé par le destin que du défenseur d'une cause sociale. Le monde qui est le sien est celui de l'humaniste dans sa tradition la plus classique : « Il y a un élément identique qui persiste à travers tous les changements, élément fourni par les qualités premières du cœur et de l'esprit chez l'homme : beaucoup de mauvaises et peu de bonnes. La devise générale de l'histoire devrait être : *Eadem, sed aliter*. Celui qui a lu Hérodote a étudié assez l'histoire pour en faire la philosophie, car il y trouve déjà tout ce qui constitue l'histoire postérieure du monde : agitations, actions, souffrance et destinée de l'espèce humaine... »

Un humaniste donc qui puise dans ses multiples lectures les courtes et nombreuses citations qu'on rencontre presque à chaque page de ses ouvrages. Son goût est celui des moralistes. Il apprécie et traduit notamment Baltasar Gracian. Il se livre à son tour à l'art des maximes et des analyses psychologiques, dont la nouveauté en Allemagne, et dans une langue qu'il écrit si bien, lui font la réputation d'un philosophe qu'enfin l'on comprend. Les analyses bien connues qu'il donne de l'ennui, de l'honneur ou du remords sont singulièrement lucides. Autant que par l'exemple d'une vie honnête et sincère, que Nietzsche oppose aux conformismes et aux prudences universitaires, c'est par cette maîtrise de l'expression directe et frappante, que Schopenhauer a été un éducateur.

Le Monde comme représentation place Schopenhauer parmi les idéalistes héritiers de Kant. Mais au lieu de trouver dans cette doctrine, comme ceux-ci, la raison d'un développement dialectique et historique, il réhabilite au contraire les idées platoniciennes, archétypes immobiles et éternels de la réalité. La rencontre de l'orientaliste Maier chez Gœthe, en 1813, et la lecture d'un choix d'Oupanichads qu'Anquetil-Duperron avait traduit du persan en latin dès 1802, lui apportent enfin la certitude d'un monde illusoire.

Le Monde comme volonté le détourne de l'intelligibilité intégrale des choses en Dieu et des finalités heureuses et optimistes auxquelles conduit généralement l'idéalisme. La volonté introduit dans le monde une finalité sans fin, une inconscience et une irrationalité dont la vie biologique lui offre les exemples les plus incontestables. Et c'est pourquoi la conscience apparaît comme un véritable miracle parce que la volonté en l'homme s'y nie elle-même.

L'ambivalence de cette pensée apparaît bien lorsqu'il affirme que ce qui constitue l'unité de la vie et d'un être est son caractère, qui ne saurait changer. Mais ce caractère rigoureusement déterminé, par toutes les composantes d'une vie qui se développe dans le temps est originellement constitué par une essence, et qui plus est, une essence individuelle, par là même absolument libre. Aussi Schopenhauer se plaît-il à rappeler l'adage scolastique *Operari sequitur esse* pour exorciser âme ou monade, qui répondaient peut-être mieux au problème posé.

Il faut admettre que les corps sont la réalisation d'une forme ou d'une idée puisque les mots sont, en grec, synonymes. Mais la volonté est unique. Elle est en chacun d'eux l'énergie, la vie et la durée, l'instinct au service de la perpétuation de l'espèce, l'intelligence au service de la conservation de l'individu. Elle constitue vraiment le mal parce qu'elle n'est jamais comblée et que le désir n'est jamais épuisé. Mal de l'être qui naît pour souffrir et mourir et qui ne comprend pas, parce qu'attaché égoïstement à lui-même, que la volonté poursuit par son intermédiaire d'autres fins que celles qu'il se donne lui-même. Ainsi les philosophies d'inspiration biologique retrouvent-elles toujours la pensée qu'avait si bien formulée le vieil Anaximandre : « L'individu est une erreur de la Nature que nous expions par la mort », que ne cessent d'illustrer aujourd'hui les ouvrages de Jean Rostand.

La distinction de l'âme et du corps est la conséquence du langage et de l'abstraction qui expliquent la réalité et la matière sans les comprendre, sans comprendre la vie. Pratique et intuitive chez l'animal avant de devenir théorique et contemplative chez l'homme, l'intelligence ne se distingue pas du comportement. A la lecture de *la Quadruple racine de la raison suffisante*, on est surpris de rencontrer une analyse de la perception qui est celle que professait encore Alain il n'y a pas si longtemps. Et bien entendu, on a retrouvé dans *le Monde comme volonté et comme représentation* les thèmes que Bergson reprendra pour son usage sur la connaissance des êtres de l'intérieur par l'instinct, et la connaissance extérieure des choses par la raison.

Mais l'imagination, contrairement à ces auteurs, n'a guère de place chez Schopenhauer, homme du XVIII[e] siècle en cela comme en bien d'autres points. Sa part dans la création de l'œuvre d'art, son rapport avec la valeur sociale et affective des mythes et des rites ne l'intéressent guère. Il n'y voit, comme dans la palingénésie indienne, par exemple, que l'illustration vulgaire d'une idée vraie. Aussi l'art consiste-t-il plus à présenter un miroir du monde qu'à inventer un monde que l'homme se crée. Son langage est plus intelligible qu'énigmatique, sauf en ce qui concerne la musique, langue universelle et sans mots, qui par cela même coïncide avec l'essence des choses. Retour sans doute à l'harmonie pythagoricienne, mais aussi et surtout qualification de la durée dont la vie intérieure est à la fois rythme et mélodie, force et forme.

La consolation et même la joie que l'art ainsi apporte n'est qu'un moment dans une vie dont les actions imposent une conduite morale. Le rôle de l'État dans une société que Bergson appellera

close, est à peu près le même que celui que lui attribue Hobbes : le monstrueux Leviathan utilise et réduit l'égoïsme sans le supprimer. Le formalisme kantien est impuissant : sans l'expérience d'un sentiment celui de la pitié, donc de la piété, — de la compassion, donc de la commisération, la morale est privée non seulement d'efficacité, mais de sens. Et Schopenhauer cherche et trouve dans l'ascétisme, désir de pureté et goût du néant, le caractère commun à la sainteté partout et toujours identique, en toutes les religions, indépendamment de leurs croyances. Aussi ne retient-il du christianisme que son mysticisme, dont l'origine orientale lui paraît évidente, et ces vertus si fâcheusement décriées en Occident, la douceur et le quiétisme, en contraste et en opposition avec les fins trop humaines et terrestres de l'Ancien Testament.

On jugera par le rappel d'une philosophie aujourd'hui souvent mal connue et dépréciée sous le terme de romantique, des ressemblances et des différences qu'elle présente d'abord avec celle de Bergson. Si l'élan vital offre des ressemblances avec la volonté de Schopenhauer, son mouvement est tout de même une ascension et l'âme s'ouvre à un avenir portant avec lui une espérance qui n'existe évidemment pas chez Schopenhauer. A cet égard sa pensée se rapprocherait plutôt de celle des existentialistes, mais la brutale opposition de *l'en soi* et du *pour soi*, qui va chez Sartre jusqu'à la négation de l'inconscient, ne laisse pas de place à ce monde obscur auquel nous appartenons et avec lequel nous sympathisons, celui de la vie animale et végétale, que Schopenhauer considère avec autant d'émerveillement que d'horreur. Cela ne suffit peut-être pas à expliquer toutes les formes du sacré. Il y a de la cruauté dans la pitié et le bourreau ne sait pas qu'il ne fait qu'un avec la victime. Mais privé du sentiment tragique de l'existence et de sa mort sacrificielle, l'homme ne serait peut-être plus qu'un être abstrait et mécanique privé de sentiment et de corps.

Le centenaire que l'on commémore cette année fera peut-être mieux comprendre combien il est injuste d'oublier la place qu'occupe Schopenhauer dans l'histoire de la philosophie, et comment un philosophe solitaire réussit à nous émouvoir par l'expression lucide mais toujours généreuse du procès qu'il fait de la condition humaine.

SERGE JOUHET.

D'un livre à l'autre

ANDRÉ CHAUMEIX : CHRONIQUES ET ÉTUDES (1)

Voici cinq ans passés qu'André Chaumeix nous a quittés. Il avait beaucoup écrit, sans se soucier de rassembler les articles dispersés dans les revues et dans les journaux. Des pages et des pages, et pas un seul livre (sauf un mince volume sur le lycée Henri IV où il s'était préparé à l'École normale). Des amis ont pensé qu'il convenait de ne pas laisser enfouis dans les collections des quotidiens et périodiques ces essais où des années durant, Chaumeix a prodigué le talent. Ainsi ont-ils composé ce recueil que Léon Bérard a fait précéder d'une préface intéressante, quoique de dimension un peu excessive.

André Chaumeix fut exclusivement journaliste. L'Académie française le reçut à ce titre. Pourtant, lorsque, après de brillantes études, achevées par un séjour à l'École de Rome, le choix d'une carrière s'imposa, des voies nombreuses s'offraient à lui : l'Université, sans doute, mais aussi la diplomatie, le barreau... De l'avis unanime il était capable de réussir dans tout ce qu'il lui eût plu d'entreprendre. Paul Bourget disait : « Il pourrait être ambassadeur. Il pourrait être ministre. Il pourrait être un grand critique, un grand historien. » Mais, ajoutait Bourget, il ne choisit pas.

En vérité, Chaumeix avait opté, et sans esprit de retour semble-t-il, dès qu'Étienne de Nalèche l'eut appelé au *Journal des Débats*. Seulement il y eut au départ un changement de route inattendu. Son désir était de donner aux *Débats*, où s'étaient succédés d'illustres critiques, des études littéraires. M. de Nalèche le chargea de la politique.

Très vite, sur ce terrain qu'on lui assignait, André Chaumeix affirma sa maîtrise. Il ne renonça pas pour autant à sa première ambition. Refusant de s'enfermer dans une spécialité, il mena de front une double carrière de journaliste politique et de critique. Et la littérature ne fut pas pour lui un violon d'Ingres, un délassement. Il ne cessa de surveiller attentivement le mouvement littéraire de son temps et de le commenter, ne cessant pas non plus d'approfondir les œuvres des maîtres, de suivre et d'étudier les mouvements d'idées. Une des dernières études qu'il ait écrites est une pénétrante analyse de la philosophie d'Édouard le Roy.

On apercevra en lisant les extraits qui nous sont proposés qu'André Chaumeix, encore qu'il n'ait point laissé de vastes travaux, fut un excellent critique. C'est là qu'on ira plus volontiers

(1) Édit. Plon.

le retrouver car les autres articles politiques, en dépit du style excellent, retiendront moins peut-être les lecteurs actuels. Ils seront pourtant précieux à quiconque tentera l'histoire d'une longue période de la IIIe République. Une souple intelligence y démêle les événements et les explique avec clarté.

Cette intelligence partout répandue et jointe à une vaste culture, les mérites de l'écrivain, justifiaient l'effort entrepris pour protéger la mémoire d'André Chaumeix. Dans une œuvre aussi abondante le choix est à la fois facile et peu aisé, compte tenu des limites d'un livre. Peut-être eût-on souhaité que ce qui nous est présenté fût moins fragmenté, qu'on nous donnât des morceaux plus étendus. Tel quel, ce volume d'*Études et Chroniques* laisse une idée juste d'un homme qui, par son talent de journaliste, a exercé longtemps une influence discrète mais certaine. Il y faudrait ajouter celle qu'il tenait de son art de la conversation. Ceux qui l'ont approché n'en ont pas perdu le souvenir. Quelque chose en demeure dans sa prose exacte, nuancée, sans trace d'emphase et quelquefois frémissante quand un mouvement naturel du cœur l'anime. Car André Chaumeix n'avait pas seulement les qualités de l'esprit.

F. DE VAUX DE FOLETIER : POITOU (1)

La collection des « Albums des Guides bleus » vient de s'augmenter d'un nouveau titre. Il s'agit, cette fois, du Poitou qui nous est présenté par M. François de Vaux de Foletier à qui l'on devait déjà dans cette même série un excellent ouvrage sur les Charentes.

Le Poitou est un lieu de passage. C'est la route des pèlerins de Compostelle et aussi la route des invasions, le théâtre de grandes batailles dont certaines furent extrêmement importantes pour le sort de la France et de la chrétienté. En Poitou aussi demeurent encore vivaces les souvenirs de la guerre de Vendée.

Cette histoire de la province, M. de Vaux de Foletier la rappelle rapidement en même temps qu'il fait défiler une suite d'images qui fixent la physionomie d'une terre riche en vestiges préhistoriques, en châteaux et surtout en belles églises romanes. L'art roman a trouvé là un sol d'élection et Poitiers conserve, pour sa part, plusieurs illustres sanctuaires. Poitiers, ville universitaire, garde d'ailleurs depuis le Moyen Age son prestige de cité savante.

Le Poitou, c'est la Vienne et les Deux-Sèvres ; c'est aussi la Vendée, « le seul département qui soit devenu une province » quand les autres provinces devenaient des départements. Jolie formule pour indiquer à quel point est forte la personnalité de ce terroir où virent le jour et où reposent Georges Clemenceau et le maréchal de Lattre.

Pays d'hommes d'action et de militaires, le Poitou a toujours aussi marqué du penchant pour les lettres. Prosateurs et poètes en sont issus nombreux. Et même il peut se flatter d'être pour

(1) Édit. Hachette « Les Albums des Guides Bleus ».

uelque part dans la complexion de trois grands écrivains. Si la ımille de Descartes était de Châtellerault, les ancêtres paternels e Voltaire étaient de Saint-Loup-sur-Thouet. Son arrière-grand-ère, Helenus Arouet, y occupait un office de notaire. De ce même ourg de Gatine venaient les Pidoux, parents de Jean de La Fon-aine dont la mère était née Pidoux.

Quand on aura lu cette introduction savoureuse on regardera vec plus de plaisir encore les très belles photographies de M Ro-ert Thuillier.

ELLY ADAM : MEZZA VOCE (1)

Qu'il est difficile de parler de poèmes. On a le sentiment de manier vec balourdise de rares et fragiles objets. Le sentiment aussi, uand il s'agit d'une musique comme celle-ci, d'une indiscrétion.)es choses intimes vous sont dites, des confidences murmurées et ous allez à voix haute les commenter. Pourquoi? Pour retomber ans des appréciations, justes peut-être, mais si banales. Comment xpliquer le secret accord qui s'établit et comment tel vers, telle trophe, mystérieusement vous blesse et vous ravit? Parler de la oésie devrait être interdit à qui n'est pas poète.

Ici le titre définit bien la centaine de poèmes groupés en un peu lus de cent pages. Les grands élans, les appels véhéments n'y ont uère de place, c'est plutôt un long adagio, un épanchement con-enu (Non je n'ai pas crié autant que j'ai souffert) mais où parfois a sensibilité contenue, un moment jaillit et bouillonne.

Des impressions de nature, des paysages, des souvenirs de oyage, de courtes méditations sur des thèmes éternels, la fuite lu temps, l'incompréhension des êtres, l'amour, la douleur, la ıort, forment la trame de ces poèmes. Il y passe parfois comme un cho d'Apollinaire et de Carco :

Tout un soir, au bord de la Seine
Le long du quai
J'ai traîné, ruminé ma peine,
Ce n'est pas gai.

Ou bien :

Le rose tendre d'un vieux mur
Sous l'ardent soleil qui l'effrite
Mêle au blanc le vermillon pur
Et l'ocre à l'azur sans limite.

Ou encore :

C'est un sourire qui m'a prise,
Un sourire, tout simplement;
Avant d'y croire j'étais grise,
On ne boit pas impunément.

(1) Points et contrepoints.

Mais on goûtera aussi des chants plus larges et plus graves :

Ce miroir qui renvoie embelli mon visage,

Plénitude, avant-goût de la paix éternelle

Adieu, tendre rivière où j'avais promené
Ma douce nonchalance en mes premiers voyages.

Et l'émouvant

Délivrez-moi, mon Dieu, je vous en prie,
De ce cœur en proie aux tourments humains.

Vaut-il pas mieux citer qu'analyser? Laisser chanter le poète.

LÉON TROTSKY : JOURNAL D'EXIL (1)

Exilé de Russie en 1920, Léon Trotsky trouva d'abord asile en Turquie. Puis en 1933 la France l'accueillit. Il séjourna à Barbizon jusqu'en avril 1934 et se vit ensuite assigner pour résidence une petite ville du Dauphiné, Domène, qu'il quitta pour la Norvège quand le gouvernement travailliste de ce pays l'autorisa à s'y installer.

Dans sa résidence dauphinoise, Trotsky, qui avait joui à Barbizon d'une relative liberté, se trouva très isolé. Il était sous le coup d'un arrêté d'expulsion qui n'avait pu être exécuté, aucun gouvernement ne consentant à le recevoir.

Coupé de toute vie politique active, il entreprit alors, pour lutter contre le désœuvrement, de tenir un journal intime. Il n'avait pas grand goût pour ce genre qu'il appelle assez drôlement un « succédané de journalisme ». Mais les circonstances étaient les plus fortes.

Ainsi qu'il le dit lui-même, il n'avait guère, dans sa situation, de contacts avec la vie : les journaux, quelques lettres. Il n'en suit pas moins avec la plus grande attention les événements politiques en France et dans le monde. Il s'efforce de les interpréter, de prévoir leurs suites. Il colle sur un cahier des coupures de journaux et inscrit en marge des commentaires. Ses brèves analyses appuyées parfois de souvenirs, sont souvent subtiles. Les jugements qu'il porte sur la plupart des hommes politiques sont sévères et méprisants. Socialistes et staliniens sont traités avec une même rudesse parce que, selon Trotsky, leurs directives et leur action ne peuvent que desservir le prolétariat. Ainsi naît dans son esprit l'idée d'une Quatrième Internationale.

D'ailleurs, l'attitude de Trotsky ne connaît ni variations ni doutes sur le plan doctrinal. Dans le *Journal*, comme dans le *Testament* reproduit à la fin (et qui est de 1940), il exprime son inébranlable foi dans le communisme. Malade, Trotsky émet dans ce testament l'hypothèse qu'il pourra bien mourir subitement d'une hémorragie cérébrale. « C'est la meilleure fin que je puisse souhai-

(1) Édit. Gallimard. Traduit du russe par Gustave Aucouturier.

ter. » S'il advenait, au contraire, que la maladie, en se prolongeant, le réduisît à l'invalidité, il envisage de se donner la mort.

Ce n'est point ainsi, on le sait, que Trotsky devait périr. Et ses pressentiments étaient plus proches de la réalité, quand, au début de son Journal, il imaginait que celui-ci pût être interrompu par un « coup de feu tiré de quelque coin par un agent de Staline ».

Les notes d'histoire politique ne donnent pas seules à ce Journal son intérêt. Sa résonance humaine est profonde. En particulier les pages sur les rapports de Trotsky et de Lénine, l'entente entre eux malgré les discussions où il leur arrivait de se heurter, sont révélatrices d'hommes qui ne font guère étalage de leurs sentiments, mais qui étaient faits pour se « comprendre à demi-mot ». Trotsky donne lui-même cette indication : « Lénine savait s'éprendre des gens quand ils se montraient à lui sous certains aspects. »

Trotsky inscrit, chemin faisant, quelques appréciations sur certaines de ses lectures. Elles sont tout à fait dénuées d'indulgence. Mais il faut dire qu'il n'était guère favorisé par les romans qu'il avait sous la main et qu'il parcourait pour se distraire un moment. Il trouve Victor Marguerite « un écrivain tout à fait faible » ; la littérature de Marcel Prévost « superficielle et pourrie » et pense qu'il n'y a pas dans les livres d'Edgar Wallace « l'ombre d'observation, de talent, d'imagination. »

Les passages les plus émouvants de ce Journal sont ceux où Trotsky dit l'angoisse que lui cause le sort de sa famille restée en Russie et ceux où il parle de sa femme, Natacha. Elle-même malade, elle s'ingénie à adoucir l'existence de son compagnon, à lui épargner les soucis matériels. Il lui exprime sa reconnaissance et son affection avec chaleur et délicatesse. Cet homme dur qui accueille sans émotion l'annonce du massacre de la famille impériale — il n'y voit qu'une nécessité de la raison d'État révolutionnaire — trouve des mots pleins de tendresse pour remercier celle qui partage avec vaillance sa solitude. On est surpris agréablement de découvrir chez un être de cette trempe cette effusion de sensibilité. L'intellectuel révolutionnaire qui risquait de paraître inhumain se rapproche.

J. LUCAS-DUBRETON : LE CULTE DE NAPOLÉON (1)

Au lendemain de Waterloo le bonapartisme semblait mort. Pourtant il n'allait pas tarder à revivre, les fautes de la Restauration aidant puissamment à cette résurrection. Déjà en 1814, elle avait pensé supprimer vingt-cinq ans d'histoire de France. Loin d'ouvrir les yeux, l'entr'acte du retour de l'île d'Elbe et des Cent-Jours n'avait fait qu'accroître l'indignation des royalistes. Identifiant l'Empire et la Révolution, les Ultras proclamèrent leur résolution de supprimer — et par la violence — la société qui

(1) Édit. Albin-Michel.

s'était constituée sous le régime impérial. Ce fut la Terreur blanche et ses scènes odieuses. La maladresse s'ajoutait au crime. Il n'est pas bon de faire des martyrs. Et les représailles, les assassinats, les condamnations, les exécutions allaient laisser dans l'esprit populaire des traces profondes, ranimer et attiser la foi napoléonienne. Renan prétendait qu'un des bienfaits de l'Empire était d'avoir donné au peuple des souvenirs héroïques et un nom facile à comprendre et à idolâtrer. A la faveur de ce nom et de ces souvenirs, un véritable culte napoléonien allait se développer de 1815 à 1848. Il devait aboutir à ramener un Bonaparte à la tête du pays.

Il était d'autant plus facile de recruter des desservants pour ce culte qu'une épuration minutieuse de l'armée et de l'administration, une inquisition policière insupportable ne pouvaient que susciter des mécontents de plus en plus nombreux. On vit alors se succéder les attentats, les conspirations. Le peuple oubliait ses soucis et ses misères pourtant récents pour ne se rappeler que les aspects prestigieux de l'Empire.

M. Lucas-Dubreton montre fort bien que la période de la monarchie de Louis-Philippe est tout autre chose que celle du monarque au parapluie et de Joseph Prudhomme. Elle est en réalité une période d'agitation et de tension.

A la formation du mythe napoléonien, la littérature allait largement concourir. Les poètes se font les chantres de l'épopée et de l'Homme inoubliable. « Parlez-nous de lui, grand-mère », demande Béranger. (La tradition orale est bien puissante en effet dans ce cas.) Et Hugo s'écrie :

« Dors, nous t'irons chercher. Ce jour viendra peut-être. »

Le jour vient en effet. Les cendres de l'Empereur sont ramenées de Sainte-Hélène. L'initiative de ce retour avait été diversement accueillie. Mais le pouvoir se croyait assez fort pour n'avoir rien à redouter. « Il n'y a plus de bonapartistes en France », disait Thiers. Et le Roi donnait son avis sous cette forme : « Il n'y a pas de danger. La famille est sans importance. »

Cependant un homme suivait les événements avec la plus grande attention, Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu de l'Autre. Deux tentatives manquées pour s'emparer du pouvoir n'avaient pas réussi à le persuader qu'il n'était pas fait pour être empereur des Français. Avant de restaurer le régime impérial, il sera président de la République. On suivra avec intérêt dans la dernière partie du livre de M. Lucas-Dubreton le patient travail par lequel le Prétendant arriva à ses fins. Son succès à l'élection du 10 décembre 1848 est en somme le terme de l'épanouissement d'une légende dont il avait su habilement profiter. Les millions de Français qui lui avaient apporté leurs suffrages avaient sans doute des raisons diverses de justifier leur vote. Mais il n'est pas douteux qu'ils avaient tenu à voter pour un homme qui descendait du « demi-dieu d'une mythologie populaire ». L'expression est de Cournot, un des plus remarquables esprits du temps. Et Cournot, constatant que l'entreprise de Louis-Napoléon qui avait d'abord paru insensée, avait fini par avoir l'appui de tout le monde, ajoute : « Grâce à la fascination du merveilleux, l'empire napoléonien

a pu être évoqué du tombeau après un temps plus long que celui qui avait suffi pour effacer presque le souvenir de la royauté capétienne. »

DANIEL HALÉVY : DEGAS PARLE (1).

Dans la famille Halévy, Degas était, pourrait-on dire, chez lui. Mme Halévy l'avait connu avant de se marier, le peintre étant lié avec sa propre famille — et son mari Ludovic, le père de Daniel, avait été son condisciple à Louis-le-Grand. Aussi, plusieurs fois par semaine, Degas venait-il déjeuner ou dîner. En voisin, en voisin de Montmartre. Solide amitié que même les secousses de l'Affaire Dreyfus ne brisèrent pas, en dépit du caractère peu facile et des opinions tranchantes de l'artiste.

M. Daniel Halévy était donc fort bien placé pour recueillir les propos de Degas. Il l'admirait grandement et Degas lui témoignait une affection véritable. Pourtant il eût pu négliger de noter ce qu'il entendait. Mais, de très bonne heure, M. Daniel Halévy avait commencé à tenir un Journal. Auditeur passionnément attentif de son grand aîné, il avait seize ans quand il prit l'habitude d'y inscrire ce qui lui semblait frappant dans les conversations auxquelles il assistait. Ce ne sont donc point des souvenirs de seconde main qu'il livre après bien des années.

Degas avait, on le sait, commencé par des tableaux d'histoire. Il semble être resté attaché toute sa vie, alors qu'il s'était porté dans des voies toutes différentes, à la peinture d'autrefois. M. Halévy rapporte de lui un mot curieux. Parlant des « femmes au tub » qui étaient devenues un de ses sujets habituels, il écrivit un jour à un ami : « Dire qu'en un autre temps, j'aurais peint des Suzanne au bain ! »

L'évolution de l'art de Degas est certainement liée à l'affection des yeux dont il souffrait et dont la véritable nature ne paraît pas avoir été établie. Cette maladie lui rendait de plus en plus difficile l'effort de fixer les lignes. Et sans doute l'amena-t-elle à renoncer aux grandes compositions qu'il projetait au début de sa carrière. D'autre part, M. Daniel Halévy révèle un fait très peu connu. Un frère de Degas ayant fait de mauvaises affaires, celui-ci paya intégralement ses dettes. Ce geste est tout à son honneur. Mais il contraignit le peintre qui menait jusque-là une vie aisée à accepter une existence beaucoup plus modeste, voisine de la pauvreté. L'événement assombrit considérablement le caractère de Degas. Le départ pour l'Amérique d'une sœur tendrement aimée qu'il ne devait plus revoir ajouta encore à sa profonde tristesse.

Pourtant, il subsiste une énigme Degas. Les bouleversements intimes et la maladie même n'expliquent pas cette misogynie que, le premier sans doute, Huysmans notait dans les dessins de Degas. Elemir Bourges s'indignait tout en essayant de comprendre.

(1) Édit. La Palatine.

Pourquoi, interrogeait-il, cette recherche de la laideur, pourquoi cette brutalité, ce rejet de la grâce féminine? Il pensait trouver la solution dans la physiologie... Est-ce pleinement satisfaisant?

Degas n'a rien fait pour éclairer ce point obscur. Les explications — non plus que les discussions esthétiques — n'étaient son fait. « On n'explique rien », disait-il. Et aussi : « On fait de belles choses sans le savoir. » Le métier l'intéressait, son métier, son travail, qu'il ne demandait — et de plus en plus à mesure qu'il avançait — qu'à faire en paix, loin du bruit et des commentaires. Il voulait préserver son œuvre et se préserver lui-même. Quant à la beauté, elle se dérobe, pensait-il, à nos investigations. « Le beau est un mystère. » Degas ne se souciait pas de le pénétrer.

A PROPOS D'UNE ENCYCLOPÉDIE (1).

Dix volumes composeront le *Grand Larousse encyclopédique*. Le premier est paru récemment. Le second paraîtra en octobre de cette année. Ce chiffre de dix volumes indique assez l'ampleur de l'entreprise. Et pourtant, qu'est-ce, à tout prendre, qu'une dizaine de milliers de pages pour donner une vue synoptique de l'activité humaine dans son déroulement historique? Pareille tâche suppose une étendue d'information extrêmement vaste, puis dans l'emploi de cette information, une sûreté dans le choix des renseignements, un équilibre des proportions, sans parler de la nécessaire clarté d'explication qui requièrent l'effort d'hommes d'une expérience consommée. Près de sept cents spécialistes participent en effet à la confection de cette encyclopédie.

Celle-ci est d'abord un dictionnaire où ne seront pas enregistrés moins de quatre cent mille acceptions linguistiques avec les indications grammaticales, étymologiques et phonétiques qu'appelle un pareil répertoire de mots.

A ce répertoire s'ajoutent — et c'est par là que se justifie le titre d'encyclopédie — quantité d'articles où, tout en mettant au point, compte tenu des travaux récents, l'étude du passé, une large place a été faite au monde contemporain, aux sciences et aux techniques actuelles, aux hommes qui se signalent dans les diverses branches du savoir comme dans la conduite des affaires publiques.

Ainsi conçu, complété par une illustration abondante et de nombreuses cartes, ce *Larousse encyclopédique* s'annonce comme un précieux instrument de travail. Qui, d'ailleurs, échappe à l'attrait des dictionnaires? On part à la recherche d'un mot, et, de découverte en découverte, on s'arrache avec peine à la lecture. Elle pourrait, il est vrai, incliner à la mélancolie. Que nous sommes ignorants, hélas ! Mais pourquoi s'attrister puisque le remède est à portée de la main? Et qu'il est agréable.

ROGER DARDENNE.

(1) Édit. Larousse.

Les essais

JACQUES BROSSE : L'ÉPHÉMÈRE (1)

Dans *l'Ordre des choses* (2), publié l'an dernier, Jacques Brosse posait les réalités naturelles dans leur propre loi. Il était en quête, un peu comme le Claudel de *la Connaissance de l'Est* ou de *l'Art poétique*, du « *point géométrique où le lieu se compose dans son harmonie* ». Connaissance anatomique de la chose, qui fouillait jusqu'à la *nature* propre, jusqu'à l'essence obstinée, invincible — celle qui contient toutes les apparences, car les enveloppes n'en sont que le prolongement, la sève montée jusqu'au bout.

Travail d'autant plus délicat, que la méthode d'observation était une méthode d'analyse : non pas la forêt, mais tel arbre en particulier, connu à fond sur toutes les coutures ; non pas le corps humain en général, mais notre corps appréhendé dans son extériorité et ses réactions physiologiques... Et toutes ces *compositions*, comme disent à la fois le musicien, le peintre et le biologiste, d'autant plus convaincantes qu'elles partaient des apparences les plus mobiles, les plus décevantes, pour trouver le point où la profondeur vient s'étaler à la clarté changeante de la surface. Dans une lettre à l'auteur, Claude Lévi-Strauss disait : « *Jamais, je crois, on n'a élaboré quelque chose de plus* chinois, *de plus proche, sur un autre plan et avec un autre médium, de la peinture Zen, avec cette union si rare et si satisfaisante d'une saisie esthétique et d'une ascèse intellectuelle.* » — En somme, il fallait par repérages, assimilations, fusions, aboutir à la « *copie* », à la figuration, — non pas détachée des choses et des êtres, mais libre comme elles, avec le germe qui les nourrit, les fait d'être : le *grain* dans la plante, le *jaune de l'œuf* dans le poussin, la *racine* dans l'arbre. Jules Renard notait : « *Buffon a décrit les animaux pour faire plaisir aux hommes, moi, je voudrais être agréable aux animaux eux-mêmes.* » Pour Jacques Brosse, il s'agit moins de « *faire plaisir* » que de faire vivre. A l'idée de l'Adam qui nomme les choses par leur nom, mis au monde pour être la conscience de ce qui n'a pas conscience, se substitue l'Adam qui veut mettre la main sur le rythme vital, ce qu'il y a de subtil et d'irrésistible en chaque nature.

Je disais que *l'Ordre des choses*, c'était une *anatomie :* Jacques Brosse avait pris les réalités observées dans la cohésion de leurs parties, et comme si elles étaient seules au monde ; *l'Éphémère*, publié au mois de mai 1960, ouvre autour des *choses* les portes

(1) Édit. Plon.
(2) *Id.*

extérieures, les livre aux rythmes d'alentours. Tout un travail de présence et de sympathie entre en jeu, va contourner ces réalités naturelles dont nous allons savoir maintenant comment elles composent, échangent, se rencontrent. Physiologie, ou même sociologie de la nature, prise dans ses ensembles, avec ses exclusives, ses « *cantonnements* », ses hôtes turbulents : par exemple le pivert dans la ruche, ses luttes pour la vie, ses cohabitations, ses coquilles, ses reflets selon les heures du jour. Tout un marécage de la création grouille pêle-mêle ici, même si cet enchevêtrement a pour cadre un jardin — le jardin de Jacques Brosse, ou une île — Porquerolles. — Et cela parce que l'auteur, qui compte les feuilles nées de la nuit, ne connaît un oiseau que s'il le tient dans la main, relève le champignon à sa trace de poussière brune et observe les insectes à la loupe, l'auteur, dis-je, est un minutieux qui nuance, détaille, met en place, suit la vie pas à pas et la fait foisonner. De cette attention scrupuleuse, se dégage une représentation de la nature très neuve, au moins chez les écrivains qui, à force de voir dans la nature l'amie, la sœur, l'ont souvent arrangée à l'amiable, ou ont attendu qu'elle ait quelque chose à nous dire, un trait, une image, une prise de vue originale. Jules Renard comparait son existence à « *une vie de chat qui dort. De temps en temps un bond, un coup de griffe, un étirement qui a l'air d'être de l'action, puis le tout rentre dans son poil et s'endort* ». La nature qu'observe Jacques Brosse n'est pas ainsi observée du coin de l'œil ; les sens chez lui se relaient pour ne rien perdre, il explore, il s'avance, il enfonce : « mener jusqu'au bout l'expérience » ; regarder le bonheur les yeux grands ouverts (*bonheur* défini précédemment comme « *un fourmillement de subtils détails* ») ; bourgeonner, être multitude comme la vie, voilà les aspirations de notre écrivain. Je disais que, de cette observation inlassable, nait une image neuve de la nature : image fourmillante, image compacte où tout se tient, où tout est pris dans une congestion de création, même l'observateur enveloppé par les tentacules qu'il a si minutieusement dépliées. Ce n'est plus ici la peinture Zen, mais le *Ramayana* avec ses accrochages d'espèces et d'origines, ses poussées d'un monde à l'autre, ses forces arcboutées.

Nature d'effroi, aussi, où les êtres semblent garottés par ce qui les entoure, et jusque dans leur gîte, leur nid, leur cantonnement, poursuivis par une terreur fondamentale. Terreur du naturel, après la terreur du surnaturel, nourrie pendant des siècles par l'imagination des hommes. « *Les bêtes vivent,* écrit Jacques Brosse, *dans une angoisse continuelle, dans un hérissement nerveux, qui nous conduiraient vite au bord de la folie. Tout pour elles est sujet de crainte, et leur crainte est légitime...* » Le courage chez les animaux ne se distingue en rien du désespoir. Les pages les plus fortes de *l'Éphémère* évoquent ces régions ténébreuses de l'agonie — la mort de la mouche — du parasitisme, des fécondations monstrueuses, des insectes piégés, des appétits repus. Mais ces éruptions de fureur, qui faisaient dire à Victor Hugo : « *Je veux l'ombre! Et je crie aux oiseaux : Taisez-vous* », Jacques Brosse semble y puiser une sorte d'exaltation, une glorification de l'appétit de vivre, comme si,

au contact de cet univers inhumain qui ne nous laisse pas d'ambages sur les arrière-pensées du destin, tout se concluait pour l'homme calmement, sagement par un bon usage de la vie où l'on n'a pas à se torturer pour la mort puisque la mort c'est le non-être. « *Comment s'inquiéter de la mort,* écrit Jacques Brosse, *qui elle au moins n'existe pas et qui est parfaitement logique? Aucune question à se poser sur le néant, l'être seul interroge et veut qu'on s'interroge.* »

Et en conclusion : « *De moi je ne connais que ma conformité avec l'inconnaissable univers.* »

PIERRE DESCAVES : MÉMOIRES DE MA MÉMOIRE (1)

Sur son père Lucien Descaves et sur ceux que son père lui a fait connaître alors qu'il était enfant : Anatole France, Jules Renard, Maurice Donnay, Courteline, Verhaeren, — en somme, « les plus vieux amis du petit Pierre », comme l'écrivait Maurice Donnay — Pierre Descaves vient de faire paraître ce livre sensible où chaque souvenir est situé en pleine lumière, dans une impression d'enfance qui leur restitue leur force d'événement. Lisant ces *Mémoires de ma mémoire,* j'avais souvent la conviction que ces pages qui ne développent qu'un riche réseau de souvenirs — la mémoire de Pierre Descaves s'ajoutant au souvenir de Lucien Descaves — « *intime mécanisme d'accumulation,* écrit l'auteur, *par lequel une vie vivante retient une vie morte... Transfusion de pensée où le donneur de sang est le donneur d'âme* » — ces pages, dis-je, nous procuraient sur l'histoire littéraire beaucoup plus de réalités, nous la faisaient mieux voir que bien de longues études biographiques et critiques.

C'est que la vision ici est toujours nette. Pierre Descaves est un de ces écrivains de la mémoire pour qui écrire c'est se souvenir mais en maîtrisant si bien les souvenirs qu'il appréhende tout de suite ceux qui sont intacts, presque hors du temps, ceux qui se résument comme le voulait Proust en une minute affranchie de l'ordre temporel. Aux images changeantes, aux épisodes divers, aux souvenirs difficiles à fixer, des mémorialistes du temps passé qui ne voient les choses que dans un profond sentiment de l'écoulement, se substituent ici de petits tableaux, d'autant plus nets, précis que ces évocations, Pierre Descaves les a reçues alors qu'il était encore très jeune, avec innocence, avec espérance. Impressions qui avaient valeur d'exemple et qui signifiaient pour lui beaucoup. Et ces exemples, c'était la lucidité et la dignité de Lucien Descaves ; la franchise de Maurice Donnay qui voulait pleinement, librement vivre, mais surtout ne pas être méchant ; le sérieux de Georges Courteline qui faisait les petites choses mieux que les grandes ; la leçon d'obstination de Verhaeren qui pressentait que la recherche, l'évolution, est en poésie la vraie perspective des chefs-d'œuvre. Toutes ces leçons, Pierre Descaves les a dégagées lui-

(1) Édit. Wesmael-Charlier.

même à la fin de ces divers chapitres des *Mémoires de ma mémoire*, où il nous prouve sans cesse que le temps aide puissamment les pures affinités intellectuelles à se faire jour. Et l'on songe ici à une phrase d'Anatole France : « *Tout ce qui a vécu est l'élément nécessaire des nouvelles existences.* » Nous voyons alors dans quelle forte révolution est pris ce livre. Il y a d'abord l'impression d'enfance : Courteline aidant Pierre Descaves à faire un devoir sur Hugo; un déjeuner avec Anatole France, une rencontre avec Verhaeren jardinier et poète. Puis, quand tous ces souvenirs ressuscitent, on s'aperçoit qu'on n'a pu leur échapper, qu'ils forment tout un système, qu'une loi était ainsi posée qui captivait un destin et dictait son choix, qu'on travaillait sans cesse sur ces mêmes plans. Il fallait être un humaniste comme Anatole France ; se donner tout entier au moindre article comme Courteline ; faire pousser l'inspiration avec la lenteur des plantes et mettre lentement les fleurs en bouquet comme Verhaeren ; revenir sans cesse à l'exemple de Lucien Descaves chez qui l'amour de la littérature, le goût du travail bien fait, la recherche du mot propre ne faisait qu'un avec une animation de la vie maintenue jusque dans la plus grande vieillesse.

A la fin de son livre, Pierre Descaves écrit sur la mémoire des pages subtiles et fortes. La mémoire, dit-il en substance, permet à certaines forces de s'accroître en nous indéfiniment. Les souvenirs nous font une vie intérieure ambiante ; mais en même temps, le moi éclate dans cette demeure trop riche. Il nous faut donc rapporter à d'autres ce que nous croyions tenir en nous mêmes. « *C'est alors*, écrit Pierre Descaves, *que la mémoire organise ses propres mémoires par des prises de vues supplémentaires.* » Que ces souvenirs soient à ce point cristallisés dans la chair et l'âme du narrateur comme le voulait Proust, voilà ce qui donne au livre de Pierre Descaves une exaltation toujours communicative, et une intimité dans les témoignages qui nous les rendent tout proches. Ainsi seront projetés dans l'esprit de ceux qui liront ce livre, l'image de grands écrivains vus à travers les impressions naissantes d'un enfant — toujours si justes, si fortes, car disposées selon la confiance et l'espoir. Impressions intégrées désormais à toute une histoire, remarquablement mises en forme, et chargées de tout un ensemble de leçons puisque Pierre Descaves a su s'y retrouver, y reprendre force et que, en le lisant, nous retrouvons avec lui le fil de cet art à la fois collectif et intime : la vraie littérature.

IRIS ORIGO : LE MARCHAND DE PRATO

Ce marchand de Prato, c'est Francesco Di Marco Datini. Orphelin très jeune, ses parents moururent de la peste quand il avait quinze ans, Datini fut un *self-made man* du Moyen Age. Il s'installa pour faire négoce en Avignon, où résidaient les papes ; puis revint dans sa ville natale dont il assura la prospérité ; enfin, il

(1) Édit. Albin Michel.

fonda un peu partout des comptoirs *(fondachi)*, à la fois magasin, bureaux, entrepôt, où les marchands stockent et d'où ils exportent leurs marchandises d'un pays à un autre, en surveillant attentivement les cours qui varient selon la paix ou la guerre, les vaches grasses ou maigres, les mariages princiers ou les deuils. Routes, ports, bateaux, associations marchandes, sont les réseaux de cette activité poursuivie avec un acharnement inlassable. Et quand Iris Origo se demande comment son personnage a pu non seulement tenir, mais faire fortune, alors que tant d'entreprises périclitaient, elle remarque que c'est en accumulant avec une patience infinie les petits profits, en évitant les risques, en sachant saisir la moindre occasion ; mais aussi, en se tenant à l'abri des réalités instables de la vie politique. Datini a innové dans le grand commerce, car au lieu d'établir de grandes entreprises qui prêtaient le flanc en cas de guerre et que les rois ou les ministres pouvaient déplacer comme objets gênants, il a su multiplier les petites affaires qui pouvaient rester cachées dans la tempête des intérêts et des ambitions. Mais ce pullulement commandait une organisation rigoureuse. C'est à ce bon ordre qu'on doit le maintien de tous ces textes officiels ou privés que, dès 1364, Datini fit conserver.

Plus tard en 1398, on le voit installer un grand bureau à Florence, avec des tables, des rayonnages, classant ses papiers, revisant ses comptes, considérant toute affaire proposée avec suspicion et menant à la baguette ses commis installés en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne et dans tous les ports méditerranéens, jusque dans la mer Noire. Partage de responsabilités, vigilance au moindre détail, voilà sa règle : *je m'occuperai si bien de toutes choses que la vérité m'apparaîtra toujours*, écrit-il. On l'imagine, comme le Bernard Quesnay d'André Maurois, revoyant le soir ses livres de comptes et passant si bien au crible ses profits qu'il oubliait d'en jouir. A force de retourner à ses papiers, il voulut, après sa mort, qu'ils soient légués à sa ville natale comme preuve de son existence, de sa fortune et de sa foi puisqu'à la première page de son grand livre, on lit ces mots : *Amour de Dieu et du profit.*

Ajoutons que le livre d'Iris Origo déborde sans cesse de l'ordre économique. Sur la vie des cités italiennes, leurs travaux, leurs jeux, leurs liens avec la campagne, la vie de famille, les maisons, le mobilier, les domestiques, les esclaves — il y en avait encore venant des pays tartares ou d'Afrique — les liens de mari et femme, la culture, la mentalité de ces hommes du Moyen Age italien, ce livre fourmille de notations d'autant plus savoureuses qu'elles sortent du cornet du temps et nous remettent dans l'éternelle situation de l'homme qui, même très occupé doit encore penser à tout et tout régler par l'usage et l'expérience.

Montaigne recommandait aux historiens de bien choisir leurs sources puis de laisser couler le récit. « *Qu'ils nous rendent l'histoire plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment.* » Mais il faut trouver la source, celle qui n'a pas cédé au flot du temps, n'a pas été balayée ; celle aussi qui met l'historien en face de la véracité incontestable, sans trop de lutte avec le document ; celle enfin, qui, bien explorée, va s'étendre, se gonfler toucher par toute sa

surface aux réalités, aux gens et aux intérêts d'une époque. En récitant, comme le voulait Montaigne, les archives de Prato, une petite ville de Toscane (cent cinquante mille lettres publiques et privées — cinq cents livres de comptes — trois cents contrats et des milliers de documents d'affaires), Mme Iris Origo nous fait regarder toute une vie, son ambition, ses entreprises, ses associations, ses drames, portes grandes ouvertes.

ALAIN : LES PASSIONS ET LA SAGESSE (1)

Un nouveau recueil publié dans la collection de la Pléiade complète le regroupement des œuvres d'Alain, entrepris par les éditions Gallimard. Les lecteurs trouveront dans ce troisième volume qui vient d'être publié, après les *Propos* et *les Arts et les Dieux*, tout d'abord les Idées et les Ages, puis les sentiments familiaux, les aventures du cœur, les souvenirs de guerre, Mars ou la guerre jugée, souvenirs concernant Jules Lagneau, Abrégés pour les Aveugles, des études sur Platon, Descartes et Hegel recueillis autrefois dans Idées, les Quatre-vingt et un chapitres sur l'esprit et les passions, enfin les Entretiens au bord de la mer. En les énumérant, on peut avoir l'impression que ces œuvres sont groupées en vrac. En fait, elles manifestent, par leur variété même, cette liberté dont Alain avait besoin pour penser ; et puis quand on lit ce recueil d'un bout à l'autre on se rend compte que ce désordre apparent exprime de profondes nécessités d'autant plus convaincantes qu'elles ouvrent leur puissantes charpentes logiques et leurs perspectives sur des horizons explorés de fond en comble et dont Alain semble épuiser l'inventaire.

Avec les *Idées et les âges*, on commence par exorciser quelques fantômes métaphysiques, c'est un retour aux Dieux qui terminait le précédent recueil.

Dans la nuit qui nous entoure est-il une lueur que nous puissions repousser, semble dire le philosophe? Ainsi, Alain commence par identifier et analyser ses propres étonnements : la nuit, le sommeil, la sybille, le rêve surtout. Ces rêves qu'il a toujours jugés étranges, et même un peu étrangers, mais qu'il a néanmoins voulu rattacher à son monde, à la vie normale, avec cette persuasion que tout sert, que tout a un sens, et que l'expérience du réel est d'autant plus significative que les moindres moments de la vie ont été acceptés. Oui, tout sert, même ce qui reste une énigme et que le philosophe s'efforce de dissiper par la nature des rapports que ces états indistincts entretiennent avec les formes les plus pures et les plus conscientes de l'entendement. Les images folles sont au fond une tentative maladroite de l'homme pour trouver un équilibre et une objectivité dans un univers qu'il domine mal et qu'il ne fait qu'entrevoir. L'être des commencements est, comme le disait Hegel l'être des lointains, mais cet être des lointains quand on le replace dans toute l'expérience humaine nous fait saisir les

(1) Édit. Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade.

mécanismes et aussi les pièges de cette observation de soi dans le monde et de cette observation du monde hors de soi qui marque le double mouvement de l'action et de la sagesse humaine.

Après la manière dont l'homme rêve le monde et y cherche la lumière et sa lumière, la façon dont il y fait sa place, par des relations de voisinage, d'entourage, qui répondent aux passions et aux sentiments. Ici sont étudiés les sentiments familiaux et les aventures du cœur.

Puis la guerre, qui marque la reprise et le triomphe des passions dans le groupe humain contre toute tentative d'assignation morale, en même temps que la réaction du corps social sur lui-même comme s'il n'était plus qu'un champ d'énergie désordonnée, turbulente, toujours se camouflant par quelque idée de valeur humaine : courage, honneur, qui font la réconciliation avec la pensée universelle, mise alors en éclipse mais cependant célébrée jusque dans ses maléfices.

Les souvenirs concernant Jules Lagneau marquent l'entrée du sage. Le sage ici, comme le dit André Bridoux dans sa préface, « *c'est l'homme libre* ». L'homme libre, c'est l'homme qui se libère de tous ses mécanismes, de ses fantasmes et de ses préjugés par de nouvelles synthèses, au lieu de mettre sa liberté à nier la liberté des autres, comme l'homme de mars. Cette liberté, comme puissance de contemplation et de création, s'exerce par la perception, qui conditionne le monde dans son extériorité au lieu de le livrer à la turbulence et au rapport univoque de l'intériorité.

Les voies de la philosophie dans sa forme la plus idéale avec Platon, la plus volontaire avec Descartes, la plus expérimentée et la plus progressive avec Hegel, sont désormais ouvertes. Puis, les quatre-vingt-un chapitres sur les passions retrouvent la spécificité de toute les idées humaines ; mais cette fois, appréhendées dans la réalité totale de la pensée, comme multiplicité de l'être transcendant qui n'est autre que la volonté humaine et sa souveraineté sur le monde, si terrestre soit-il, puisqu'il n'est traité dans ce livre que de « *notions communes* », comme l'écrit Alain dans sa dédicace.

Enfin, *les Entretiens au bord de la mer*, sont à la fois une rêverie sur l'entendement pur, où Alain exhausse le rêve ou s'exténue ce qu'il y a de plus impondérable dans sa réflexion, et une méthode de la connaissance conçue à la fois comme une fonction cognitive contre la perception et comme attitude réalisante contre les séductions de la logique verbale qui laisse trop la bride à l'esprit. Au fond le phare, le belvédère du philosophe n'est pas l'infini mais la roue, le mouvement, le temps, l'étendue, etc... Tel est l'ordre de ce livre admirable que Georges Bénézé a disposé avec une évidence qui nous fait sentir toutes les pages, tous les mots, pour qu'il s'en dégage une philosophie de la nature, de l'homme, de la société, de la morale, de la métaphysique.

JEAN DUTOURD : LE FOND ET LA FORME (1)

Jean Dutourd constitue son lexique. Jean Grenier notait que *lexique* signifie ordinairement « *dictionnaire de formes rares ou difficiles, propres à certains auteurs; on disait le lexique d'Homère, le lexique de Platon* (2). C'est donc un genre noble, mis à la portée de tout le monde puisque chaque homme peut grouper les mots qu'il a pris à son crédit, où il se reconnaît et qui nous montrent sa façon de voir le monde ou son tempérament créateur.

Le fond et la forme de Jean Dutourd se présente donc comme un essai alphabétique sur la morale et sur le style.

Quelques-unes de ces définitions ont deux lignes : par exemple le mépris : « *Ceux qui méprisent l'humanité commencent en général par se mépriser eux mêmes, mais ils ne le savent pas* ». Quelques-unes prennent la forme d'une légende ou d'une parabole à la façon de Voltaire. D'autres sont dialoguées et ont la vivacité et la franchise des scènes de comédie de caractère. D'autres enfin sont des fragments de souvenirs. Les thèmes ont été puisés dans le cadre immense et facilement accessible du réel. Jean Dutourd n'est pas de ces auteurs qui pensent que l'écrivain, d'abord, ne doit pas s'adapter parfaitement au monde tel qu'il se fait. Il est au contraire de plain-pied et c'est la sagesse des nations ou l'usage quotidien qui éclairent ses idées. On constate ici et puis on juge, en suivant son intérêt plus encore que le raisonnement. Surtout ce livre qui, à première vue, peut paraître prosaïque, terrestre, est en fait un livre de sensibilité. Jean Dutourd sait que tout est dit et qu'on vient trop tard ; mais aussi qu'il n'y a qu'une façon de sentir et que cette particularité fait de l'homme qui parle, solidement appuyé à ce qu'il éprouve, tout autre chose qu'un discoureur. Il évite de heurter de front l'opinion dominante mais c'est pour mieux faire apparaître ses contradictions.

Et quand il est question des usages humains, Jean Dutourd excelle à trouver des références très lointaines, mais pour mieux foncer sur le présent et nous montrer que rien ne s'arrange. Lisez l'article *athéisme* : il nous conduit au tremblement de terre de Lisbonne qui persuadait Voltaire que la providence, si elle prend soin de nous, c'est comme des victimes condamnées à mort. Jean Dutourd immédiatement passe au tremblement de terre de Mexico et constate que, pour une fois, en notre temps, voilà une catastrophe qui n'a pas été provoquée par le terrible automate humain et pour laquelle nous ne nous sentons pas coupables. Au fond l'inhumaine providence était bien rassurante. *Maintenant la terre tremble sans arrêt*, écrit Jean Dutourd, *mais c'est de peur, de peur devant les pouvoirs humains.* » De même les spoutniks, qui tournent comme les trains électriques de l'enfance, donc comme des idiots. Même chose pour l'article *érotisme* où à force d'avoir lâché le

(1) Édit. Gallimard.
(2) Jean GRENIER, *Lexique* (édit. Gallimard).

cochon qui sommeille, Jean Dutourd constate qu'il vole maintenant avec des ailes de colombe en pleine chimère puisque sous l'étiquette érotisme, on se contente de faire de la rhétorique sur la luxure. Ou l'article *esclavage* — l'esclavage est aboli mais savoir vivre, savoir travailler, savoir réussir, c'est être un bon esclave « *une chose manque parmi les divers* vade mecum *que l'on peut se procurer aujourd'hui dans les librairies, c'est le bien vivre de l'esclave* » écrit Jean Dutourd.

Peut-on dire que ce livre est amer? Non — il est emporté par les idées, le ton, une générosité — ni satisfait, ni inquiet, au fond. L'auteur nous dit qu'il aime le pessimisme et qu'il déteste les pessimistes, cette attitude est difficile. Elle suppose qu'on passe outre. Il y a un côté pas fixé ici qui s'accorde avec la biographie d'un homme qui n'hésite pas à téléscoper les âges et les temps. A cet égard l'attention de Jean Dutourd est toujours en éveil. Il n'est pas l'homme des positions prises, des asiles, des traditions, mais l'homme de la souplesse, des variantes, de l'impulsion, de l'idée qui passe, où il cherche une jouissance de sensibilité, ou une vue profonde sur la réalité, ou encore une prévision, une apparition d'idées. L'auteur semble avoir défini son livre quand il écrit : « *Une œuvre est un journal, mais un journal que l'auteur tient en avance, où il décrit des sentiments ou des idées qu'il aura plus tard, où il fait état d'une expérience qu'il ne possède pas encore et sur laquelle il ne se trompe pas. L'artiste se découvre dans son œuvre, il se prophétise, il se voit à la fois dans son présent et son avenir.* »

PIERRE SIPRIOT.

•

MARIE-JEANNE DURRY : A PROPOS DE MARIVAUX (1).

« Ce petit recueil d'articles et notes » — ainsi l'auteur présente son livre, avec modestie — offre un ensemble susceptible de répondre aux curiosités les plus diverses : de l'inédit « le Bilboquet retrouvé » ; une œuvre de jeunesse dont on ne savait que le nom, décrite et jugée avec ses faiblesses, ses exagérations et ce qu'elle annonce du Marivaux de la *Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu;* en appendice « A propos d'un perroquet » une lettre en « vers semés », genre pour lequel Marivaux semble peu doué, mais, précédant la lettre — et c'est là la découverte — une page inconnue où l'on voit Marivaux renoncer à se lancer dans la querelle des anciens et des modernes, de peur de s'engager dans « un badinage qu' (il) a cru devoir épargner à ceux qu'il aurait touché de plus près » et avouer que l'étude du grec et du latin lui apparaît comme un « noviciat bien dur » ; de la critique, de ces mises au point nuancées auxquelles Marie-Jeanne Durry nous a habitués

(1) Édit. Sedes 1960.

« la Délicatesse du sentiment ou les dessous du marivaudage », « Le Paysan parvenu », que l'auteur n'est pas éloigné de tenir pour le chef-d'œuvre de Marivaux ; enfin, non pas tout à fait une étude de sources ou d'influence, mais menée avec prudence la recherche de « ce qui végète avant d'être advenu » : « De deux historiettes et de Marianne ».

Mais plus de la moitié du recueil est occupée par « Quelques nouveautés sur Marivaux » et cette fois il s'agit d'une véritable gageure : cet homme, sur lequel les contemporains sont muets, qui ne laisse ni correspondance ni mémoires, dont nous ne discernons jamais très bien dans son œuvre « s'il se cherche ou s'il se fuit », Marie-Jeanne Durry a décidé de nous en ressusciter les traits ; avec une inlassable patience, en ajoutant à ses propres découvertes les détails que d'autres, à sa suite, ont pu trouver, en scrutant les œuvres les moins connues comme les plus célèbres, elle a réuni des renseignements sur les origines de l'écrivain, le monastère où se retira sa fille, la vie qu'il menait, la maison qu'il habita rue de Richelieu, (elle nous en montre même une photographie) ; Mme Durry a le rare talent d'évoquer les ombres, qu'elle fait surgir des objets dont elle ne possède que la description, parfois même seulement une mention dans une pièce d'archives : « les deux époux ont joué peut-être avec ce trictrac de 50 livres... » et l'on se prend vers le milieu de l'ouvrage à penser à Marivaux comme aux hommes que l'on rencontre chaque jour ; avec l'auteur, on se pose ces questions insolubles qui vous tourmentent à propos de ceux dont on croit tout savoir : la présence auprès de lui de Mlle de Saint-Jean a-t-elle pesé sur la vocation de Colombe? A quelle profondeur l'entrée en religion de sa fille unique a-t-elle atteint ce père? Nous pénétrons sa solitude et ses amitiés, et, au dernier moment, avec les pauvres indices recueillis : des chiffres, des inventaires, quelques lignes de testament, Marie-Jeanne Durry compose un tableau d'une grande puissance de suggestion ; après avoir fait défiler toutes les pièces de l'étonnante garde-robe du mort, elle écrit « il faudrait une plume romantique et rutilante pour célébrer ce chatoiement » ; je ne crois pas qu'une autre plume eût mieux rendu le plaisir que donnent à l'œil et à l'oreille toutes ces étoffes, dont les noms sont aussi somptueux que les couleurs, ni surtout mieux ordonné l'admirable contre-point du dénuement, de la mort et des grâces d'un Prince Travesti qui fait de cette page un émouvant poème.

« J'ai dû me résoudre, écrit Marie-Jeanne Durry, à ne jamais donner sur Marivaux le livre auquel j'ai longtemps songé », on ne peut s'empêcher de le regretter, mais on se dit aussi que dans ce petit recueil elle nous a sans doute livré le principal : il nous reste à lire ou à relire Marivaux, avec, se levant entre les pages, l'image inoubliable de « ce vivant qui traversa la vie avec une coquetterie si tranquille, si pareille à une pudeur qu'on n'en a jamais parlé, si essentielle qu'elle est comme une clef pour ouvrir l'homme et l'œuvre ».

JACQUES SEMEUR.

Sciences humaines

ANATI (E.) : LA CIVILISATION DU VAL CAMONICA (1). ESPAGNE (P.) : FEUX INDIENS (2). JAMES (E. O.) : MYTHES ET RITES DANS LE PROCHE-ORIENT (3). PERET (B.) : ANTHOLOGIE DES MYTHES, LÉGENDES ET CONTES POPULAIRES D'AMÉRIQUE (4). VARAGNAC (A.) : L'HOMME AVANT L'ÉCRITURE (5). WEYER (E.) : PEUPLES PRIMITIFS D'AUJOURD'HUI (6)

La découverte et l'étude des peuples que l'on appelait autrefois sauvages et les progrès de la préhistoire ont bouleversé la science de l'homme et même la philosophie. Celle-ci, jusqu'au début du siècle dernier, avait toujours plus ou moins admis le principe cartésien selon lequel la raison serait la chose au monde la mieux partagée, et, quelle que fût la théorie adoptée, la description qu'elle prétendait donner de l'esprit humain devait avoir valeur universelle. Or, il apparut que des hommes vivaient dans des pays lointains et que d'autres avaient vécu avant les temps historiques avec des manières de penser qui semblaient échapper aux normes de l'homme « civilisé ». C'est Lucien Lévy-Bruhl qui osa le premier prendre acte de ce fait et en tirer les conséquences extrêmes. Il alla jusqu'à distinguer deux sortes de mentalités : l'une primitive, mystique, dominée par la participation, indifférente à notre logique, et l'autre moderne, rationnelle. Certes, il reconnaissait que dans toute société aucune de ces deux mentalités n'étouffait entièrement l'autre. Mais la prédominance de l'une ou de l'autre dans les types de civilisation était telle, selon lui, que les esprits orientés comme les nôtres par la mentalité moderne risquaient, s'ils ne faisaient pas un effort pour concevoir une forme de pensée différente, de ne rien comprendre aux coutumes et aux représentations collectives des peuples chez qui la mentalité primitive jouait un rôle essentiel.

Quels étaient ces peuples? Nous répugnons maintenant à les nommer primitifs aussi bien que sauvages. Le qualificatif d'archaïque, bien qu'il suggère également un jugement de valeur et une

(1) Arthaud.
(2) Gédalge (Grand Pavois).
(3) Payot.
(4) Albin Michel.
(5) A. Colin.
(6) Horizons de France.

hypothèse évolutionniste, est généralement préféré aujourd'hui pour caractériser les sociétés qui ignorent l'écriture, et qui ne sont pas, comme les nôtres, intégrées à l'histoire d'une façon dynamique et avec une conscience prométhéenne de leur devenir. L'ethnographie, en nous renseignant sur celles qui sont en marge du processus historique et la préhistoire en restituant le passé antérieur à lui, apportent sans cesse des documents nouveaux pour la connaissance de l'homme archaïque et sa comparaison avec l'homme moderne. Entre eux, les différences signalées par Lévy-Bruhl ne vont pas toujours en s'estompant à mesure que progressent ces sciences. Mais, par contre, la philosophie rationaliste et le postulat de l'universalité de la nature humaine, d'abord ébranlés par la confrontation avec l'esprit archaïque, ont subi les élargissements et les mises au point nécessaires qui leur permettent d'englober toutes les mentalités possibles, c'est-à-dire, en définitive, de définir l'homme avec plus de vérité qu'au siècle dernier. L'auteur de *la Mentalité primitive* lui-même avait, avec une rare franchise, reconnu le caractère excessif de ses premières conclusions et préparé la voie à des interprétations phénoménologiques de l'archaïsme. D'autre part, l'école de l'anthropologie structurale, sous l'égide de Claude Lévi-Strauss (1), oriente maintenant l'ethnologie vers une investigation de toutes les structures sociales possibles, grâce à une méthode scientifique qui n'est pas sans rapport avec la linguistique et la cybernétique, de sorte que le concept de nature humaine se trouve renouvelé sans perdre cependant sa signification, mais en se dilatant à l'échelle de tous les temps et de tous les espaces. L'*homo sapiens* n'est pas uniquement le produit de la civilisation gréco-romaine, ni même nécessairement l'homme situé dans l'histoire ; il est aussi celui du paléolithique, celui qui dans les grottes de Lascaux envoûtait les animaux, et celui qui, de nos jours encore, tout aussi étranger à notre évolution, célèbre dans quelque forêt inaccessible d'Amérique ou d'Australie les rites étranges de nos lointains ancêtres.

L'élargissement, sinon l'éclatement, de la conception classique de l'homme, loin de nuire à la réflexion philosophique, la stimule, l'arrache au sommeil dogmatique et aux abstractions, en la rendant attentive à des réalités plus nuancées. Cette prise de conscience de la richesse anthropologique qui rend plus inquiète et urgente la recherche de l'universel et de l'éternel est indispensable à l'homme cultivé d'aujourd'hui, tout comme l'était à l'honnête homme du grand siècle la curiosité pour les mécanismes de la raison et ses règles immuables. Aussi bien n'est-il pas inutile que des livres à la portée du grand public présentent d'une manière attrayante autant qu'instructive les résultats des enquêtes ethnographiques et préhistoriques. Ces ouvrages contribuent à répandre, chez tous ceux qui aiment à penser, le sens de la relativité des cultures, et font connaître la réalité humaine avec toute sa complexité.

Sous le titre de *Feux indiens*, Pierre Espagne présente un tableau

(1) Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (Plon).

coloré de la vie des populations autochtones d'Amérique. D'une part, il décrit les grandes civilisations disparues du Mexique et du Pérou, en montrant quelle perte a été pour le monde leur destruction par les conquérants blancs. D'autre part, il donne quelques aperçus sur les mœurs des Peaux-Rouges vivant actuellement dans le Nouveau Continent, en faisant apparaître tout ce qu'il peut y avoir d'attachant dans ces fières tribus qu'on aurait bien tort de considérer comme sauvages. Leur folklore est d'une grande richesse, comme le montre l'anthologie de leurs mythes et légendes constituée par Benjamin Peret avec des extraits de chroniques ou d'ouvrages ethnographiques. Quant au très luxueux volume consacré par E. Weyer aux peuples primitifs d'aujourd'hui, c'est une très vaste fresque écrite par un anthropologue chevronné. Il se compose de quatorze chapitres traitant chacun d'une peuplade différente, de sorte que sa lecture donne une juste idée de la diversité des cultures que Lévy-Bruhl groupait sous l'enseigne de la mentalité primitive. Bien évidemment cet échantillonnage, est loin d'être complet ; mais les sociétés choisies ici comme exemples appartiennent à des aires ethnographiques différentes, en Amérique, en Asie, en Afrique, en Australie ; et l'étude qui est consacrée à chacune d'elle, si elle ne prétend pas à épuiser son sujet, donne des aperçus sur les traits les plus caractéristiques de la technologie, des institutions, des rituels ou des croyances du groupe considéré. Il y a là ce que tout homme cultivé doit savoir sur les principaux peuples primitifs, et c'est peut-être suffisant pour donner l'envie d'en apprendre davantage. C'est bien plus que de la bonne vulgarisation ; ce sont des morceaux choisis d'ethnographie.

L'étude des primitifs actuels nous révèle que l'universalité de la nature humaine ne se réduit pas aux limites de notre culture grécolatine. Mais celle-ci, d'où vient-elle? L'archaïsme, s'il est autour d'elle, chez les peuples attardés, c'est encore bien plus sûrement avant son éclosion, avant l'entrée de l'homme dans l'histoire qu'il faut le saisir. Sur l'enchaînement de la proto-histoire au monde moderne, le livre consacré par James aux mythes et rites dans le Proche-Orient ancien apporte tous les éclaircissements possibles dans l'état actuel de nos connaissances, avec beaucoup d'érudition et une hauteur de vues propre à satisfaire les esprits enclins aux réflexions philosophiques. On voit maintenant à quelles sources se sont alimentées les grandes civilisations d'Égypte, de Mésopotamie et de la Grèce. Cependant, ici encore, les documents écrits éclairent les découvertes archéologiques. Avant cela, de quelle nuit est issue notre humanité?

La préhistoire est déjà assez avancée pour nous en parler. Un gros livre vient de paraître qui, certainement, était attendu avec impatience, car, depuis le célèbre ouvrage de Boule sur les hommes fossiles, aucune étude d'ensemble couvrant tout le champ des plus récentes découvertes n'avait encore maîtrisé de manière cohérente l'ensemble de nos connaissances sur l'homme avant l'écriture. Sous la direction d'André Varagnac, une équipe de savants a réussi l'entreprise ; et la déjà célèbre collection *(Destins du monde)* dirigée par Fernand Braudel s'enrichit d'une étude solide et com-

plète groupant les données de l'anthropologie physique et de l'anthropologie culturelle en matière de préhistoire, non seulement en ce qui concerne les vestiges européens, mais aussi (et cela est précieux) en tenant compte des fouilles entreprises en Asie et en Amérique.

Cette somme monumentale et sans lacune, qui restera classique, fournit les renseignements indispensables pour aborder la lecture des monographies consacrées à des sites archéologiques particuliers. Parmi celles-ci, il faut citer la minutieuse description faite par Anati de la civilisation des Camuniens. C'est un bel exemple des travaux de détail qui contribuent à faire progresser la science archéologique. La mise au jour dans une vallée perdue des Alpes italiennes, au Val Camonica, d'un ensemble de gravures rupestres nous renseigne sur le mode d'existence et sur les croyances d'une communauté humaine qui vivait au deuxième et au premier millénaire avant notre ère, c'est-à-dire peu avant l'entrée de Rome dans les débuts de l'histoire. Anati a su avec prudence interpréter les scènes dessinées sur ces fresques et son travail permet de saisir, en bien des points, la transition entre l'homme archaïque et l'ancêtre direct de la culture moderne.

Finalement, l'ethnographie et la préhistoire, en aidant à la connaissance de l'archaïsme, font voir à la fois les différences et la parenté entre les mentalités que Lévy-Bruhl avait opposées. On ne peut pas analyser l'homme moderne sans connaître l'homme primitif qui subsiste en lui. Et il fallait, pour s'en apercevoir, franchir les limites de l'histoire dans l'espace comme dans le temps. De là se dégage sans doute une leçon d'humilité, mais aussi de fierté, car cet enracinement dans l'archaïsme fait mieux ressortir notre aptitude à nous dépasser.

JEAN CAZENEUVE.

•

G. GURDJIEFF : RENCONTRES AVEC DES HOMMES REMARQUABLES (1)

Dans l'histoire cryptique de notre temps, la présence de Georges Gurdjieff ne cesse de se manifester. Plus vive dans le secret de quelques hommes, de son école, dont il faudra, plus tard, retrouver la marque et les œuvres dans l'entre-deux de notre société occidentale. Écrite aussi en quelques livres, peu nombreux, comme il convient à l'enseignement d'un « maître ».

De ces livres, *Rencontres avec des hommes remarquables* est le second d'une triade, dont il semble bien que le troisième, *la Vie n'est réelle que lorsque « Je suis »*, demeure destiné à la transmission, de la main à la main, entre disciples. Avec les *Récits de Belzébuth*

(1) Édit. Julliard.

à son Petit-Fils, les *Rencontres* condenseraient donc la manifestation écrite « exotérique » de G. Gurdjieff.

Mesure de ce que nous saurons seulement par l'imprimé « vulgarisé », ces *Rencontres* sont un livre remarquable. Tout autant par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit. Par ce qu'il dit, grand livre, non : on le lit comme une rhapsodie orientale, abusive parfois d'ostentation, voire de suffisance. Quel contraste avec l'écriture si sobre, religieusement rythmée, de la « Note des Traducteurs », où rayonne un style de disciple occidentale. Mais l'homme, dans le récit de soi, toujours présent dans ces *Rencontres avec des hommes remarquables*, qui sont autant de prises de vues autobiographiques, est prodigieux. Volubile dans l'arabesque de multiples histoires, où il prend un plaisir lucide à se perdre jusqu'au détail, il découvre une magnifique figure d'« aventurier métaphysique », à l'égal de l'étonnant portrait photographique qui illustre le texte. Prenons les mots dans toute leur noblesse et leur exigence vitale, et bien au-delà de nos mesures habituelles. L'aventure est, pour lui, exploration du monde et découverte de soi, mais découverte qui engage l'existence entière, la transforme totalement, l'improvise ou la transplante avec une disposition presque égale. Homme de tous les métiers, et non pas, comme nous, pauvrement d'un seul, il a trouvé un jour l'affiche de son génie. « Atelier ambulant universel », l'annonce publicitaire d'Achkhabad, imaginée pour tenir un pari, dit son extraordinaire conduite de soi d'être capable de faire le plus de choses possible, dans les genres les plus divers. Ainsi maître de soi, libre des ressources matérielles de son « aventure », consacré à ce que l'on sent la décision de sa vie, être.

Le plus beau à coup sûr est dans le don entier à la quête métaphysique. Préoccupé par l'existence de phénomènes dits « surnaturels » de tous ordres, Gurdjieff vit cette puissance de tout pouvoir abandonner, où il se trouve, pour aller, au travers des pires difficultés toujours surmontées, là où il saura, ou du moins pourra apprendre. Et ce qu'il cherche, c'est évidemment cette rencontre d'être, où le passage se fait, et le retour, entre la « nature » portée à ses extrêmes limites et la « surnature » instante en notre quotidien, et que nous ne cessons de refuser ou de méconnaître. L'unité de cette vie, offerte et conduite, procède de la découverte d'une rupture entre le monde contemporain, enseveli dans sa « méconnaissance » et sa suffisance, et les sûretés de traditions millénaires. Gurdjieff se fait de cette certitude entière : « Nous avions perdu tout espoir (lui et l'un de ses compagnons) de trouver dans la science exacte contemporaine, et en général dans les livres et chez les hommes contemporains, le moindre signe qui puisse nous guider vers cette connaissance, et nous portions toute notre attention sur la littérature ancienne » (p. 116). D'où cette vie inlassée, qui est l'ésotérisme même, des *Chercheurs de Vérité*, le groupe où le chercheur se fait « maître », capable de l'« école » à venir.

Dans cette galerie des hommes remarquables, tous sont des « Orientaux », hormis sur l'extrême fin du livre, la rayonnante figure d'un Père Giovanni, d'origine italienne, anciennement prêtre catholique, et maintenant, en plein cœur mystérieux du

Kâfiristan, religieux d'un monastère de la Confrérie universelle, où tous les adeptes, venus de religions différentes, vivent uns dans l'union du Dieu Vérité. Et *remarquable* « l'homme qui se distingue de son entourage par les ressources de son esprit et qui sait contenir les manifestations qui viennent de sa nature, tout en se montrant juste et indulgent envers les faiblesses des autres ». Leçon pour cet Occident, que Gurdjieff ignorait, et qu'il découvre, des suites de la Révolution russe, ayant largement dépassé la quarantaine? Pourquoi non? La leçon n'est pas dite, pas plus que le livre ne permet d'éclairer, dans les servitudes d'une continuité biographique, les expériences de Gurdjieff « chercheur de vérité ». L'homme doit garder une partie de son mystère historique : nous en saurons ici un peu plus ; pas beaucoup plus. Et hormis le précepte que l'on peut quand on est jeune manger hardiment sans mastiquer pour contraindre l'appareil digestif à faire tout son travail, et quelques autres indications mineures, nous n'aurons pas dans le livre règles et recettes où nous précipiter pour nous « faire » comme lui. Trop averti des illusions et des passions, le « maître » n'a mis dans ces *Rencontres* que ce qui peut dans le déroulement du conte oriental, faire découvrir au malade de « civilisation européenne » les fallaces mortels de la « parole putanisée », et le rendre conscient d'autre chose, de la quête nécessaire de vérité, de ses certitudes, de la mesure en elle d'une humanité enfin juste. Mais des exemples seulement, sur le chemin de l'école : pour avoir besoin, hors toute curiosité vaine, d'en pousser la porte.

HENRI MORIER : LA PSYCHOLOGIE DES STYLES (1)

Il faut dire d'abord l'admirable — et pour nous combien enviable — présentation de ce quatrième volume de la collection « Analyse et Synthèse ». Des soins exigeants de l'éditeur, mais surtout du besoin de perfection de l'auteur, qui a voulu faire, de ce livre, essentiel, un exemple abouti d'harmonie. S'il doit être comme le propose la notice, le compagnon « manuel » de l' « homme qui écrit », quelle « école de sincérité » dans sa présentation sans défaut : à chaque moment il manifeste la sûreté pure des correspondances dans l'art. Aveu aussi, à n'en pas douter, de l'univers intérieur de l'auteur, marqué d'entièretés, de possessions, animé d'une quête de toutes la plus émouvante, celle de l'unité entre le créateur et son expression stylistique, et dans la diversité richement nourrie de ces expressions, celle d'une clé de la création esthétique en son univers conscient.

Recherche d'une clé ; donc thèse, à moins que révélation il y ait. Mais discute-t-on une thèse, surtout aussi fermement étayée, nourrie avec une générosité rare de culture, que celle du professeur « de poétique et de dissertation française à l'Université de Genève ». Beaucoup mieux, de la présenter, D'autant que, dans la

(1) Genève, édit. Georg, 1959, 375 pages.

quête de la clé, notre démarche serait rigoureusement inverse, moins par esprit de doctrine, simplement parce qu'ainsi la réalité, notre réalité, nous tient.

Au risque de trahir la forte économie de l'œuvre, aussi vigoureusement bâtie qu'écrite dans un bel équilibre d'enseignement lapidaire et de mise en place de tous les « je ne sais quoi », nous commencerons par la seconde partie, qui est d'application de la théorie. Là, sous soixante-sept types de style, groupés en huit rubriques de « caractères » ou familles d'esprit, l'auteur présente de très remarquables analyses de textes. Non pas selon nos schèmes d'école, chaque fois inadéquats, mais d'après un procédé de méthode, toujours le même, qui dit la thèse. « Style angélique » par exemple, à la rubrique des « Caractères délicats » : une notice drue, vaste et concentrée empoigne, quant au style angélique, ce que M. Morier appelle « l'esprit et les moyens ». Au titre de l'esprit, l'angélisme évidemment, qui foisonne en mysticisme ; les aspects psychologiques et de tempérament qui s'y trouvent affirmés, et donc le souffle poétique. Dans une imprégnation « swedenborgienne » évidente, cette introduction de cohérence à l'analyse des moyens : « Au rythme des mondes, à la palpitation cosmique ne peut répondre que la langue régulièrement rythmée de la poésie (isométrique) ». D'où le choix des consonances, la mimique de la bouche dans le dire angélique ; le rythme et le souffle de la phrase ; ses mots, ses images, la musique de la strophe, éclatements, invocations et monotonie. Cette analyse d'univers total conduite, le texte fournit l'exemple, la « projection ». Ici *le Cri de l'âme* des Harmonies poétiques de Lamartine. La « projection » est ainsi la mise en œuvre stylistique du mental et du caractériel angéliques, tels qu'ils viennent d'être analysés. Pourra-t-on jamais écrire : comme si l'œuvre n'existait pas? Soulignons seulement la « mise en situation » de l'œuvre par rapport à « l'esprit et aux moyens angéliques » : l'antécédence est image de causalité. La « projection » procède de sa source, la puissance créatrice dans ses composantes d'être, ses moyens d'expression ou de figuration étant donnée d'abord. De l'analyse à l'œuvre du moins, les correspondances sont soulignées avec autant de fermeté que de délicatesse, jusqu'à les rendre indissociables. Là un « donné » éminent de cette seconde partie : les « racines » de l'œuvre, racines tout humaines, du créateur dans l'acte même de sa création ; entre les deux, un « univers », c'est-à-dire un « au-delà » dont l'un et l'autre procèdent.

C'est sur les clartés de cet « au-delà » que se referme la thèse du professeur H. Morier. Celle-ci inverse tête-bêche la méthode critique, ou méthode inductive, qui remonte du donné du texte à l'état d'âme, disons plus à l'état d'esprit créateur, voire à la création en acte, pour définir une méthode déductive, descendant de l'inspiration au style. Autrement dit, « invention » de lois psychologiques du style qui à partir de la personne définit sa stylistique : des caractères ou de leurs manifestations, s'ensuivent des esthétiques du tempérament. La *psychologie des styles* distingue, « à titre provisoire », huit esthétiques fondamentales : esthétique

de l'équilibre ; esthétique de la grâce ; esthétique de l'abondance ; esthétique de l'élégance ; esthétique de la négation ; esthétique de l'universel, et cette dernière, si manifestement difficile à saisir que sous la catégorie d'esthétique du rêve, M. Morier — elle est aussi pour lui la plus « précieuse » — distinguera cinq sous-groupes (esthétique onirique ; esthétique pseudo-démentielle ; esthétique paranoïaque ; esthétique de la rêverie heureuse ; esthétique du charme). Toute la démarche est bien là, illustrée dans le titre de la seconde partie : « de l'inspiration au texte. » Ainsi, de l'homme même, son style comme une nécessité. C'est Buffon triomphant, mais un Buffon porté violemment à des audaces qui semblent bien n'avoir pas été siennes.

Livre fort et de fort : on ne peut qu'admirer une culture singulièrement riche, ouverte à tous les domaines d'expression par l'art, souveraine dans le sens des correspondances, une écriture d'une clarté qui impose, un magnifique exemple de concentration des forces d'analyse pour atteindre à une unité de conscience de la création artistique, tout en respectant ses plus évidentes diversités. Quant à la « thèse », il nous faudra sans doute décevoir ici son auteur, dont le tempérament est d' « inventeur » et de combat. Tout y est discutable, et le dessein et le détail : alors à quoi bon l'exercice vain du tournois. Grand-chose selon nous qu'un beau livre, qui contraint à penser, voire à réagir parfois avec violence : c'est un livre de conscience. A ne pas mettre cependant trop vite — comme tout vrai livre de conscience — entre toutes les mains. Les « clés » ne sont pas bonnes à distribuer par un livre : quel usage risqueraient d'en faire à travers un blocage dogmatique hâtif, des étudiants enthousiastes, sûrs enfin de commander au monde et à eux-mêmes. Je songe en particulier à la pratique des « schémas » proposée par M. Morier, qui permet, à partir d'une figure ingénieusement agencée, travaillée d'ailleurs comme en symbole, de tirer par déduction « le portrait d'un être vivant », son âge, son comportement, les expressions de sa vie intérieure. Quelle sagesse de l'homme il faut pour manier pareil instrument, surtout pour en conclure. Ce schème d'unité enclose n'est bon qu'à qui sait déplier l'unité et donc capable de la vivre. Ce que M. Morier nous propose généreusement, c'est le secret d'un « maître », de ceux qui se transmettent seulement par l'école, de disciple à disciple, secret précieux, mais secret partiel.

Outre un tempérament contraire, deux raisons nous paraissent obvies pour situer dans de justes limites la thèse de M. Morier. L'une est une autre idée de la synthèse que celle que semble se faire l'auteur. Déduction, démarche complémentaire de l'induction, ainsi la synthèse par rapport à l'analyse préalable : c'est définition logique, sans doute aujourd'hui dépassée, des temps d'œuvre, non l'œuvre entière. Il n'y a de synthèse, selon nous, que dans la conscience vécue du total, et ce sentiment incessant que le total est toujours en train de se découvrir ou de se parfaire : comment partir alors de classifications préétablies, hormis seulement pour mettre de l'ordre en sa matière? Et dans le cheminement déductif de l'inspiration à l'écrit, dont M. Morier pose la nécessité, comment

conclure valablement, en séquestrant littéralement dans un commerce exclusif le créateur et son expression stylistique? Le social dans l'homme, ses hérédités, le public pour lequel il écrit, les ténuités et les contraintes entre le créateur et son public — l'expression n'est pas seulement quant à soi ; elle est « pour », et il y a une infinité de pour... — besoins, habitudes, tyrannies, rêves de cette âme collective, dont M. Morier sait si bien la présence et la puissance, est-il possible de n'en pas tenir compte quand l'homme s'exprime pour l'autre, tous les autres, avec tous les autres?

A. Dupront.

Histoire

LÉON GAUTIER : LA CHEVALERIE

La deuxième édition du livre de Léon Gautier sur *la Chevalerie* remontait à 1897, l'année même de la mort de cet érudit. Depuis longtemps, l'ouvrage ne se trouvait plus en libraire et il n'était pas facile de se le procurer d'occasion. Cette rareté suffit-elle à justifier la réédition que vient d'en procurer M. Jacques Levron (1), sous une forme judicieusement allégée, complétée de quelques notes et enrichie d'une belle illustration? Les avis des spécialistes du moyen âge seront, à coup sûr, divers... L'ouvrage du vieux professeur de paléographie à l'École des Chartes peut encore rendre des services, non pas certes comme instrument de travail pour les médiévistes, mais du moins pour l'initiation des débutants et du grand public. Du point de vue strictement scientifique, l'ouvrage est complètement dépassé et presque périmé. M. Jacques Levron a jugé bon de reproduire la Bibliographie terminale sans aucun changement, et bien lui en a pris : ceci permet de constater que *la documentation ne tient compte d'aucun ouvrage postérieur à 1880.* Un vide de quatre-vingt années! Les quelques renvois à Marc Bloch et à Louis Halphen que M. Jacques Levron a placés çà et là, au bas des pages, ne sauraient combler pareille lacune...

L'adaptateur, dans son Avant-Propos, reconnaît très honnêtement les défauts essentiels de l'ouvrage, ceux qui l'affectaient dès sa publication : une documentation limitée aux Chansons de geste, sans recours aux sources proprement historiques ; un optimisme excessif et un enthousiasme parfois naïf dans l'exaltation des vertus chevaleresques ; une tendance déplaisante aux amplifications édifiantes et bénisseuses. Ces réserves faites — et elles devaient l'être, — il faut rendre cet hommage à Léon Gautier qu'il a été, en son temps, l'un des meilleurs connaisseurs des Chansons de geste, sans doute le meilleur après Gaston Paris : l'éloge n'est pas mince. Les trois tomes des *Épopées françaises* de Gautier, publiés d'abord de 1865 à 1868, puis réédités en 1878 avec adjonction d'un quatrième tome *(Bibliographie des Chansons de geste)*, sont encore consultés et cités avec honneur par des spécialistes modernes comme Paul Aebischer et Martin de Riquer. Les analyses de poèmes épiques que l'on y trouve peuvent rendre, à l'occasion, de réels services aux chercheurs de 1960. Quant à l'édition critique de la *Chanson de Roland*, dont les réimpressions (chez Mame) n'ont pas cessé de 1875 jusqu'à la fin du XIXe siècle, elle demeure le principal titre philologique de Gautier ; cette

(1) Édit. Arthaud.

édition, quelque défectueuse qu'elle fût, n'a été périmée et supplantée que par celle de Joseph Bédier. Et l'on ne peut qu'approuver M. Jacques Levron quand il proclame : « Si *Roland* est aujourd'hui le plus connu de tous nos poèmes du moyen âge, c'est à Léon Gautier qu'on le doit. » Disons seulement, pour être tout à fait justes : « A Léon Gautier et à Joseph Bédier. »

Le malheur est que Gautier a cru pouvoir écrire un ouvrage sur la Chevalerie en utilisant exclusivement sa connaissance approfondie des Chansons de geste, sans prendre la peine de se référer ni aux chroniques, ni aux documents d'archives : il ne les cite qu'à titre exceptionnel, quand il les trouve sur sa route sans avoir besoin de les rechercher. A quoi il faut ajouter que les développements sur l'enfance, la jeunesse, le mariage, la vie domestique du chevalier, le costume féminin et masculin du XIIe siècle, etc... sont en grande partie hors du sujet. Gautier finit par traiter en général des mœurs et de la civilisation de l'aristocratie nobiliaire et féodale du moyen-âge : cela déborde singulièrement l'étude de cette institution qu'est la chevalerie !

Et pourtant, sur les origines historiques de cette institution Gautier exprime des vues qui paraissent justes. Il montre que la caste chevaleresque du haut moyen âge continue la caste guerrière que Tacite nous décrit chez les anciens Germains. La dignité sociale reconnue au soldat — et qui l'élève bien au dessus des travailleurs manuels, — le culte de la prouesse, le sentiment de l'honneur guerrier, celui de la fraternité d'armes et du compagnonnage militaire : tout cela paraît bien venir de la Germanie païenne et s'être transmis par une tradition ininterrompue aux Francs des époques mérovingienne et carolingienne. Autrement dit, la conception de la chevalerie n'a rien à voir, dans le principe, ni avec l'église chrétienne ni avec la civilisation romaine.

Gautier discerne également que la cérémonie de l'adoubement dérive de la remise solennelle des armes — la framée et le bouclier — au jeune Germain par le chef de sa tribu ; cette cérémonie marquait l'entrée dans la société virile et l'accession à l'âge adulte (p. 31). C'est dans cette perspective traditionnelle que se place le geste de Charlemagne qui, en 791, convoque à Ratisbonne son fils Louis, âgé de treize ans, et lui ceint « l'épée qui fait les hommes ». Louis en fera autant quand, en 838, il remettra solennellement les « armes viriles » au futur Charles le Chauve (p. 32). L'Église n'est intervenue que très tardivement pour christianiser ce rite germanique. Elle l'a fait dans un simple but : s'opposer aux luttes stériles et fratricides entre les chevaliers chrétiens ; canaliser leur force et leur ardeur au service de la foi chrétienne, c'est-à-dire contre les Infidèles, et surtout contre les Musulmans. Pour assimiler ce vieux rite guerrier, l'Église a dû renoncer à la condamnation rigoureuse, intransigeante de la guerre et du métier des armes qui avait été la règle des premières générations chrétiennes. Augustin avait posé en principe : « Celui qui peut penser à la guerre et la supporter sans une grande douleur, celui-là a vraiment perdu le sens humain. « Mais bientôt l'invasion des Vandales amenait Augustin à de redoutables concessions : « Il

importe que de tels crimes soient punis, et voilà pourquoi, *sur l'ordre de Dieu ou d'une autorité légitime*, les bons sont parfois amenés à entreprendre certaines guerres. » Le déferlement de l'Islam sur le monde chrétien confirme l'église chrétienne dans cette doctrine de la guerre juste et légitime, bien plus : de la guerre sainte. Et à l'aube du IXe siècle, le pape Léon IV écrit aux Francs de Charlemagne en lutte contre l'Islam : « La guerre est mauvaise, mais il convient, puisqu'elle est inévitable, de justifier ceux qui la font honnêtement et pour le seul triomphe du Bien... A celui qui mourra en de telles batailles, Dieu ne fermera pas les portes du ciel. » Ce qui amène Léon Gautier à demander : « Ne croit-on pas entendre par avance un couplet de *la Chanson de Roland?* » (p. 30).

Le mode primitif de l'adoubement était purement militaire et consistait essentiellement en la remise des armes : éperonné, chaussé, vêtu de fer, le nouveau chevalier était ceint de l'épée par son père, ou par son seigneur naturel, ou par quelque prince ou roi. Le rite accessoire de la *colée* — ce grand coup de paume que le récipiendaire recevait sur la nuque — n'est venu qu'ensuite. La cérémonie se terminait par l'*eslais*, sorte de tour d'honneur que le nouveau chevalier faisait sur son cheval, et par le jeu de la quintaine, où il prouvait son adresse aux armes en joutant contre un mannequin. Dans la première moitié du XIIe siècle, l'adoubement de Geoffroi Plantagenet par le roi d'Angleterre est encore, au témoignage de Jean de Tours, purement laïc et militaire, sans aucune intervention du clergé (p. 137). La *colée (alapa)* est attestée en 1181 par Lambert d'Ardres, à propos de l'adoubement d'Arnoul II, conte d'Ardres et de Guines par son père (p. 139).

La veillée d'armes, l'audition préalable de la messe, la déposition des armes sur l'autel, la bénédiction de l'épée sont des innovations cléricales qui ne sont pas antérieures au XIIe siècle et ne se généralisent qu'au XIIIe. Jean de Salisbury ne parle pas encore de l'exposition des armes sur l'autel. L'Église a même poussé les choses plus loin et institué une *Benedictio novi militis*, qui figure dans certains sacramentaires : le prêtre ou l'évêque ne se contentent plus de bénir l'épée, ils la ceignent au côté du nouveau chevalier et lui adressent un sermon en latin. Mais Léon Gautier reconnaît lui-même que cet « adoubement liturgique » n'a jamais été très répandu dans la pratique (p. 141). Alors pourquoi qualifier pompeusement et faussement la chevalerie de « huitième sacrement »? Pourquoi imaginer de toutes pièces et commenter un prétendu « décalogue du chevalier » *que le moyen âge n'a jamais connu?* Le second chapitre, intitulé « Le code de la Chevalerie », est l'un des plus contestables de tout le livre.

Nous n'en devons pas moins rendre grâces à M. Jacques Levron et aux Éditions Arthaud d'avoir mis à notre disposition, dans le cadre de la *Bibliothèque historique* que dirige Simone Goubet, ce vieil ouvrage agréablement rénové ; malgré ses faiblesses, il ne laissera indifférent aucun esprit curieux de la civilisation médiévale.

RENÉ LOUIS.

Réalités du roman

CHRISTIAN MURCIAUX : NOTRE-DAME DES DÉSEMPARÉS (1).

Avec son septième roman, Christian Murciaux a cédé à l'« attirance » espagnole. *Son* Espagne est très proche de nous ; c'est celle de la guerre civile, — la dernière en date. Une précaution diplomatique : « Les personnages et les situations décrites sont imaginaires. » On s'en doutait. L'écrivain ne pouvait avoir l'ambition de retracer, au gré des épisodes d'un roman les cauchemardantes années sanglantes, ni la présomption d'en dresser le bilan. Il s'est efforcé (il y a réussi) de recréer le climat de paroxysme dans lequel, à l'époque, « quelques destins s'accomplirent », avec une vérité de vraisemblance, la seule qu'un romancier peut atteindre. A ce roman, lentement composé (huit années de recherches méthodiques), doit correspondre une lecture sage et patiente, car, au-delà de l'information stricte, l'écrivain a entendu reconnaître, en chacun des protagonistes présentés, les échos profonds d'un terrible drame collectif.

Juanito Sanchez est un fils de la terre, de la féconde « huerta » valencienne, ce pays du Levant aux grosses cultures, au climat embaumé, de cette terre-paradis où il a grandi, heureux de vivre selon la nature, à l'ombre des meilleures traditions. Ardent au travail, ardent à la foi. Dévot encore à la Vierge, cette *Notre-Dame des Désemparés*, Madone protectrice des campagnes en même temps que de la Cité, culte national de Valence. Juanito n'est pas un petit saint. Cette force de la nature a besoin d'ardentes amours. Il va de l'une à l'autre, des filles faciles à de dévotes pécheresses : un pêle-mêle où voisinent Mercédès, Lola, Soledad, et cette étrange Encarnation, déjà affublée d'un mari et nantie d'un vieil amant. Le personnage de Juanito (que le romancier nous découvre à neuf ans) se compose, sous nos yeux, avec rapidité. Son attachement à la terre se complète par un patriotisme fier et ombrageux. Or, la grande insurrection a éclaté ; sa vague vient battre la petite province. Juanito s'interroge. Comment prendre son parti, *un* parti? Ses frères sont mobilisés dans les troupes gouvernementales régulières. L'un d'eux est tué. Juanito est bientôt mobilisé, envoyé à Valence et d'abord employé aux exercices fastidieux de l'arrière. Il y règne un prodigieux désordre, avec le cortège hideux des exécutions expéditives, des arrestations, des massacres, des représailles. Quelle chute ! Quand il a été appelé, Juanito avait au cœur un idéal ; il avait pris position ; il voulait défendre la *huerta* sous l'égide de la bénéfique Madone, oubliant l'échec sentimental qu'il venait de subir avec Soledad, son amie d'enfance. Quelle

(1) Plon Édit.

déception ! La roue va tourner. Juanito va se trouver engagé, dans les deux sens du mot, dans l'action et dans l'apprentissage des idéologies militantes. Envoyé à Barcelone, il est nommé sergent-instructeur et bientôt fait lieutenant. Il bénéficie d'un nouvel hasard, qui le place sous le contrôle du Commissaire du Peuple Augustin. Inquiètante et complexe figure de révolutionnaire convaincu que celle de cet Augustin ; énergique, lucide, exigeant, aux limites d'un fanatisme raisonné, très cultivé, admirateur de Lorca, ennemi de tout bonheur de nature à affaiblir l'homme. Une faille dans ce bloc : l'homme est sensible à la beauté masculine. Ce remuant personnage, sans cesse en courses et en missions, tour à tour abattu et triomphant, a vu mourir le frère de Juanito. La « sympathie » équivoque qu'il avait pour ce jeune homme, il l'a en quelque sorte reportée sur Juanito. Finalement, Augustin sera « liquidé » : une balle dans la nuque tirée par un « camarade » aussi tourmenté que lui, spirituellement et physiologiquement. L'agitateur Augustin aura du moins veillé, à sa manière, sur le destin du jeune officier, en lui ménageant les chances de vivre, malgré les risques, et plus particulièrement ceux des combats. Juanito participera notamment à l'offensive républicaine sur l'Èbre, dont le romancier nous donne un récit hallucinant. Juanito traverse le fleuve à la nage. C'est alors qu'il reçoit *l'éducation* décisive : celle du courage et de la peur, de la victoire et de la défaite, de la communion humaine et de la solitude. C'est la fin, au moins dans le roman, c'est la fin de cette « corrida », de cette épreuve cruelle où, selon la pathétique image de Christian Murciaux, l'Espagne entière servait d'arène et où le peuple espagnol tout entier tuait ou était mis à mort.

Comme bien d'autres, Juanito retourne à Valence, à la Madone. Cachée aux plus mauvais jours de la guerre, elle est revenue avec la paix, promenée sur un pavois à travers les rues, poupée de piété acclamée, protectrice de tous et personnelle à l'amour et à la vénération de chacun. Dans la *huerta*, cependant, Juanito se retrouve seul. La petite bande à laquelle il appartenait a disparu, s'est défaite. L'amie d'enfance, Soledad s'est mariée. Son dévergondage est la fable du pays. Encarnation a été emmenée au loin par son vieil amant. Ses frères sont morts ; Augustin a disparu : et tant d'autres encore dispersés. Il a quitté l'enfer de la guerre. Ne sera-t-il pas encore prisonnier dans cet autre et atroce enfer ; celui de la vie fastidieuse et quotidienne, plate, désolante, mortelle elle aussi? En dépit de ses risques, l'aventure comportait un espoir ; l'aventure est finie. L'espoir est mort ! Cependant, « malgré la chambre de torture que chacun porte en soi », Juanito sent obscurément qu'il y a, *quand même*, la vie ; qu'il y aura quand même des amours possibles ou probables ; qu'il y aura toujours des Lola et des Mercédès ; que les saisons serviront toujours les splendeurs de la Terre ; et que tout est supérieur aux horreurs et aux souvenirs de la guerre — surtout de la guerre civile !

Tel est ce roman en forme de récit, prolifique sans doute, mais d'une densité de pensée remarquable, et de haute noblesse de cœur et d'esprit.

ÉDOUARD PEISSON : LE QUART DE NUIT (1).

A M. Édouard Peisson, l'on doit une vingtaine de romans — et plus singulièrement de romans dits maritimes. Avec *le Quart de Nuit*, il n'abandonne pas son thème favori : « ... La mer, la mer toujours recommencée. » Il a eu l'idée de construire sur le vieux postulat du naufrage une œuvre originale. Il a puisé dans une imagination créatrice, tous les éléments d'un « drame humain et marin » avant d'avoir cherché dans un atlas le point de la côte ouest du continent australien où il pourrait, non sans quelques retouches à la carte, situer l'accident du paquebot britannique *Beagle*, en route vers l'Angleterre. Quand commence le roman, c'est la nuit. La nuit, dans l'immense hangar d'aviation de Rockingham transformé en chapelle ardente. Les rescapés du paquebot anglais veillent les corps des quinze passagers qui ont péri en essayant d'atteindre la côte à la nage. Étrange et pathétique nuit ! Peu à peu, des voix s'élèvent. La pieuse Mrs. Linsell, la mondaine Mrs. Shane, aussi bien que Mr. Warvik, dessinateur amateur, s'efforcent de rameuter les souvenirs de ces trente-six heures durant lesquelles ils ont été menacés de noyade et d'écrasement à bord du bateau échoué. Bientôt, ils ont par leur triple témoignage, reconstitué les circonstances de la catastrophe. Ils pressent de questions le capitaine Bush, commandant le *Beagle*, le deuxième oficier Barr et le tout jeune lieutenant Meryl. En fait une interrogation unique monte alors aux lèvres. Qui est responsable des quinze morts disposés en arc de cercle au pied d'une croix de bois nu? Qui a commis la faute, l'erreur fatales? Qui est coupable? Car il faut un coupable. A partir du moment où il y aura un coupable, l'affaire sera nette parce qu'elle pourra être jugée...

Cédant à la colère, Mrs. Shane suggère que le commandant a échoué volontairement le vieux *Beagle*. Les officiers protestent avec indignation. Ils ne sont pas des naufrageurs. Warvik, blessé, se soulève sur le brancard où on l'a étendu et prie Mrs. Shane de lui laisser conduire méthodiquement l'enquête. Il en est un peu comme le Sherlock Holmès, adroit, précis, exigeant. Warvik rappelle que le bateau devait entrer à Freemantle, la veille à 7 h 30 du matin. Or, à 6 h 35, réveillé par un choc brutal, quand il est monté sur le pont, il a aussitôt découvert que le navire était couché, immobile, sur le flanc droit, tandis que les lumières de la côte apparaissaient à gauche et non plus à droite. Il y a donc eu indiscutablement une erreur de cap ! Barr, le second, est amené alors à expliquer « l'incroyable confusion ». Les officiers ont pris pour le feu marin de Freemantle, un feu d'aviation, celui de Rockhingham mis en service depuis deux semaines et qui n'était pas porté sur leurs cartes. Pratiquement, ils ne se reconnaissaient pas responsables. Inlassablement Warvick poursuit la recherche de

(1) Édit. Grasset.

la vérité à la lumière d'autres témoignages. Devant cette sorte de Tribunal improvisé, se dégage peu à peu l'ambiance même dans laquelle se déroula la tragédie. Se révèlent aussi les caractères des marins et des passagers qui y participaient. Sans ménagements, Warvick conduit ce bal-débat funèbre. La tension s'accroît quand il pose un nouveau problème. Contemplant les cadavres de trois très jeunes passagers qui avaient conquis sa sympathie et qui lui avaient joyeusement confié leurs plans d'avenir, il affirme qu'ils auraient pu être sauvés. En effet, tous ceux qui sont restés à bord pendant cette première journée et une grande partie de la seconde, jusqu'au moment où les baleinières d'un croiseur ont pu s'approcher du *Beagle*, tous ceux-là ont été évacués sans blessures graves. Les morts sont parmi ceux qui se sont lancés à la côte par leurs propres moyens. Pourquoi le commandant ne leur a-t-il pas interdit de se jeter à l'eau, d'engendrer cette panique de moutons de Panurge?

Accablé sous ces reproches, le capitaine Bush se tourne vers un couple. Ce sont des amants éperdus, unis depuis peu et que beaucoup d'autres passagers regardent avec envie. Il déclare : « Les responsables des morts, les voici ! » Ainsi attaqué, l'homme riposte. Il est né dans la misère ; sa vie ne fut qu'un long combat jusqu'au jour, six mois plus tôt, il a rencontré la femme dont il s'est épris et qui lui a donné son amour. Bien qu'ils fussent tous deux de bons nageurs, ils ont patienté toute la journée ; il a même aidé les matelots à fixer un filin pour établir un va-et-vient. Ce fut seulement le lendemain quand le filin se fut rompu, qu'ils se sont jetés à l'eau sans que le commandant s'y opposât. Quatre-vingts autres les ont imités. Quinze se sont noyés. Le couple n'est pas plus responsables de ces morts, explique Barr, que les trois jeunes gens ne sont responsables de la blessure de Warvick qui s'est laissé tomber à l'eau pour les suivre ! Ronde infernale, chaîne sans fin des soupçons injurieux. Tout se brouille : — « On ne sait plus, murmure Warvick, on ne saura jamais. » Ce seront ses dernières paroles. Il sombre dans le sommeil de la mort. Il n'a pu résoudre ce problème de la responsabilité, thème central dans tous les épisodes de cette poignante tragédie de la mer. La dernière image est celle de la pieuse Mrs. Linsell qui s'approche de Warvick et le regarde longuement. « D'une main qui tremblait, elle essaya en vain d'abaisser les paupières sur les yeux de l'homme. Elle s'approcha encore et posa un instant les lèvres sur le front. Il était d'un froid de glace et Warvick était mort depuis aussi longtemps que les autres corps étendus sur les civières. » *Repose en paix, murmura la vieille dame..* Ce qui veut sans doute dire que toute quête mène au silence et que l'homme n'est pas responsable de son destin ; à plus forte raison de celui-ci des autres. *Le Quart de Nuit* est un livre-vigie, un de ces livres-phares dont les lueurs tournantes balayant inlassablement les chemins de l'infini, où rien ne finit, où tout recommence, inlassablement.

ROGER FERLET : JE VIVRAI PLUS TARD (1).

M. Roger Ferlet est un romancier « traditionnel ». Il a besoin de champ pour s'exprimer. Il a déjà présenté deux cycles de romans : l'un « *la Terre Vivaroise*, avec trois volumes : *Ardesco, La Madrague, Valentine;* le second cycle, sous le titre *l'Héritage du monde*, comportait deux volumes : *l'Amour d'une ombre* (le discernement) », *Véronique Alvernese* (l' « expérience) » voici le troisième volet du tryptique *Je vivrai plus tard*, auquel l'auteur accorde l'estampille de la « fidélité ». Sans doute, y a-t-il, dans cette entreprise, une progression qui, venant du discernement, aboutit à la fidélité, en passant par l'expérience. Le monde est suffisamment vaste et riche en occasions ou réussies ou manquées pour que l'histoire des cœurs s'y inscrive et s'y renouvelle inlassablement. Le dommage est parfois que l'intéressé se fige dans une attitude et n'arrive plus à se libérer. Si le héros de *Je vivrai plus tard*, Eric Detterlé, suivait les conseils de son ami Tucker : *efface tout et recommence*, il n'y aurait plus de problème et pas de roman. Mais cet Eric est une manière d'obstiné ; il n'effacera jamais rien sur le tableau noir sentimental où il va mettre en forme d'équations son amour pour Bodil, une femme dont on dira qu'elle est surtout apte à saisir le plaisir et le profit. Cet empêtrement dans le néant d'une passion non partagée, le ci-devant civil Eric, officier de 39-40 pèsera d'autant sur cette âme hasardeuse qu'il s'est fabriqué une Bodil idéale. Plus tard, beaucoup plus tard, avec la consolation d'un autre amour fugitif (à la merci, celui-là de la mort prématurée d'une Velleda sincère), il apprendra que Bodil, la fuyante et énigmatique Bodil l'aimait. Elle se défendait d'aimer ; pour elle aimer c'était se subordonner, c'était faiblir. Eric demeure seul, devant le point final de ses épreuves : l'épreuve de la foi. Son comportement ne peut se modifier : chancelant, indécis. Et pourtant, il a bravé bien des dangers : la guerre, l'expédition de Narvick, la Norvège, la Résistance, les Camps d'extermination...

Ces dangers, le romancier les rend sensibles, dans une série impressionnante et attachante de « choses vues » et si profondément pénétrées qu'elles doivent sortir de l'expérience personnelle de l'écrivain. Ce sont des pages très remarquables, sans concession, sans jactance, où se gerbent les traits les plus probants d'une pénétrante observation. C'est également la perception quasi visuelle d'une longue armée d'ombres (promises à l'ombre éternelle) qui se débattent sur une toile de fond où passerait le scénario absurde d'un producteur de film en délire. A propos de Bodil (car les thèmes personnels, individuels s'interfèrent avec les événements universels), Eric pourra comprendre que la notion de temps peut intervenir dans l'idée du sacrifice ; que le crime de Caïn est le plus lourd de tous les crimes et qu'entre penser et agir il n'y a qu'une différence terrestre, c'est-à-dire l'hiatus de l'abîme.

(1) Édit. Fayard.

Cette oscillation perpétuelle entre l'idéal sous toutes ses formes et la dure réalité des faits donne à ce roman le rythme, voulu, d'une boussole déréglée. L'aiguille magnétique frétille, en soubressauts, de l'enfer aux étoiles. L'aiguille folle devient balancier. Et le balancier broie au passage ou décapite ceux qui veulent vivre trop vite et ceux qui veulent vivre trop tard. On peut poser que la philosophie de M. Roger Ferlet ne s'accorde pas toujours avec les débordements de son héros et qu'il en recense les effets afin qu'on n'en suive ni l'inspiration ni l'exemple.

LOUIS GUILLOUX : LES BATAILLES PERDUES (1).

La notion du *social* inspire l'œuvre de Louis Guilloux. Son dernier roman, *les Batailles perdues*, comporte 609 pages grand format, d'une très rare qualité humaine. L'écrivain offre une série de *tranches de vie* sans vains commentaires, au gré d'événements ou des bouleversements inhérents à la vie collective. L'action se développe pendant deux années (de fin septembre 1934 à juillet 1936) et groupe un trentaine de personnages, dans les lieux différents : à Kernilis, un village près de Pontivy en Bretagne; à Paris, où se rencontrent les Bretons d'origine, plus particulièrement dans la pension de Mme Furet, rue de Buci. Il n'y a jamais de lien très formel entre les divers épisodes de cette fresque, dont le thème général est que chacun a son aventure et que cette aventure ne pèse pas forcément sur le comportement des autres, quelles que soient les apparences. Le romancier n'a pas entendu dresser un tableau de mœurs. Il suggère le brassage des destins, l'entrecroisement des destinées.

Pourtant, ce n'est pas par hasard qu'il a situé ce témoignage d'un observateur dans une époque déterminée. Époque riche en événements qui sont de nature à réagir sur les échantillons d'une humanité parfaitement imprévoyante. Que d'événements de tous ordres dans cette *coupe* du temps, de fin septembre 1934 à juillet 1936 : luttes sociales, chômages, luttes politiques, conflits extérieurs; S.D.N., 1er mai 1935, Front Populaire guerre d'Éthiopie, discours d'Hitler, 14 juillet de 35 et 14 juillet de 36... Rumeurs de fond, évoquées et non commentées. L'Histoire rappelle en quelque sorte ses droits et guide la chronique sans la guinder. En présentant ses nombreux personnages, le romancier se garde d'intervenir; il observe la règle de l'impassibilité et une constante volonté d'effacement. Ce qui importe, c'est que les *êtres vivent leur vie* selon la formule, tour à tour unis ou séparés, sans que les sentiments d'amour, d'amitié, de sympathie ou de compréhension soient compromis ou oblitérés. Il y a, dans toutes ces pages, un élan sous-jacent de sensibilité, voire d'indulgence qui donne force et pouvoir au roman. S'il y a des « batailles perdues », ce ne sont pas des défaites définitives. Le bonheur est

(1) Édit. Gallimard.

toujours de ce monde pour ceux qui le recherchent et non pas pour ceux qui le forcent.

Telle est la substance de ce roman, où l'on pourrait évidemment relever d'autres suggestions, d'autres courants et où le mystère des circonstances déjoue parfois les ruses les plus innocentes. Ainsi vont s'éclairer les visages de tous ceux qui interviennent dans ces récits, successifs, soit en Bretagne, soit à Paris, soit dans la vie d'un bourg, soit dans celle d'un quartier. De ce roman, on peut dire qu'il est *grouillant :* grouillant de types que le romancier multiplie, comme à plaisir, à la fois pour mieux brouiller ses pistes et pour rendre sensible ce qu'il veut suggérer en présence de ce *magma* humain, aussi difficile à saisir dans son complexe total que de fixer dans des épisodes isolés, dont aucun n'est achevé. Répétons-le, c'est là une technique, encore plus qu'un procédé. Ainsi l'auteur arrive-t-il à nous imposer cette somme *romanesque.*

Entre tous les personnages de ce roman-« somme », il y a deux liens évidents : l'amitié et l'amour. *Les Batailles perdues* sont pleines d'histoires d'amour ; il n'y en a pas de délicieuses ; il y en a d'ironiques, de cocasses, d'amusantes, d'angoissantes, de dramatiques. C'est à cela que l'on reconnaît que Louis Guilloux, grand romancier, est aussi un grand moraliste, Au-delà de toutes les misères humaines, il croit toujours à quelque généreuse sagesse. D'où son indéfectible confiance en l'homme ; sa méfiance des hommes.

JEAN GUIREC : LE SIGNE FÉMININ (1).

Jean Guirec est le champion de cette forme de roman, communément classée roman d'analyse. Antique et saine tradition. Le roman français s'est toujours signalé comme un roman bien composé. Dans ses *Pages de Critiques*, Paul Bourget posait qu'il ne suffit pas d'écrire en français et qu'il fallait *composer en français;* ce qui d'ailleurs rejoignait, à la fin du siècle dernier et même jusqu'à 1914, un bon traditionnalisme, appuyé par nos maîtres, dont les maîtres avaient été Lemaître, Faguet, Brunetière. En un sens, Jean Guirec joue le disciple. Il le joue bien. Il le joue en classique avec une grande économie de moyens, d'épisodes et de péripéties. Son interprétation originale consiste à pousser ses analyses comme autant de sondes destinées à évaluer le conscient après les avoir plongées dans les minces étangs, dans les mares stagnantes de la vie intérieure. Il y a du Freud et du Yung dans cette méthode. Les signes extérieurs qui souvent vous présagent les destins ne sont que pâles artifices au regard des mystérieux rapports dévoilés entre le monde des corps et le monde moral.

Dans cet univers des ténèbres intérieures de ses personnages visibles, le romancier s'oriente avec précaution. Il n'illumine pas avec des torches et ne brandit pas d'éclatants flambeaux. On dirait

(1) Édit. Albin-Michel.

un voyage au bout des nuits moroses de ses personnages où il suffit pour en déceler l'insolite ou le dramatique d'une simple lampe de poche éclairant durant quelque secondes tel recoin obscur. Ainsi s'expliquent et se justifient ces chassés-croisés entre Sylvie Lemaire et François son père, veuf modèle ; entre Sylvie et Gérard, élu de Sylvie ; entre François l'incendié et Brigitte l'incendiaire, une cousine aînée de Sylvie prête au double ou triple jeu ; entre Brigitte, Sylvie et Gérard, etc... Autant de ballets sentimentaux où se mêle la figuration d'utiles comparses. On voudrait être sûr de ne pas trahir le romancier en tentant d'expliquer le titre assez énigmatique de son ouvrage. A la page 181, le mot *signe* employé à une quinzaine de lignes d'intervalle est bien de nature à en rendre l'opération malaisée. Le titre est beau. Surtout s'il s'applique à celui qui a sacrifié son amour « à un certain ordre ». Sage vertu d'un romancier qui sait sagement ordonner lui-même, les passions exemplaires.

JEAN-LOUIS CURTIS : LA PARADE (1).

Après son Prix Goncourt de 1947, Jean-Louis Curtis a donné des récits, un essai, d'autres romans, comme s'il hésitait sur la voie à suivre. Il semble revenir définitivement au roman, c'est-à-dire à une forme d'expression déterminée tout en se libérant des éléments traditionnels trop attachés à certain genre narratif.

Son ouvrage, *les Forêts de la nuit*, relève d'une création littéraire très travaillée, très poussée, organisée pour établir des correspondances entre les diverses péripéties. Il n'est pas jusqu'au style où l'on retrouve une pointe d'ironie, destinée sans doute à prouver que l'écrivain n'est pas dupe de l'histoire ou des histoires qu'il entend conter. Il s'agit d'un roman « provincial », qui se déroule dans une petite cité. L'intrigue est mince ; mais suffisamment étoffée pour retenir l'attention de *celui-qui-veut-savoir-la-suite*. Comment les sœurs Pinsa, Louise et Clarisse, vieilles filles, demeurées célibataires vont connaître une providentielle opulence grâce à une vente d'un terrain ayant vue sur la chaîne des Pyrénées ; comment elles vont dès lors participer à la « parade Mondaine » du cru ; comment Pauline Lagarde, filleule de Louise, amènera ses propres chances à une « parade » pareillement « mondaine » mais à Paris cette fois ; ce sont les intrépides et attachants secrets de ce roman à retournements comme comparses avec un ingénieur qui semble sorti du *Maître de Forges* et un amoureux, futur mari, lointain descendant d'un « jeune homme sage ». L'art de Jean-Louis Curtis consiste à rajeunir les plus vieux sujets. Son ouvrage n'en est que plus charmant dans ce qu'il a d'un peu suranné.

(1) Édit. Julliard.

ROGER VAILLANT : LA FÊTE (1).
MAURICE PONS : LE PASSAGER DE LA NUIT (2).

Ces deux romans sont d'inspiration et de composition absolument différentes. Ils ont un point de rencontre commun : un point de choc. Ils relèvent d'une exaltation insolite : la perversion de la vitesse chez un chauffeur, candidat breveté chauffard. Dans *la Fête*, Roger Vaillant présente un écrivain en mal d'un roman à écrire. M. Duc, (c'est son nom) vit avec sa femme Léone en province, après avoir mené une vie de bohême et de fraude agressive à Paris. Ce couple de quadragénaires s'accommode fort bien d'une vie où chacun dissipe à son gré sa liberté. La femme laisse l'homme s'adonner au whisky et à quelques aimables passades, pardonnées avant, pendant et après. On n'en est plus à compter les coups de canifs donnés dans le contrat. Ce sont des affranchis. Or, M. et Mme Duc accueillent pour un « week-end » dans leur retraite bourguignonne, Jean-Marc qui se pique de poésie et sa jeune femme Lucie. Le romancier ressent une flambée de désir pour cette Lucie qui a un emploi à Paris. Avec la complicité implicite de Jean-Marc et de Léone Duc, le cynique philosophe, arrive rapidement à ses fins. Il s'offre « une fête », une « fête à deux », qui se déroulera, en deux nuits dans un château-hostellerie des environs de Mâcon ; et, sans doute, comme toutes les fêtes passagères, n'aura pas de lendemain, ni pour Duc, ni pour Lucie.

On pourra discuter sur la ténuité de l'action, sur le procédé qui consiste à faire alterner l'intrigue imaginaire de ce romancier en mal de composition et l'intrigue réelle de l'homme avide d'un corps, d'une proie qui ne songe pas à se défendre ; on pourra encore chicaner Roger Vailland sur tel ou tel artifice de présentation. Son grand talent lui permet de réussir une prouesse assez étonnante, en nous montrant ces deux couples sans autre foi ni loi que celles qu'ils se sont créés pour la satisfaction intime de leurs esprits et de leur chair. Cette virtuosité, on la goûte à chaque page : et par le style et par les formules ; et par une érudition jamais pédante et toujours savoureuse dans ses rapprochements, historiques ou littéraires.

Voici pour le roman de Roger Vailland. Celui de Maurice Pons est intitulé : *le Passager de la nuit*. Le récit emporte l'adhésion ; il est bref, rapide. Il se passe, pour la plus grande partie, à bord d'une automobile. Ce véhicule de forte puissance s'est lancé, par une nuit d'été à travers la France comme pour un raid en direction de la frontière suisse. Le narrateur est également le conducteur ; jeune journaliste, à l'occasion cinéaste. A sa manière, un as du volant. Motif du voyage : un film dont il va prendre des nouvelles dans le Jura. Au dernier moment, une camarade lui a demandé d'embarquer un ami. Étrange garçon celui-là au teint

(1) Édit. Gallimard.
(2) Édit. Julliard.

basané, aux noirs yeux de feu, portant au front une profonde cicatrice. Un passager taciturne, méfiant, voire hostile, tenant sur ses genoux, bien serré, un sac de toile, comme s'il transportait un trésor. Après une cinquantaine de kilomètres, le voyageur insolite se dégélera pour déclarer au journaliste : « Si votre voiture est arrêtée, dites que vous m'avez pris en route et que vous ne me connaissez pas. » A partir de ce moment, et au gré des étapes de cette randonnée nocturne très vivement menée, va se dissiper peu à peu le mystère de cet étranger si facilement et peut être si imprudemment embarqué.

Il y a eu le matin même, en plein Paris, un attentat terroriste contre un homme politique algérien. La police est alertée. Barrages sur les routes. Suscpicion à chaque arrêt (routiers, essence ou bar) de la part de ceux qui entrevoient le jeune Algérien si racialement type. Pour le conducteur, au rythme échevelé de sa voiture, se lève la petite tempête intérieure des questions. Qui est ce jeune homme? Que transporte-t-il dans le sac mystérieux? Pourra-t-il franchir la frontière? Les deux jeunes gens, côte à côte, se livrent et se dérobent : ou le silence ou l'aveu. Il y a finalement un dialogue pathétique entre deux êtres de deux tendances opposées et déchirés par la guerre. Comment le Français apprendra-t-il tout (ou à peu près tout) de cet agent actif d'une opposition qui a souffert? Cédera-t-il à un mouvement de générosité, en facilitant le passage en Suisse de son compagnon de route? C'est tout le drame. Maurice Pons le cerne avec tact et le découvre avec émotion.

Or, ce qui ne peut manquer de frapper à la lecture, rapprochée, de ces deux œuvres, c'est qu'elles contiennent toutes les deux, une évocation des plaisirs de la route. Lorsqu'on écrit *plaisirs*, on a compris que c'est par anti-phrase. Dans *la Fête* de Roger Vailland, son écrivain pochard et salace joue « à la mort » au volant de son puissant et rapide véhicule, avec un automobiliste — tenez-vous bien ! — dont la tête n'est pas revenue à sa femme, Léone. Ce conducteur, présumé paisible ayant à bord une dame et un enfant, est victime d'une véritable agression de la part de Duc qui le presse, le cerne, le dépasse, le coince, et bref tente l'impossible pour provoquer l'accident fatal. Et cela dure des pages et des pages, avec la plus extrême des délectations. De même, dans *le Passager de la nuit*, le héros de M. Maurice Pons, avec son passager transi de peur, taquinera gaminement, à 120 km/h, une voiture pilotée par un jeune homme, accompagné d'une jeune fille. Là aussi, et complaisamment réparti sur des pages qui sont des kilomètres hallucinants, il y a une féroce et indulgente description d'une *muerta de la route* (qu'on pardonne ce néologisme), d'une mise à mort sur la route, d'ailleurs également ratée. La griserie de la vitesse a sans doute sa poésie. Elle a maintenant sa littérature dans ce qu'il y a de plus détestable et même de plus révoltant. On ne voudrait pas se trouver en passe d'être doublés sur la route par les héros de Roger Vailland et Maurice Pons. Il y a des excès. Et qui ne sont pas forcément tous des excès de vitesse.

PIERRE-RENÉ WOLF : A LEUR MESURE, suivi de MARFA 1943 et de LUI ET MOI (1).

Albert Thibaudet enseignait que tout roman n'est pas nécessairement romanesque et que même une partie de ses chefs-d'œuvre sont construits expressément contre le romanesque, considéré comme l'ennemi. Un romanesque s'est cependant développé par la force, celle des circonstances, des grandes circonstances. Le roman est inspiré, sanctionné par « le dehors ». Les conflits de l'homme armé, soldat ou maquisard ont été des sources d'inspiration à partir du moment où il s'agissait de vivre dangereusement. Le roman tient dès lors à la chronique, au récit et sa durée littéraire n'échappe plus aux lois de la vie.

Avec trois « récits » « qui ne sauraient s'accrocher l'un à l'autre » Pierre-René Wolf marque son dessein : il a entendu dégager une unité, celle d'une époque. Ses références sont formelles et s'insèrent dans une histoire récente, qui va du combat clandestin à la Libération. Mais les personnages sont de pure fiction..., peut-être constituent-ils, par traits superposés, des moyennes, car on ne saurait demeurer insensible à ces rapports humains qui sont autant de drames « à la mesure » de ces héros, vrais ou faux, aigris ou ambitieux plus ou moins « en marge ». Le voyage de son centurion Alex commence avec la guerre de 39 quand il est mobilisé comme simple soldat dans l'Intendance et se termine à Marseille. Aboutir à un désespoir semblable à celui d'Alex constitue une sorte de règle de vie d'avance promise à la déchéance et débouchant sur le désespoir et sur un abîme de médiocrité. Et notre homme « parviendra-t-il à tuer les minutes sans nombre qui lui restent à vivre »? Sur ces thèmes, gonflés d'une multitude d'épisodes bien venus, Pierre-René Wolf a écrit un récit dru, aisé, sain et vivant. Un roman de densité humaine. Dans *Marfa* 1943, le récit se resserre pour attester comment peut se diluer, avant de périr dévoré par des chiens dans un camp de Pologne, un être déjà soustrait par la peur au monde des hommes. Sur un registre tout voisin, *Lui et Moi* évoque le drame du pardon qui ne peut survivre à l'amitié... Toutes ces tranchées ouvertes pour que s'y réfugient les tragédies de la désolation sont les pathétiques et ultimes défenses d'une sensibilité frémissante accablée par l'absurde aventure humaine dans un monde sans amour.

Pierre-René Wolf est un témoin au meilleur sens du mot. Et s'il s'engage aussi fort, aussi loin dans cette obsession d'un passé de sinistre mémoire c'est parce qu'il ne désespère pas. A tous ses héros, cet incroyant laisse une frange du divin.

PIERRE DESCAVES.

(1) Édit. Albin-Michel.

Le théâtre

LE BERLINER ENSEMBLE AU THÉÂTRE DES NATIONS. — M. JEAN GENÊT SUR LES BOULEVARDS. — UN CONCOURS A SUPPRIMER : LE CONCOURS DES JEUNES COMPAGNIES

Cette année encore, le Théâtre des Nations a rempli son office d'information. Nous avons appris au Théâtre Sarah-Bernhardt qu'il y a en Turquie un dramaturge-poète de talent, l'auteur de *la Sultane Hurrem* et au Théâtre d'État d'Ankara un tragédien, M. Guneyt Gökçer, d'un tempérament vigoureusement classique. On a vivement apprécié la pittoresque évocation de Rio dans *Gimba* présenté par le Théâtre d'Art populaire du Brésil. Mais on attendait d'Athènes autre chose que des tragédies sans tragique, absence qui dans l'*Électre* de Sophocle peut être compensée par l'intensité dramatique qu'une fine étude psychologique donne au jeu, absence que *les Choéphores* ne supportent pas et *les Euménides* encore moins. Après son inoubliable présentation de *The Hostage* en 1959, le Théâtre Workschop de Londres a un peu déçu avec *Every man in his humour*, de Ben Jonson, suite de sketches peu faits pour amuser le public français d'aujourd'hui. De même la célèbre compagnie du Théâtre Saint-Ferdinand de Naples, animée par Eduardo de Filippo, avec un *Polichinelle cherchant fortune à travers Naples* dont les aventures ont paru un peu laborieuses. Certains tableaux de commedia dell'arte reconstitués par le Théâtre Ca'Foscari de Venise nous ont mieux fait sentir le style et le charme d'une forme de spectacle qui survit difficilement. Bref, mettons à part la Compagnie Cyril Cusack de Dublin, qui a joué *le Héros et le soldat* de Bernard Shaw avec une précision, une justesse, une simplicité, qu'un Jacques Copeau eût appréciées : il faut reconnaître que la quatrième saison du Théâtre des Nations a été dominée par les soirées du Berliner Ensemble.

Le Berliner Ensemble a présenté à la presse *la Résistible ascension d'Arturo Ui* et *la Mère;* il a repris *Galileo Galilei* et *Mère courage*, pièces déjà jouées, les années précédentes, au Théâtre des Nations.

Dans un récent numéro de la *Revue d'Esthétique* spécialement consacré au théâtre, M. André Villiers écrit : « L'œuvre de Brecht plaît particulièrement lorsqu'elle agit en contradiction avec son intention initiale... » (1). On ne saurait mieux exprimer l'impres-

(1) *D'une distance à l'autre* dans : *Revue d'esthétique*, janvier 1960, *Questions d'esthétique théâtrale.*

sion que laissent les admirables représentations de la compagnie qu'il a créée et qu'anime aujourd'hui Mme Helen Weigll, veuve de l'écrivain. Ce qui nous saisit dans les pièces de Brecht, ce n'est pas la leçon de morale socialiste mais l'étonnante variété et efficacité de leurs formes dramatiques. Ce qu'elles provoquent, ce n'est nullement, comme son esthétique le souhaite, un état de réflexion critique, une attention aux problèmes posés, mais une émotion. Et si, dans l'idéologie brechtienne quelque chose passe la rampe, selon une image qui survit à sa vérité littérale, ce ne sont pas les idées mais une certaine générosité humaine qui établit la communication au-delà des idées.

C'est pourquoi la vision brechtienne de l'histoire et du monde peut se faire simpliste sans priver son théâtre de profondeur dramatique. Plût au ciel que l'aventure naziste n'ait été qu'une entreprise de gangsters au service de trusts capitalistes ! *La résistible ascension d'Arturo Ui* offre une caricature très superficielle d'un hitlérisme sans idéologie raciste et sans fanatisme antisémite. De *La Mère* de Gorki, Brecht tire un conte moral d'un niveau si élémentaire qu'il n'a vraiment plus rien de marxiste : il s'agit d'un idéal révolutionnaire assez indéterminé pour ne paraître guère différent de celui qui dresse des barricades dans *les Misérables*. Mais reconnaissons que ces simplifications didactiques n'ont pas plus d'importance que la théologie sommaire de *Polyeucte* : l'essentiel n'est pas là. Il est probable que Corneille l'aurait volontiers admis : Brecht, certainement pas. Reprenant un autre mot de M. André Villiers, on doit donc constater « un malentendu fondamental » entre le dramaturge et une large partie de son public. Ce « malentendu » n'en est plus un quand il devient clair et distinct : peut-être, ici, la meilleure manière de s'entendre est-elle de savoir sur quoi on ne s'entend pas.

Der Aufhalsame des Arturo Ui fut écrite au début de 1941 ; la pièce ne fut ni publiée ni jouée du vivant de son auteur ; mais son metteur en scène a connu ses intentions sur la façon de représenter cette bouffonnerie tragique. Il s'agit donc d'Adolphe Hitler et de ses complices déguisés en gangsters d'un Chicago conventionnel de théâtre. Grimage, costumes, mimique, musique, même quand elle annexe quelques mesures de la *Marche funèbre* de Chopin, tout évoque le cirque. Le tragique naît de la rencontre des pitreries avec nos souvenirs, c'est-à-dire avec la réalité. Les clowns, leurs boniments, leurs pirouettes, n'est-ce point là une invitation à la plus complète évasion? Or voici qu'à chaque instant l'invraisemblance crie la vérité, que le burlesque renvoie à une histoire vécue, que l'assassinat apparemment le moins sérieux évoque un fait terriblement indiscutable. La perfection du spectacle est exigée par la pièce elle-même : dialogue, musique, jeu existent les uns avec les autres et les uns par les autres : une fausse note serait catastrophique. Il faut avoir entendu M. Ekkekard Schall expliquer son rôle d'Arturo Ui, les problèmes qu'il posait, les multiples recherches qu'il suscitait pour deviner la somme de travail que représente l'étonnant équilibre de cette représentation.

On ne ménagera pas davantage l'admiration à la représentation

de *Mère*. La naïveté voulue de cette parabole socialiste et ses intentions didactiques nous paraissent tout à fait gratuites : ce genre d'argumentation ne saurait convaincre que les gens déjà convaincus. Mais Bertholt Brecht a composé un livre de très belles images. Si le mot « épique » a un sens au théâtre, c'est bien ici. Les projections sur cyclorama évoquent l'époque de l'action et les révolutions en puissance dans celle de 1917 ; une harmonie de couleurs sales dit la misère des héros ; des chansons graves et sentimentales expriment leur foi ; un nombre relativement peu élevé d'acteurs donne l'impression de masses en marche.

Après de multiples péripéties, *le Balcon* de M. Jean Genêt a été monté sur la scène du Gymnase par Mme Marie Bell. Ces péripéties relevaient de la police des mœurs. Or c'était faire gratuitement à la pièce une publicité de mauvais aloi. Il est tout à fait possible que l'auteur ait voulu traîner dans la boue l'Église, la Magistrature et l'Armée : dans ce cas, son œuvre l'a trahi et ceci avec la complicité du metteur en scène, M. Peter Brook. A l'Église, à la Magistrature, à l'Armée, ce dernier a emprunté des costumes de carnaval, déguisement poético-burlesque de celui qui est ici le seul en cause : l'homme et ses fantômes. Ce que le metteur en scène et la principale interprète, Mme Marie Bell, ont parfaitement compris, c'est que la signification profonde de l'action était bien plutôt psychologique que sociologique. La remarquable première partie est une espèce de psychodrame : l'homme intérieur y est trop présent pour laisser à la satire des Pouvoirs plus qu'un rôle ornemental.

Bien entendu, *le Balcon* n'est pas spécialement recommandé aux « moins de seize ans » : reconnaissons, d'ailleurs, qu'elle ne les amuserait guère, cette pièce qui, à sa façon, est bien ce que Charles Du Bos eût appelé « un labyrinthe à claire-voie ». On définirait d'un mot l'éthique de M. Jean Genêt en disant qu'elle est une inversion de toutes les valeurs communément admises dans la tradition chrétienne et humaniste. Cette inversion n'est pas, remarquons-le, un immoralisme mais un moralisme ; s'il y a quelque chose de proprement sacrilège dans l'attitude de M. Jean Genêt, c'est qu'elle exprime une volonté quasi religieuse de profanation : « Le bal des voleurs » dont parlait M. Jean-Paul Sartre dans son *Saint-Genêt* est une danse sacrée.

Ainsi, dans *le Balcon*, on célèbre le baptême du mal. Mais l'intérêt de la pièce n'est pas là ; n'importe quel poète maudit sait improviser une marche triomphale sur le thème de la descente aux enfers : ce qui fait la force dramatique de la pièce et même confère à certains tableaux une sorte de beauté poétique, c'est la vision de l'homme sous la tyrannie de son imagination. L'homme veut exister en images ; sa vie intérieure est un jeu de glaces dans lesquelles il se regarde tel qu'il désire se voir ; ou encore elle est un théâtre clandestin où il joue les rôles dans lesquels il se plaît à contempler celui qu'il n'est pas et ne sera jamais. Ainsi celui-ci se veut évêque ; cet autre, juge ; un troisième, général. Dans ces transformations, la *libido* fondamentale semble être la volonté de puissance, volonté dérisoire d'une puissance fictive. Si leur

cadre est une maison d'illusions comme celui de *Maya*, « l'éternel féminin » n'y joue vraiment aucun rôle.

Qu'est-ce que l'homme en dehors des images qui en présentent les complaisants miroirs de son imagination? Ces défroques de prélat, de magistrat, d'officier, c'est l'uniforme que l'on jette sur le cercueil... Autrement dit, une fois les miroirs brisés, que reste-t-il? Un désir complexe de grandeur et d'abaissement. A sa façon et sans doute sans le chercher, M. Jean Genêt commente le mot de Pascal : « L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. » Traduisons : celui qui, dans *le Balcon*, se déguise en juge satisfait sa volonté de puissance, mais il sait que sa robe est un déguisement et cette conscience de n'être pas celui qu'il paraît être lui procure un délectable sentiment d'humiliation. Dans l'obscure seconde partie de la pièce, une scène éclaire l'ambiguïté fondamentale du reflet dans un miroir : par la grâce burlesque d'une révolution, « l'habit fait le moine » : le faux juge devient un vrai juge ; les héros de M. Genêt n'éprouvent plus alors aucun plaisir à porter la mitre ou la toque ou le bicorne à plumes. « Je ne rêve plus » : quel ennui !

Dans ce traité des passions en images, où est donc l'orgueil? Dans l'âme de ceux qui disposent réellement de l'autorité. Mais il se manifeste dans la volonté d'habiter l'imagination de ceux qui désirent être leurs semblables. Le chef de la police est un arriviste arrivé ; une révolution concentre tous les pouvoirs entre ses mains ; et pourtant il vit son succès comme un échec : dans la maison d'illusions personne ne vient demander à jouer le rôle de chef de la police. Ici encore l'auteur du *Balcon* commente Pascal : « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire... » Une des scènes les plus claires de la seconde partie nous montrera ledit chef de la police enfin heureux de se savoir archétype : quelqu'un s'identifie en rêve à son personnage et, ironie cruelle, c'est un « pur » de la révolution... Ici apparaît la vanité des vanités, celle qui tient à notre être même : c'est le rêve de l'autre qui confère à l'homme sa véritable réalité ; le bonheur du chef de la police devant son misérable double est la joie de se sentir enfin exister.

Mme Marie Bell et M. Peter Brook auraient, dit-on, opéré d'importantes coupures dans le texte primitif ; c'est sans doute pourquoi on discerne mal ce que signifie la révolution qui constitue comme le fond sonore et mouvant du drame représenté. Mais on comprend que la principale interprète et le metteur en scène n'aient pas pris la responsabilité d'un plus long spectacle.

Un « concours des jeunes compagnies » a été créé en 1946 par la Direction générale des Arts et des Lettres. Il était alors annuel et si largement ouvert qu'en 1948 il y avait quarante concurrents. Comment demander à des juges quarante soirées et comment juger si le juge a manqué une seule représentation? Un règlement de 1949 réduit à dix au *maximum* le nombre des compagnies admises à se présenter devant le jury. Le concours, d'autre part, n'a plus

lieu que tous les trois ans, ce qui permet de donner un prix relativement important, cinq millions d'anciens francs. En fait, de quoi s'agit-il?

Le concept de « jeune compagnie » est fort confus. Ne posons même pas la question préalable : où commence et où finit la jeunesse? On ne demandera donc aucun chiffre : une impression printanière sera le seul critère. Ceci admis, une jeune compagnie est-elle une compagnie de jeunes? Mais comment obliger de jeunes comédiens et de jeunes comédiennes à jouer des rôles de vieillards, voire de personnages dont la voix, la corpulence, les manières d'être doivent dire la maturité? Et si la jeune compagnie recrute des acteurs qui ne sont plus tout à fait jeunes, on ne voit pas pourquoi elle les choisirait mauvais. Nous avons donc vu, cette année, quelques excellents acteurs bien connus de ceux qui fréquentent les théâtres d'essais. Il semble alors que la jeunesse d'une compagnie se reconnaît non à celle des compagnons mais à celle de l'animateur.

Du moment où le concours n'est ouvert qu'à un petit nombre de jeunes animateurs, comment les choisir? En tenant compte, évidemment, de leur passé, c'est-à-dire de ce par quoi ils ne sont plus tout à fait jeunes. Voici donc un concours de jeunes compagnies qui commence par exclure les débutants ou les quasi-débutants. En outre, le moins que l'on puisse dire est qu'il ne favorise guère les provinciaux : sans doute, rien n'empêcherait d'y admettre une troupe qui aurait fait ses preuves à Bordeaux ou à Marseille ; c'est un fait que, cette année, la compétition mit aux prises uniquement des metteurs en scène sinon parisiens du moins de scènes parisiennes.

Or le premier résultat du concours est qu'ils se sont montrés au-dessous de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font quand on ne les transforme pas en « bêtes à concours ».

Sept spectacles viennent d'être donnés sous le patronage du ministre d'État chargé des Affaires culturelles. Le septième, celui du Théâtre populaire africain, était une sorte d'appendice en dehors du concours. L'indigence de la pièce représentée a pratiquement mis hors de la compétition le spectacle des marionnettes. Restaient donc cinq compagnies sérieuses. Deux, celles de M. Bernard Jenny et de M. Antoine Bourseiller ont choisi des œuvres trop au-dessus des moyens dont ils disposaient. Deux, celles de M. André Charpak et de M. José Quaglio, ont choisi des œuvres un peu au-dessous de ce que l'on attend de jeunes novateurs. *La Petite Catherine de Heilbronn*, de Kleist, et *Melissa*, de Nikos Kazantzaki, sont des espèces d'opéras en prose : l'étroite scène de l'Alliance française ne convient pas à la forme de ces ouvrages ; malgré l'ingéniosité de M. Bernard Jenny et le jeu de quelques bons interprètes, la lourde traduction du poème romantique n'a pas touché le public ; malgré le sens tragique de M. Antoine Bourseiller, une jeune troupe vociférante n'a pas su imposer un texte où nous aurions pu reconnaître et pas seulement deviner l'auteur du *Christ recrucifié*. Avec *le Repas des fauves*, M. André Chapak nous a révélé un nouvel auteur mais dans un genre de pièce qui ne l'est pas :

l'horreur contre laquelle le rire est la seule défense, n'est-ce pas la formule du Grand-Guignol? Quant à *l'Affaire Pinedus*, de Paolo Levi, on comprend l'intérêt de M. José Quaglio pour ce drame où le destin est fait d'une série de hasards : malheureusement l'intelligence du metteur en scène et le talent des comédiens ne pouvaient rien contre le verbiage de la seconde partie.

Si nous avions eu à en juger, c'est à M. Serge Ligier que nous aurions donné le prix. Celui-ci a eu le mérite de créer *l'Ours et la Lune* de Paul Claudel. Il a prouvé que cette farce lyrique pour marionnettes peut être jouée et même sans marionnettes ; il a créé un précédent ; si l'on excepte le rôle de la Lune qui n'a pas trouvé dans sa Compagnie l'interprète idéale, sa représentation est spirituelle, au double sens du mot.

En couronnant la compagnie de M. Antoine Boureiller, il est clair que le jury a tenu compte beaucoup plus de *la Marianne* et de *la Mort d'Agrippine* que de *Melissa*. En d'autres termes, on a jugé le candidat sur son livret scolaire et non sur sa composition. Reconnaissons alors que la composition est inutile. Faudrait-il donc ne rien faire? Bien au contraire.

Pourquoi n'y aurait-il pas un jury nommé pour l'année par la Direction des Arts et des Lettres? Il serait facile à l'Inspecteur général des spectacles de remarquer les représentations qui, relevant du concept de « jeune compagnie », mériteraient une visite du jury. Au lieu d'obliger les jeunes animateurs à préparer ou à improviser plus ou moins la préparation d'un spectacle en vue d'un concours, on apprécierait leur travail sur la scène qu'ils ont choisie, avec les comédiens qu'ils ont choisis, avec l'œuvre qu'ils ont choisie pour tenter leur chance devant le public. Ainsi, le jury verrait M. André Charpak metteur en scène d'*Humiliés et offensés* ou M. Bourseiller metteur en scène de *la Mort d'Agrippine*, par exemple. Cette année, il aurait pu voir aussi la très intéressante représentation du *Prince de l'Escurial*, œuvre de l'Autrichien Kurt Becsi, courageusement montée par M. Roger Coggio.

Qui sait? Sans se déranger plus de dix ou douze fois dans le cours de l'année, le jury aurait peut-être l'occasion d'encourager aussi de véritables débutants.

HENRI GOUHIER.

Relativité.

Je lis *Romantisme fasciste* de Paul Sérant. Ce livre m'apprend bien des choses ; les journaux auxquels il se réfère, *la Gerbe* par exemple, je m'aperçois que, terré dans la zone Sud, je ne les ai même pas vus...

La Libération et ses armées ont trouvé non pas une France, mais plusieurs. Chacune avait déjà son passé et ses rancunes propres. Je m'étais irrité contre la Légion beaucoup plus que contre les « écrivains fascistes » que je ne lisais pas et auxquels, sauf Drieu, je pensais rarement. Cela m'a défendu contre certains excès d'injustice et même d'abjection, mais ne prouve rien à mon avantage ni à celui de personne.

Mais quelle anthologie de prophéties fausses ! Et sans doute ces prophètes condamnés n'ont pas eu le monopole de l'erreur. Il est même probable qu'on n'imprime pas moins de bêtises aujourd'hui qu'il y a seize ou dix-sept ans. Cela me rend rêveur. Et inquiet.

L'été, l'été...

J'ai revu le Dauphiné, Grenoble étonnerait Stendhal. Les quartiers anciens ne sont plus qu'un îlot dans les quartiers neufs.

Oui, cette France paraît jeune et prospère. Dans les auberges des villages, où on avait peur de ne pas trouver de water-closets, on vous montre des salles de bains ultra-modernes, avec revêtement de carreaux vernissés. Après un tel excès de sordidité, cet excès soudain de luxe peut faire sourire : M. Jourdain et l'hydrothérapie ; il vaut mieux que l'autre, assurément.

A cette prospérité, je n'ai pas l'impression que réponde encore une renaissance de la vie locale. Les affaires sont florissantes, mais elles se montent à Paris. Stendhal jugerait moins sévèrement Grenoble. Serait-elle encore capable de le produire aujourd'hui?

Léthargie américaine.

Une fois encore, le temps des vacances est assombri par la conjoncture internationale. La pluie elle-même n'arrive pas à rivaliser avec les mauvaises nouvelles. Une fois encore, cette aggravation coïncide avec la période électorale des États-Unis.

Tous les quatre ans, la politique américaine entre en léthargie.

Le peuple américain a répudié l'isolationisme mais il le pratique une année sur quatre. Les violences faites aux femmes belges par les Congolais, les coups de couteau qui ont blessé M. Kishi, en tant qu'ami des États-Unis, tout cela ne les concerne pas, ne modifie en rien les kermesses des « conventions » démocrates et républicaines. La surboum a lieu, même s'il faut opérer d'urgence un grand malade dans la pièce à côté.

Un tel état de choses comporte de tels inconvénients que je me suis demandé si je n'avais pas tort de sous-estimer comme je fais, l'importance des textes constitutionnels.

D'un côté, je ne peux comprendre qu'un historien se passionne pour eux, puisqu'il sait que la plupart des Constitutions se sont révélées bonnes et mauvaises, tour à tour ; celle de Rome, excellente sous Trajan, devient exécrable sous Commode, quoique rien n'ait changé, sauf les circonstances et les hommes ; la monarchie française est très efficace sous Philippe Auguste, sous Charles VII, sous Henri IV, mais très peu sous Louis VII, sous Charles VI, sous Charles IX. On peut multiplier à l'infini les exemples.

Mais d'autre part, la Constitution des États-Unis a coûté cher au genre humain. Suffirait-il d'un amendement bien rédigé pour empêcher le retour des désastres?

Tout bien réfléchi, je ne le crois pas. En effet, s'il est fâcheux qu'on doive attendre le mois de novembre pour savoir quel sera le futur président, la politique américaine semble beaucoup plus paralysée par le fait qu'on ait dû attendre juillet pour savoir si M. Kennedy serait bien le candidat démocrate et M. Nixon le candidat républicain.

Le mal ne tient pas tant à ce que les deux grands partis exercent alternativement le pouvoir, qu'à ce qu'ils remettent périodiquement en cause leur propre direction. S'ils avaient des chefs responsables, et à peu près permanents, comme les conservateurs et les travaillistes anglais, l'accord de ces chefs suffirait pour empêcher la catalepsie gouvernementale. Aussi bien, dès que M. Kennedy a été désigné, l'administration

républicaine l'a mis au courant des affaires, et le cas échéant, une déclaration sur une question internationale qui surgirait peut être faite par lui, et par M. Nixon. La vraie cause du mal, c'est que les deux grands partis américains n'aient pas de chefs permanents.

Mais la Constitution n'empêche pas qu'ils existent, elle supposerait plutôt leur existence. Ils existeraient probablement si le peuple américain s'intéressait davantage à la politique générale. Mais il s'y intéresse peu. Il ne s'est jamais senti physiquement menacé, il n'a pas subi d'invasions. La politique générale garde pour lui un caractère abstrait. Il pense peu parce qu'il souffre peu. Une personne qui revient des États-Unis me dit : « Que voulez-vous? Ils ont la prospérité. » Mais il le dit sur le même ton que s'il s'agissait d'une artério-sclérose.

Ce peuple n'a pas encore compris ce que signifie une alliance. Il croit que c'est une assurance consentie gratuitement par un protecteur généreux. Il est lui-même généreux. Mais toute générosité, bien sûr, a ses éclipses, ses retours de bâtons. Quoi ! Il faut ramener dans sa famille l'enfant qui s'est perdu dans la rue. Mais on ne peut pas le faire tous les jours. On est pressé, quelquefois. On ne voudrait pas non plus avoir l'air de prendre un intérêt excessif aux fillettes, aux garçonnets égarés. On a lu Lolita. Et voilà pourquoi on voit ce peuple — qui lynche les noirs suspects même à tort, d'avoir voulu, même en vain, violer une femme blanche accueillir avec chaleur les représentants de ce Congo où venaient d'être violées plusieurs centaines de femmes belges.

Inconscients de leur propre inconscience, ils s'attristent et ne s'étonnent même plus de l'ingratitude qu'ils rencontrent. C'est vrai qu'ils ont rendu beaucoup de services aux Belges, et aux Japonais.

Mais ils ne sont pas très rassurants pour ceux qu'ils obligent.

La politique qu'ils ont pratiquée depuis huit ans ressemble hélas! beaucoup à celle qu'ont faite entre 1919 et 1939 l'Angleterre et la France : défense (d'ailleurs vaine) de la monnaie, multiplication des engagements, indifférence aux malheurs et aux risques de ceux qui les consentent.

Ils ont troublé leurs amis, et aussi leurs adversaires. Certes, je ne me sens pas en mesure de sonder le cœur et l'esprit de M. Khrouchtchev. Mais je sais qu'il n'y a pas de négociateur si heureux qu'il ne suscite aucune critique, dans son propre pays.

Pour que les entretiens de Camp Davis ne mènent pas M. K. dans une impasse, il fallait un effort politique, un effort tout court que les Américains n'ont pas fait.

Le rapport entre la « force de frappe » soviétique et la « force de frappe » américaine a changé. Il est évidemment impossible que les États-Unis et leurs alliés ne tirent aucune conséquence de ce fait. La chute de M. Kishi posait un problème, il n'a été traité ni à la Convention démocrate ni à la Convention républicaine.

Le général de Gaulle a demandé depuis plus de deux ans que le pacte de l'O.T.A.N. soit reconsidéré. À cette demande, il faudra bien qu'une réponse finisse par être donnée.

Au vrai, le peuple américain se trouve devant un de ces « défis » dont Toynbee dit qu'ils scandent la marche de l'Histoire. Il faut qu'ils empêchent leur rivalité avec l'U.R.S.S. de produire l'effondrement de la civilisation blanche. Il faut d'ailleurs, qu'ils cessent de laisser le désert grandir sur le sol de leur territoire. Il leur faut reconsidérer leurs pratiques et leurs principes. Le Sphinx les a déjà interrogés. Je ne sais pas ce qu'ils répondront. Mais il leur faudra répondre.

Post-scriptum

J'avais écrit ces lignes avant que le Conseil de Sécurité ait à délibérer du Congo. Si faible que soit ma voix, je me regarde pour tenu de dire combien l'attitude de M. Cabbot Lodge m'a scandalisé. Il serait déplorable que les peuples européens ne fassent pas comprendre au peuple américain qu'un certain anticolonialisme est insultant et inacceptable pour eux.

En ce domaine, je me sens le cœur assez pur. Je n'ai jamais été colonialiste, je n'en tire même pas avantage ; dès mon adolescence, Clemenceau d'une part, Jaurès de l'autre, avaient condamné le colonialisme.

Mais si le fait d'avoir créé des colonies constitue une tare indélébile comme pour un nazi d'avoir trois grands-parents non-aryens, les Occidentaux ne peuvent pas nier que ce soit leur cas.

Sans doute les États-Unis ont fait la guerre d'Indépendance. Mais s'il n'y avait pas eu un colonialisme européen, ils seraient aujourd'hui une nation de Peaux-Rouges. D'autre part, s'ils honorent Washington, ils honorent aussi Lincoln, lequel n'admettait pas l'indépendance du Sud. Je suis las de ces mépris. J'ai toujours dit que j'étais juif. Il me faut apprendre à dire que je suis français, européen et blanc. Je n'approuverai pas qu'on impose l'Étoile Jaune aux Belges du Congo ni aux Français d'Algérie.

Il n'est pas acceptable qu'on reproche aux Belges, quand

ils sont dans le malheur, ce qu'on se gardait auparavant, de leur reprocher. Il n'est pas douteux que les discours et les actes de M. Lumumba aient été racistes. Et le racisme ne devient pas respectable quand il joue contre les Blancs.

Vilipendée par la Russie, abandonnée par les États-Unis, l'Europe doit se faire ou plutôt constater qu'elle se fait bon gré mal gré. Est européen, aujourd'hui, qui sympathise avec la Belgique.

On ne me fera pas croire que ces idées-là soient fascistes. Et je déplorerais qu'on le dise : car le fascisme deviendrait inévitable, si on doit baptiser de ce nom le désir de protéger sa vie, sa famille et ses biens.

Le peuple belge est un des plus respectables qui soient au monde. Nous le savons tous. Ceux qui l'ont oublié devront s'en souvenir. Il serait préférable de n'attendre pas pour cela les élections de novembre.

EMMANUEL BERL.

La fin d'un genre

Il y a quelques semaines, un romancier connu m'adressa son dernier livre qui peignait la première guerre en traits assez fantaisistes. Je me permis de lui en faire une critique détaillée. A quoi il me répondit, sans contrition hypocrite, qu'il avouait toutes ces erreurs, mais qu'elles n'avaient aucune importance, puisque le public qui lira cet ouvrage est encore plus ignorant que lui et ne demande d'ailleurs que des images légendaires pour imaginer le passé révolu.

Cette petite querelle amicale évoque une question bien plus grave : celle du réalisme dans les romans, ou plutôt celle des droits que possède l'homme de substituer à ses triviales expériences une « vue du monde » arbitraire, mais plus belle, plus simple, en tout cas plus stylisée. On peut douter en effet que l'histoire survive autrement que dans les légendes que l'on brode, soit par naïveté, soit par l'effet d'une propagande politique, soit par le jeu fatal de la fonction fabulatrice que les philosophes attribuent à notre espèce. De près l'on ne voit jamais rien, ou plutôt on ne perçoit que des aspects incohérents du réel ; on est au demeurant trop impliqué dans les actions qu'il provoque, les servitudes qu'il vous impose. Car le « clerc » ne mérite jamais ce beau nom, et il n'y a jamais un observateur assez impartial, assez indifférent, un *stylite* assez haut perché pour noter tout le grouillement dans notre panier de crabes. Ainsi donc, il faut bien admettre que l'erreur soit la reine de la mémoire. Trop heureux si elle n'est pas trop paradoxale, insolente, systématique. Ce que nous disons ici ne concerne pas l'histoire.

Nous lisions récemment dans les *Études balzaciennes* une chronique où l'auteur, assurément dévot de cette Église, énumérait des inexactitudes, des anachronismes et, mieux, des contradictions dans l'œuvre du maître. Forçat de la plume, Balzac n'avait pas toujours le temps de vérifier sa chronologie, ni de ressouder les membres épars d'une même action ; parfois il oubliait le nom d'un personnage. Aujourd'hui, nous serions plus sévères pour ses épigones : ils entendent bien être de purs artistes, mais ils prétendent appartenir à un siècle positif, scientifique ; on les chagrine un peu quand on les prend en

flagrant délit d'étourderie ; on les insulte si on les accuse de mensonge. Quelques-uns toutefois, comme on l'a vu plus haut, se consolent en pensant que ces péchés ne sont connus que d'un petit nombre de confrères, qui sont des cuistres ou des jaloux. Le renom des grands écrivains classés ne souffre jamais de ces critiques sordides. Maupassant est tenu pour un prince du réalisme ; personne ne remarque que les personnages d'*Une Vie* voyagent en steamer avant la mort de Napoléon, ou que les Auvergnats de *Bel Ami* parlent un patois normand agrémenté de ce *fouchtra* qui n'a jamais eu cours qu'à Paris. Nous avons souvent suggéré à la Sorbonne de commander des thèses de doctorat, ou seulement des diplômes d'études supérieures, pour recenser les pièges que tend la littérature aux érudits des âges futurs et le danger que court l'histoire à s'informer des mœurs, du langage, des sentiments mêmes, d'après les fictions les plus réputées. Ce qui nous inquiète à cet égard, c'est que justement les auteurs les plus dignes de foi et les plus scrupuleux ont déclaré parfois la guerre au réel : soit parce qu'ils pensent devenir ses rivaux et faire mieux que lui, soit parce qu'ils le méprisent un peu de n'avoir pas encore reçu ses lettres de noblesse, disons son baptême spirituel, tant que la littérature n'en a pas authentifié la morne authenticité.

Par exemple, on convient que Jules Romains, spécialement dans *Les Hommes de bonne volonté*, est à peu près vainqueur de toutes critiques historiques. Il a reconstitué même des scènes de guerre, des épisodes de batailles, de façon à émouvoir, à convaincre même des anciens témoins de ce drame plus riche en figurants obscurs qu'en illustres vedettes. Il a en revanche tenu à faire concurrencer la vraie histoire parlementaire de la IIIe République par celle qu'il imagine comme aussi vraie parce qu'elle était possible, virtuelle, et même plus riche de sens ou d'enseignements. Cette audace, dont tout lecteur honnête se félicite sans remords, provient d'ailleurs d'une théorie plus générale chez ce romancier philosophique :

Il professe en effet que le rôle du créateur, de l'aède, est essentiellement mythificateur, pour ne point dire mystificateur. Une parenté étroite unit les deux notions. D'un certain point de vue, la distance est bien faible entre le mensonge inepte et la fabulation savante. Le romancier comme le dramaturge, se fait marchand d'illusion, pendant quelques heures, et même bien plus longtemps que l'homme de théâtre, lequel restreint son domaine à quelques planches entre cour et jardin. Vous ne rencontrez jamais dans la rue Polyeucte ni Hamlet ni même l'Antony de Dumas fils ou le Siegfried de Giraudoux

(la folle de Chaillot, à la rigueur, parce qu'elle y a été cueillie tout exprès ; mais cette exception ne prouve rien). En revanche les villes, les campagnes sont peuplées de héros de romans ; c'est eux qui souvent donnent à un lieu jadis inerte une vie et une âme, au moins autant que les personnages historiques dont parfois la demeure a disparu, a trop changé de figure. Certes de jeunes Anglaises ont vu ou cru voir jadis la reine Marie-Antoinette, en robe à fleurs, dans les jardins du Petit Trianon, mais ces apparitions sont fort rares, parce que la densité de l'histoire se prête mal à des prodiges spirituels. Il vous semblera au contraire fort naturel d'apercevoir soudain Adrien Sixte ou Ursule Mirouet ou Gervaise, en costume d'époque, sous des lampes électriques, à l'entrée d'un métro.

Que l'humanité réelle soit composée de plus de morts que de vivants, l'armée comptant plus de réservistes que de soldats de l'active, c'est une vérité banale ; mais qu'elle consiste même en quelques milliers de personnes inventées, controuvées, plutôt qu'en des milliards de sujets devenus des figures effacées sur des registres d'état civil, vraie cendre et poussière entre les morts, voilà une autre vérité, consolante et mélancolique. Elle est consolante si elle marque la puissance de l'esprit. Elle est mélancolique si elle se corrige par cette réserve que l'oubli, à mesure que le temps coule, menace aussi bien les êtres de raison, les fantômes de l'art, que les créatures jadis vivantes et vraiment mortes. La fameuse immortalité subjective, qu'un fondateur de religion athée a proposée jadis aux mortels, peut subir des caprices, se faner, se flétrir, retomber, elle aussi, au néant : elle se nourrit de l'admiration ou de l'amitié, lorsqu'elle honore des gens que l'on a approchés vraiment et connus. Si elle couronne des personnages fictifs, déjà objets d'une sorte de sublimation ou d'apothéose, elle peut être également fragile : car elle dépend du goût esthétique, si enclin à la mobilité. Peut-être à quinze ans, avez-vous pleuré sur Graziella, à vingt ans langui avec Dominique, à quarante communié aux angoisses de M. Swan ; mais quelques lustres plus tard, vous avez renié ces idoles, et vous souriez de votre ancienne naïveté. Pis encore : il peut arriver que vous vous irritiez contre votre illusion ancienne : tel personnage qui vous fut cher, n'était que baudruche ou pseudo-ectoplasme, résorbé aussitôt que le médium fut réveillé.

De toute façon, on pourrait soutenir que la foi au romanesque doit diminuer en ce monde, à mesure que l'esprit primitif perd ses positions dans le commun des âmes. En d'autres termes, il était autrefois très fréquent que le lecteur,

ou surtout la lectrice, se sentissent en sympathie profonde, ou même identité avec les héros dont on lui contait les aventures. Pendant quelques heures, ils rêvaient qu'ils étaient Julien Sorel ou Emma Bovary ou le capitaine Grant ou même le preux Amadis. Hélas ! cet enfantillage a disparu, au moins dans le public cultivé et d'âge mur. On s'intéresse aux personnages de roman comme à des marionnettes dont le jeu est plaisant, pittoresque, imprévu ; mais on s'attend bien à les voir rentrer dans le tiroir du montreur. Le cinéma, avec ses figures plates et fugitives aura peut être causé bien du tort au roman. La littérature réduite à des prestiges qu'on sait artificiels, perd beaucoup de son sérieux. Et c'est pourquoi la création du romancier est assimilée franchement même par les grands créateurs (dont nous avons cité un des plus exemplaires) à une mystification, à un *canular*.

Sur quoi les gens sérieux se récrient, comme si l'on faisait injure à l'Art, à sa mission, à ses traditions. Les poètes ne sont pas moins scandalisés quand on ne les traite plus de devins, de *vates*. Mais les romanciers sont assez conscients de cette déchéance. Se sachant devenus des amuseurs, des meneurs de jeu, des conteurs de galéjades, ils tentent de sauver l'honneur en se faisant philosophes ou moralistes, en s'engageant dans des propagandes ou bien en tâchant à illustrer des doctrines de technique pure, mettons d'esthétique, pour être indulgent. Ce qui explique que toute l'activité d'une jeune école où, n'osant plus faire œuvre de démiurges, et ne s'en trouvant pas au fond l'adresse ni la force, les écrivains ont supprimé l'action, la psychologie, et la narration même !

A cet égard on pourrait sans doute annoncer la fin d'un genre, ou plutôt la dissociation des éléments qui le composaient. Après avoir créé une humanité aussi solide et dense que la véritable, puis avoir forgé de gentils fantômes, le roman, n'osant plus être ni sérieux comme au temps des aèdes, ni frivole comme au temps des farceurs, voudra n'être que roman pur, c'est-à-dire rien.

André Thérive.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

RAYMOND RUYER

Né le 13 janvier 1902. Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy. Membre correspondant de l'académie des Sciences morales et politiques. Ses œuvres principales portent sur la philosophie biologique et sur l'unité de la psychologie, de la biologie et de la micro-physique. Ouvrages publiés : La conscience et le corps (1938). Éléments de psycho-biologie (1946). Néo-finalisme (1952, *P.U.F.*). La cybernétique et l'origine de l'information (1956). La genèse des formes vivantes (1958, *Flammarion*).

R. Ruyer s'est intéressé aussi à la philosophie des valeurs et à divers questions de philosophie sociale : L'humanité de l'avenir, d'après Cournot (1930). Le monde des valeurs (1947, *Aubier*). La philosophie de la valeur (1950, *Armand-Colin*). L'utopie et les utopies (1951, *P.U.F.*).

MARCEL SENDRAIL

Né à Toulouse en 1900. Professeur de Médecine expérimentale à l'Université de Toulouse. Membre correspondant de l'Académie nationale de Médecine. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux. Membre du Conseil permanent d'hygiène sociale au ministère de la Santé. Vice-président de la Société française d'Endocrinologie. Ancien président de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse et de la Société de biologie de Toulouse. Officier de la Légion d'honneur.

Principaux ouvrages :

1° *Scientifiques.*

Études sur le Cancer expérimental *(Prix Montyon de l'Académie des Sciences, 1925).*

L'Hyperinsulinie *(Prix Ricaud de l'Académie de Médecine Édit. Masson 1947).*

Plus de 400 publications consacrées surtout à l'Endocrinologie clinique et expérimentale.

2° *Littéraires.*

Civilisations et Maladies *(Impressions de Vaugirard, 1949).*

Textes choisis d'Ambroise Paré *(Collection Guillaume-Budé, 1953). Prix Sabatier de l'Académie de Médecine* (1954).

Le Serpent et le Miroir *(Prix international Lecomte-du-Noüy, Plon Édit. 1954).*

Formes et Merveilles *(à paraître prochainement).*

MENDEL MANN

Mendel Mann est un des plus brillants prosateurs contemporains de langue yiddich.

Il est né à Varsovie le 9 décembre 1916. Il passa toute son enfance à Plonsk où ses parents possédaient une ferme. Il en garda un profond attachement pour la terre et une tendresse infinie pour le paysan.

Dès qu'il fut en âge de fréquenter l'école, ses parents s'installèrent à Varsovie, où il suivit les cours religieux et le lycée.

Quand la seconde guerre mondiale éclata, Mendel Mann se réfugia en Union soviétique et travailla comme instituteur à Tengouchaï; engagé dans l'armée rouge, il participa à toute la campagne.

En 1947 Mendel Mann immigra en Israël. Il passa six ans dans un village arabe abandonné où il étudia la vie et le paysage israéliens. Après quoi il se fixa à Tel-Aviv pour mieux se consacrer à son œuvre.

Mendel Mann a publié dix volumes, dont deux volumes de poésie. Il a fait paraître trois recueils de nouvelles israéliennes : la Terre ressuscitée, la Rue des Amandiers en fleurs, la Maison au milieu des ronces, *ainsi qu'un roman sur la vie israélienne intitulé :* Dans un village abandonné *(traduit en espagnol sous le titre* En una aldea abandonada*). Mendel Mann est considéré par les critiques comme un des révélateurs du paysage israélien. Son expérience de la vie russe et de la guerre lui inspira une longue nouvelle* Nuit sur Glouchino, *et son œuvre maîtresse, une trilogie, dont la première partie* Aux portes de Moscou *est parue en français (Calmann-Lévy 1960), et dont les deux autres* Au bord de la Vistule *et* la Chute de Berlin *vont être publiées prochainement.*

Aux Portes de Moscou *a été bien accueilli par la critique française et la traduction de cette œuvre est en préparation dans de nombreux pays (Angleterre, Allemagne, Hollande, U.S.A., etc.).*

La nouvelle de Mendel Mann publiée dans ce numéro fait partie du recueil Une maison au milieu des ronces. *L'originalité de ton est due à la rencontre du paysage israélien avec la sensibilité d'un juif d'Europe centrale.*

GEORGES PRADALIE

Né à Rodez, le 3 janvier 1909. Agrégé de l'Université. Docteur de l'Université de Montpellier. Professeur de Première Supérieure au lycée. Chargé de cours à la Faculté des Lettres.

Ouvrages publiés : Balzac historien. La Société de la Restauration *(P.U.F., 1955).* Le Second Empire *(P.U.F. Collection « Que sais-je », 1956).*

Ouvrage en préparation : Balzac et la France de la Monarchie de Juillet.

Georges Pradalié collabore aux revues : l'Information historique *et à la* Revue d'Études occitanes.

ROBERT MANDROU

Né à Paris le 31 janvier 1921. Agrégé d'Histoire (1950). Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études (VIe section, Sciences économiques et sociales : Histoire sociale et Histoire des mentalités, XVIe XVIIIe siècles). Secrétaire de la Revue Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, *fondée par Marc Bloch et Lucien Fèbvre, depuis 1954.*

A publié en 1958, avec la collaboration de Georges Duby une Histoire de la Civilisation française *(2 vol., édit. Armand-Colin).*

Sous presse, pour paraître en novembre 1960, Introduction à la France moderne : Essai de psychologie historique, XVIe et XVIIe siècle. *(Édit. Albin Michel).*

En préparation : Classes et luttes de classes en France au début du XVIIe siècle, *(Édit. Laterza (Bari).*

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1960. 69847.